Accessions
155,757

Shelf No.
G.3556.1

Barton Library. v. 9

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received May, 1873.

Not to be taken from the Library.

LE CABINET DES FÉES.

TOME NEUVIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

Le Tome troisième des MILLE ET UNE NUITS, Contes Arabes, traduits en françois, par M. GALLAND.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME NEUVIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

C 3556
v.1
v.9

155757

May 1873

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

CXCIX^e. NUIT.

AVANT que le jouaillier ſe retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les uniſſoit tous deux, de ne rien dire à perſonne de tout ce qu'il lui avoit appris. Ayez l'eſprit en repos, lui dit le jouaillier, je vous garderai le ſecret au péril de ma vie.

Deux jours après cette converſation, le jouaillier paſſa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le deſſein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voiſin s'il ſavoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voiſin lui répondit qu'il ne ſavoit autre choſe, ſinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas beſoin d'en ſavoir davantage, & il ſongea

d'abord au prince de Perſe. Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle? Par quelle entremiſe entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemſelnihar? Je crains que vous n'en mouriez de déſeſpoir. J'ai compaſſion de vous; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'affaire qui l'avoit obligé de ſortir n'étoit pas de grande conſéquence; il la négligea, & quoiqu'il ne connût le prince de Perſe que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laiſſa pas d'aller chez lui. Il s'adreſſa à un de ſes gens, & le pria de vouloir bien dire à ſon maître qu'il ſouhaitoit de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domeſtique revint bientôt trouver le jouaillier, & l'introduiſit dans la chambre du prince, qui étoit à demi-couché ſur le ſopha, la tête ſur le couſſin. Comme il ſe ſouvint de l'avoir vu, il ſe leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien-venu; & après l'avoir prié de s'aſſeoir, il lui demanda s'il y avoit quelque choſe en quoi il pût lui rendre ſervice, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. Prince, lui répondit

le jouaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce début, le jouaillier entra en matière, & poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a long-temps que la conformité d'humeur, & quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher & moi. Je sais qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui & des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse; & l'intérêt que je prends à ce qui le regarde,

m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours, que le jouaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, & regarda le jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable! Ebn Thaher, qui étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.

Le jouaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, & s'adressant à un de ses gens: Allez, lui dit-il, jusques chez Ebn Thaher,

parlez à quelqu'un de ſes domeſtiques, & ſachez s'il eſt vrai qu'il ſoit parti pour Balſora. Courez, & revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domeſtique, le jouaillier tâcha d'entretenir le prince de choſes indifférentes; mais le prince ne lui donna preſque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit ſe perſuader qu'Ebn Thaher fût parti, & tantôt il n'en doutoit pas, quand il faiſoit réflexion au diſcours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, & à l'air bruſque dont il l'avoit quitté.

Enfin le domeſtique du prince arriva, & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit aſſuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balſora. Comme je ſortois de la maiſon d'Ebn Thaher, ajouta le domeſtique, une eſclave bien miſe eſt venue m'aborder; & après m'avoir demandé ſi je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même-temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle eſt dans l'antichambre, & je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque perſonne de conſidé-

ration. Le prince commanda auſſitôt qu'on la fit entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'eſclave confidente de Schemſelnihar, comme en effet c'étoit elle. Le jouaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de ſe déſeſpérer. Elle le ſalua..... Mais, ſire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'apperçois qu'il eſt jour. Elle ſe tut, & la nuit ſuivante elle pourſuivit de cette manière :

CC^e. NUIT.

LE prince de Perſe rendit le ſalut à la confidente de Schemſelnihar. Le jouaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue paroître, & s'étoit tiré à l'écart pour leur laiſſer la liberté de ſe parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui, & ſortit. Elle le laiſſa tout autre qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, & ſon viſage plus gai ; ce qui fit juger au jouaillier que la bonne eſclave venoit de dire des choſes favorables pour ſon amour.

Le jouaillier ayant repris ſa place auprès

du prince, lui dit en souriant : A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. Le prince de Perse fort étonné & alarmé de ce discours, répondit au jouaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife ? J'en juge, repartit le jouaillier, par l'esclave qui vient de sortir. Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave, répliqua le prince ? A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le jouaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave, & même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller & venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse.

Ces paroles du jouaillier troublèrent fort le prince de Perse. Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne savoit pas mon secret. Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole, & dit au jouaillier : Vous venez de me dire des choses qui me

donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci, je vous conjure de ne me rien dissimuler.

Alors le jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, & d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit, se fût dissipé. C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le jouaillier, & je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous, je viens vous offrir mes services; & si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher; je vous promets d'ailleurs plus de fermeté; je suis prêt à vous sacrifier mon bonheur & ma vie; & afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus

sacré dans notre religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le prince, & le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. J'ai bien de la joie, dit-il au jouaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie dieu qu'il récompense votre générosité, & j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous. Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, & elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez de me dire. Prince, lui répliqua le jouaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, & que je lui ai dit qu'il étoit homme sage &

prudent; mais que cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance, je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon, qui n'a point de fondement; & vous devez l'excuser de même que je l'excuse.

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, & délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente, qui étoit si injustement prévenue contre le jouaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adresser au jouaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelqu'autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par-là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher,

Enfin le jouaillier se leva, & après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, & dit au sultan des Indes :

CCI^e. NUIT.

SIRE, le jouaillier en se retirant en sa maison, apperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit point cachetée, il l'ouvrit, & trouva qu'elle étoit conçue en ces termes :

Lettre de Schemselnihar, au prince de Perse.

« JE viens d'apprendre par ma confidente » une nouvelle qui ne me donne pas moins » d'affliction que vous en devez avoir. En » perdant Ebn Thaher, nous perdons beau- » coup à la vérité ; mais que cela ne vous » empêche pas, cher prince, de songer à » vous conserver. Si notre confident nous » abandonne par une terreur panique, con-

» ſidérons que c'eſt un mal que nous n'avons
» pu éviter ; il faut que nous nous en con-
» ſolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous man-
» que dans le temps que nous avions le plus
» beſoin de ſon ſecours ; mais muniſſons-
» nous de patience contre ce coup imprévu,
» & ne laiſſons pas de nous aimer conſtam-
» ment. Fortifiez votre cœur contre cette
» diſgrace ; on n'obtient pas ſans peine ce
» que l'on ſouhaite. Ne nous rebutons point ;
» eſpérons que le ciel nous ſera favorable,
» & qu'après tant de ſouffrances, nous ver-
» rons l'heureux accompliſſement de nos
» deſirs. Adieu ».

Pendant que le jouaillier s'entretenoit avec le prince de Perſe, la confidente avoit eu le temps de retourner au palais, & d'annoncer à ſa maîtreſſe la fâcheuſe nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemſelnihar avoit auſſitôt écrit cette lettre, & renvoyé ſa confidente ſur ſes pas pour la porter au prince inceſſamment, & la confidente l'avoit laiſſé tomber par mégarde.

Le jouaillier fut bien aiſe de l'avoir trouvée ; car elle lui fourniſſoit un beau moyen de ſe juſtifier dans l'eſprit de la confidente, & de l'amener au point qu'il ſouhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il apperçut

cette eſclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement, & la mit dans ſon ſein ; mais l'eſclave prit garde à ſon action, & courut à lui. Seigneur, lui dit-elle, j'ai laiſſé tomber la lettre que vous teniez tout-à-l'heure à la main ; je vous ſupplie de vouloir bien me la rendre. Le jouaillier ne fit pas ſemblant de l'entendre, & ſans lui répondre, continua ſon chemin juſqu'en ſa maiſon. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente qui le ſuivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas ; & lorſqu'elle fut dans ſa chambre : Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun uſage de la lettre que vous avez trouvée, & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre, ſi vous ſaviez de quelle part elle vient, & à qui elle eſt adreſſée ; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire, que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente, le jouaillier la fit aſſeoir, après quoi il lui dit : N'eſt-il pas vrai que la lettre dont il s'agit eſt de la main de Schemſelnihar, & qu'elle eſt adreſſée au prince de Perſe ? L'eſclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. La queſtion vous em-

barraſſe, reprit-il; mais ſachez que je ne vous la fais pas par indiſcrétion; j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je ſuis bien aiſe d'avoir un éclairciſſement avec vous. Eſt-il juſte, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'eſt pourtant ce que vous avez fait, lorſque vous avez dit au prince de Perſe que c'eſt moi qui ai conſeillé à Ebn Thaher de ſortir de Bagdad pour ſa sûreté: je ne prétends pas perdre le temps à me juſtifier auprès de vous; il ſuffit que le prince de Perſe ſoit pleinement perſuadé de mon innocence ſur ce point. Je vous dirai ſeulement, qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compaſſion de l'état où il laiſſoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemſelnihar. Dès que j'ai été aſſuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me préſenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle & lui offrir les mêmes ſervices qu'il lui rendoit. J'ai réuſſi dans mon deſſein; & pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez pour Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à

vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, & assurez-la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre.

La confidente, après avoir écouté le jouaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui, au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar & le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours :

CCII^e. NUIT.

Après que la confidente eut marqué au jouaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar &

au prince de Perſe, le jouaillier tira la lettre de ſon ſein & la lui rendit, en lui diſant : Tenez, portez-la promptement au prince de Perſe, & repaſſez par ici, afin que je voie la réponſe qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien.

La confidente prit la lettre, & la porta au prince, qui y fit réponſe ſur-le-champ. Elle retourna chez le jouailler lui montrer la réponſe, qui contenoit ces paroles :

Réponſe du prince de Perſe, à Schemſelnihar.

« VOTRE précieuſe lettre produit en moi » un grand effet ; mais pas ſi grand que je » le ſouhaiterois. Vous tâchez de me con- » ſoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas ! » quelque ſenſible que j'y ſois, ce n'eſt que » la moindre partie des maux que je ſouffre. » Vous les connoiſſez ces maux, & vous » ſavez qu'il n'y a que votre préſence qui » ſoit capable de les guérir. Quand viendra » le temps que j'en pourrai jouir ſans crainte » d'en être privé ? Qu'il me paroît éloigné ! » ou plutôt faut-il nous flatter que nous le » pourrons voir ? Vous me commandez de » me conſerver ; je vous obéirai, puiſque » j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne » ſuivre que la vôtre. Adieu ».

Après que le jouaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : Je vais, seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. Votre seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. Il est vrai, répondit la confidente, & vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience; je lui remis la lettre du prince; elle la lut les larmes aux yeux; & quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, & ce qui est de plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, & lui racontai le

motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. Ha, quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse & moi, à l'honnête homme dont vous me parlez! Je veux le connoître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générosité inouie envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassa le jouaillier. Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife lui donnoit entrée partout, & les officiers qui le connoissoient, le laissoient aller & venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi,

comment oserois-je y entrer ? vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, & toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger.

La confidente tâcha de rassurer le jouaillier. Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables ? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma maîtresse & moi, pour vous y engager mal-à-propos. Vous pouvez vous en fier à moi & vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée.

Le jouaillier se rendit aux discours de la confidente, & se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. Dans

l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, & que Schemſelnihar prenne d'autres meſures pour vous voir; & il ne faut pas douter que pour ſatisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainſi, ſeigneur, ne ſortez pas; je ſuis aſſurée que vous ne ſerez pas long-temps ſans la voir arriver. La confidente l'avoit bien prévu; elle n'eut pas plutôt appris à Schemſelnihar la frayeur du jouaillier, que Schemſelnihar ſe mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond reſpect. Quand elle ſe fut aſſiſe, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle ſe dévoila, & laiſſa voir au jouaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perſe étoit excuſable d'avoir donné ſon cœur à la favorite du calife. Enſuite elle ſalua le jouailler d'un air gracieux, & lui dit : Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perſe & dans les miens, ſans former auſſitôt le deſſein de vous en remercier moi-même. Je rends grâce au ciel de nous avoir ſitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

CCIII^e. NUIT.

SCHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au jouaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le jouaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : Je vous attendois avec impatience ; l'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse ; mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoique puisse me mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, & ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar.

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au jouaillier de lui parler, le jouaillier lui dit : Prince, on ne peut prendre plus de part

à vos maux que j'en prends, & si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. A ce discours, le prince se tut & lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le jouaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar; vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entre-vue, & où vous serez en sûreté. Comme le jouaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher: tout ce que vous ferez sera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le prince eut remercié le jouaillier du zèle qu'il lui faisoit paroître, le jouaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au

prince de Perſe, qu'il pourroit voir bientôt Schemſelnihar. Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-deſſus des meſures avec vous. Il me ſemble, continua-t-elle, que cette maiſon ſeroit aſſez commode pour cette entrevue. Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai penſé qu'ils ſeront plus en liberté dans une autre maiſon que j'ai, où actuellement il ne demeure perſonne. Je l'aurai bientôt meublée aſſez proprement pour les recevoir. Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il eſt, que d'y faire conſentir Schemſelnihar. Je vais lui en parler, & je viendrai vous en rendre réponſe en peu de temps.

Effectivement elle fut fort diligente; elle ne tarda pas à revenir, & elle rapporta au jouaillier, que ſa maîtreſſe ne manqueroit pas de ſe trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même temps, elle lui mit entre les mains une bourſe, en lui diſant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena auſſitôt à la maiſon où les amans devoient ſe rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, & qu'elle y pût amener ſa maîtreſſe; & dès qu'ils ſe furent ſéparés, il alla emprunter chez ſes amis de la vaiſſelle d'or & d'argent, des tapis, des couſſins fort riches & d'autres meubles,

dont il meubla cette maiſon très-magnifiquement. Quand il eut mis toutes choſes en état, il ſe rendit chez le prince de Perſe.

Repréſentez-vous la joie qu'eut le prince, lorſque le jouaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maiſon qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemſelnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ſes chagrins & ſes ſouffrances. Il prit un habit magnifique, & ſortit ſans ſuite avec le jouaillier, qui le fit paſſer par pluſieurs rues détournées, afin que perſonne ne les obſervât, & l'introduiſit enfin dans la maiſon, où ils commencèrent à s'entretenir juſqu'à l'arrivée de Schemſelnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps cette amante trop paſſionnée. Elle arriva après la prière du ſoleil couché, avec ſa confidente & deux autres eſclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent ſaiſis à la vue l'un de l'autre, c'eſt une choſe qui ne m'eſt pas poſſible. Ils s'aſſirent ſur le ſopha, & ſe regardèrent quelque temps ſans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'uſage de la parole leur fut revenu, ils ſe dédommagèrent bien de ce ſilence. Ils ſe dirent des choſes ſi tendres, que le jouaillier, la confidente & les deux autres eſclaves en pleurèrent. Le jouail-

Elle mit quelques momens à l'accorder et ensuite elle chanta.

lier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent & mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis sur le sopha, Schemselnihar demanda au jouaillier, s'il n'avoit pas un luth ou quelqu'autre instrument. Le jouaillier, qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, & ensuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

CCIVe. NUIT.

DANS le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur-le-champ, on entendit un grand bruit, & aussitôt un esclave que le jouaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit; mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le jouaillier alarmé, quitta Schemselnihar & le prince, pour aller lui-même vérifier cette

mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de bayonnettes & de sabres, qui avoient enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il se rangea au plus vîte contre un mur, & sans en être apperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse & à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, & alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne, & ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre; & muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il apperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet?

Seigneur, lui répondit l'eſclave, je me ſuis caché dans un coin de la cour, & j'en ſuis ſorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'eſt point le guet qui a forcé votre maiſon; ce ſont des voleurs qui, ces jours paſſés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent remarqué la richeſſe des meubles que vous avez fait apporter ici, & qu'elle ne leur ait donné dans la vue.

Le jouaillier trouva la conjecture de ſon eſclave aſſez probable. Il viſita ſa maiſon, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemſelnihar & ſon amant, qu'ils avoient emporté ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & enfin qu'ils n'y avoient pas laiſſé la moindre choſe. Il en fut déſolé. O ciel! s'écria-t-il, je ſuis perdu ſans reſſource! Que diront mes amis, & quelle excuſe leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maiſon, & dérobé ce qu'ils m'avoient ſi généreuſement prêté? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai cauſée? D'ailleurs que ſont devenus Schemſelnihar & le prince de Perſe? Cette affaire fera un ſi grand éclat, qu'il eſt impoſſible qu'elle

n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, & je servirai de victime à sa colère. L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, & vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves: le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, & ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût, le jouaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue

qui avoit été forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie!

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, & attira chez lui une foule d'amis & de voisins, dont la plûpart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar ni du prince de Perse, ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le jouaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le jouaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui,

se leva, & alla lui parler à la porte. Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, & je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le jouaillier, à ces mots, le pria d'entrer. Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. Comment savez-vous, repliqua le jouaillier, que j'aie une autre maison que celle-ci? Je le sais, repartit l'inconnu; vous n'avez seulement qu'à me suivre, & ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le jouaillier partit aussitôt avec lui; & après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient, avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, & que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée : Passons outre, dit-il au jouaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. En disant cela, ils continuèrent de marcher, & marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le jouaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, & chagrin de voir que la nuit s'approchoit, &

que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, & passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le jouaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie; & après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le jouaillier, referma & barra la porte d'une grosse barre de fer, & le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le jouaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin, car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps, la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le jouaillier à faire la même chose & à se mettre à table

avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, & qu'il ignoroit même le quartier & le lieu où il étoit. Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, & ne nous déguisez rien. Le jouaillier, étonné de ce discours, leur répondit: Messeigneurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme & la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir, nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au jouaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé & pillé sa maison. Messeigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme & de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit, & elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours:

CCV^e. NUIT.

SIRE, dit-elle, sur la demande que le jouaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme & de la jeune dame : N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, & ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. Ils nous apprirent, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles, à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes sortes de bons traitemens, & personne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, & vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous.

Le jouaillier, rassuré par ce discours, & ravi de ce que le prince de Perse & Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur

bonne volonté. Il les loua, il les flatta, & leur donna mille bénédictions. Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'eſt un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, & je ne puis aſſez vous remercier du bien que cette connoiſſance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une ſi grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre ſorte capables de garder un ſecret ſi fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il ſoit jamais révélé; & s'il y a quelque entrepriſe difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous ſavez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé ſur des qualités qui vous appartiennent à ſi juſte titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon hiſtoire & celle des deux perſonnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée.

Après que le jouaillier eut pris ces précautions pour intéreſſer les voleurs dans la confidence entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, ſans rien omettre, le détail des amours du prince

de Perſe & de Schemſelnihar, depuis le commencement juſqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans ſa maiſon.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. Quoi! s'écrièrent-ils, quand le jouaillier eut achevé, eſt-il bien poſſible que le jeune homme ſoit l'illuſtre Ali Ebn Becar, prince de Perſe, & la jeune dame, la belle & la célèbre Schemſelnihar? Le jouaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit; & il ajouta, qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des perſonnes ſi diſtinguées euſſent eu de la répugnance à ſe faire connoître.

Sur cette aſſurance, les voleurs allèrent ſe jeter aux pieds du prince & de Schemſelnihar l'un après l'autre, & ils les ſupplièrent de leur pardonner, en leur proteſtant qu'il ne ſeroit rien arrivé de ce qui s'étoit paſſé, s'ils euſſent été informés de la qualité de leurs perſonnes avant de forcer la maiſon du jouaillier. Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commiſe. Ils revinrent au jouaillier: Nous ſommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'eſt plus en notre diſpoſition.

Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie, que nous allons vous remettre entre les mains.

Le jouaillier s'eſtima trop heureux de la grâce qu'on lui faiſoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perſe & Schemſelnihar, & leur dirent de même qu'au jouaillier, qu'ils alloient les remener en un lieu d'où ils pourroient ſe retirer chacun chez ſoi; mais qu'auparavant, ils vouloient qu'ils s'engageaſſent par ſerment de ne les pas déceler. Le prince de Perſe, Schemſelnihar & le jouaillier leur dirent qu'ils auroient pu ſe fier à leur parole; mais puiſqu'ils le ſouhaitoient, qu'ils juroient ſolemnellement de leur garder une fidélité inviolable. Auſſitôt les voleurs, ſatisfaits de leur ſerment, ſortirent avec eux.

Dans le chemin, le jouaillier inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux eſclaves, s'approcha de Schemſelnihar, & la ſupplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. Je n'en ſais aucune nouvelle, répondit-elle; je ne puis vous dire autre choſe, ſinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit paſſer l'eau, & que nous fûmes conduits à la maiſon d'où nous venons.

Schemſelnihar & le jouaillier n'eurent pas

un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, & ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, & les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar & le jouaillier se débarquoient, on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit, & il arriva dans le moment que le bateau ne faisoit que de déborder, & qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar & au jouaillier, d'où ils venoient si tard, & qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur, & que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fît tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant ; c'est ce que fit le jouaillier, qui avoit l'esprit un peu plus libre. Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, & qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs qui forcèrent la nuit dernière la maison où nous étions. Ils la pillèrent & nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris,

par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, & ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici; & en disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du jouaillier; il s'approcha de lui & du prince de Perse, & les regarda l'un après l'autre. Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame; d'où vous la connoissez, & en quel quartier vous demeurez.

Cette demande les embarrassa fort, & ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part; & elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect & d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, & le prince de Perse & le jouaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les

deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse & le jouaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés & au jouaillier, leur dit qu'il mèneroit le jouaillier chez lui, & leur nomma le quartier où il demeuroit. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse & le jouaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avoit donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps-de-garde, pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse, qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las & fatigués, qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

Avec cette grande laſſitude, le prince de Perſe étoit d'ailleurs ſi affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé, à lui & à Schemſelnihar, & qui lui ôtoit déſormais l'eſpérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'aſſéyant ſur ſon ſopha. Pendant que la plus grande partie de ſes gens s'occupoient à le faire revenir, les autres s'aſſemblèrent autour du jouaillier, & le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'abſence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, & ſe tut, à cauſe du jour dont la clarté commençoit de ſe faire voir. Elle reprit ſon diſcours la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCVI^e. NUIT.

SIRE, je diſois hier à votre majeſté, que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de ſon évanouiſſement, d'autres de ſes gens avoient demandé au jouaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le jouaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de ſavoir, leur répon-

dit que la chose étoit très-extraordinaire ; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit, & qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment, & ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent & demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes, même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le jouaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui tendant la main ; & comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoit rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre & de le porter jusques chez lui.

On avoit attendu le jouaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en étoit sorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, & que l'on ne connoissoit pas, & l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé

quelqu'autre affaire pire que la première, dès que le temps qu'il devoit être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans & ses domestiques en étoient dans de grandes alarmes, & ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent, & la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs & sans dormir, étoient la cause de ce changement, qui l'avoit rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, & il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes, à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le jouaillier qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient, s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez longtemps. Comme il se levoit pour prendre congé de son ami & se retirer, il apperçut une femme qui lui faisoit signe, & il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte & la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le

suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit n'étoit pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vîte, la confidente qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, & qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, & arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, & où il savoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, & ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le jouaillier & la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, & leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le jouaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, & qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemsel-

nihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez d'apprendre de moi: apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du calife, que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, & qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse & à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur le champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse & Schemselnihar, & les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & chez qui nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais

palais de Schemſelnihar. Nous y rentrâmes dans un grand déſordre, & d'autant plus affligées, que nous ne ſavions quel auroit été le deſtin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemſelnihar furent étonnées de voir que nous revenions ſans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ſes amies, & qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, & elles ſe contentèrent de cette excuſe.

Je paſſai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, & je vis un petit bateau ſur le canal détourné du fleuve, qui y aboutit. J'appelai le batelier & le priai d'aller de côté & d'autre le long du fleuve, voir s'il n'appercevroit pas une dame, & s'il la rencontroit, de l'amener.

J'attendis ſon retour avec les deux eſclaves, qui étoient dans la même peine que moi, & il étoit déjà près de minuit, lorſque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, & une femme couchée ſur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à ſe lever & à ſe débarquer, & je la reconnus pour Schem-

ſelnihar, avec une joie de la revoir & de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne puis exprimer.

Scheherazade finit ici ſon diſcours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCVII^e. NUIT.

SIRE, nous laiſsâmes hier la confidente de Schemſelnihar dans la moſquée, où elle racontoit au jouaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, & les circonſtances du retour de Schemſelnihar à ſon palais. Elle pourſuivit ainſi :

Je donnai, dit-elle, la main à Schemſelnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand beſoin de ce ſecours, car elle ne pouvoit preſque ſe ſoutenir. Quand elle ſe fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquoit ſon affliction, d'aller prendre une bourſe de mille pièces d'or, & de la donner aux deux ſoldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux eſclaves pour la ſoutenir ; & après avoir dit aux deux ſoldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourſe, & je

revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier, & je fermai la porte.

Je rejoignis Schemselnihar, qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes & nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reste de la nuit.

Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir, mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, & qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes & moi, tout le secours que nous pûmes imaginer, & qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, & nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions apperçues que le vin, que nous lui donnions de temps en temps, lui faisoit reprendre des forces. A force de prières, enfin nous vainquîmes son opiniâtreté, & nous l'obligeâmes de manger.

Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir & soupirer jusqu'alors,) je lui de-

mandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs. Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction ? plût à dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver ! mes maux seroient finis, & je ne vis que pour souffrir davantage.

Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

Ecoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyois n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre & le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse & moi, & je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder ;

& les autres cependant firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre & dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules, ils sortirent, & nous emmenèrent avec eux.

Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient, me demanda qui j'étois; & je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi; & après avoir considéré mon habillement, & les riches joyaux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes.

Comme ils virent que je ne répondois rien: Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi? nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiroient savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le jouaillier, qu'il nomma, & se divertir avec

lui, & que la maison où ils nous avoient trouvés, lui appartenoit.

Je connois ce jouaillier, dit aussitôt un des voleurs, qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien, & je sais qu'il a une autre maison; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort.

Le jouaillier fut amené le lendemain; & comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, & je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui étoit dans un autre endroit, & ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés, s'ils eussent su qu'elle appartenoit au jouaillier. Ils nous prirent aussitôt, le prince de Perse, le jouaillier & moi, & ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve: ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté; mais nous ne fûmes pas débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

Je pris le commandant à part, je me nommai, & lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassoient de leur côté, m'avoient arrêtée & emmenée chez eux; que je leur avois dit qui j'étois, & qu'en me relâchant, ils avoient fait la même grâce à ma considération, aux deux personnes qu'il voyoit, après les avoir assurés qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur; & après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, & me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus, qui m'ont escortée jusqu'ici : pour ce qui est du prince de Perse & du jouaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner & les conduire en sûreté jusques chez eux.

J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant & en fondant en larmes, qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation, & je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le jouaillier qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas

demain au matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, & de lui demander des nouvelles du prince de Perse.

Quand ma bonne maîtresse eût achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer, & dont elle n'avoit échappé que par un miracle. Ne me répliquez pas, reprit-elle, & faites ce que je vous commande.

Je fus contrainte de me taire, & je suis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous, où je ne vous ai pas trouvé; & dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai pas osé l'entreprendre, j'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance: attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.

Scheherazade s'apperçut que le jour paroissoit, & se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:

CCVIII^e. NUIT.

SIRE, la confidente revint joindre le jouaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé; & en lui donnant les deux bourses: Prenez, dit-elle, & satisfaites vos amis. Il y en a, reprit le jouaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête & si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente, qu'elle viendroit le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, & apprendre des nouvelles du prince de Perse, après quoi ils se séparèrent.

Le jouaillier retourna chez lui bien satisfait, non-seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse & Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la

chose aux voleurs; mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin, il vit les amis qui l'avoient obligé, & il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler son autre maison fort proprement, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé; & sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le jouaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos, que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, & qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, & il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, & dans un état qui lui fit compassion : il le salua en lui touchant la main, & il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le jouaillier lui parloit, il ouvrit les yeux, & le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit

vu Schemſelnihar : il lui prit & lui ſerra la main pour lui marquer ſon amitié, & lui dit d'une voix foible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince auſſi malheureux & auſſi affligé qu'il l'étoit.

Prince, reprit le jouailler, ne parlons pas, je vous en ſupplie, des obligations que vous pouvez m'avoir; je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre euſſent eu un meilleur ſuccès : parlons plutôt de votre ſanté : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laiſſiez abattre vous-même, & que vous ne preniez pas la nourriture qui vous eſt néceſſaire.

Les gens qui étoient près du prince leur maître, prirent cette occaſion pour dire au jouaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque choſe ; qu'il ne s'aidoit pas, & qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le jouaillier de ſupplier le prince de ſouffrir que ſes gens lui apportaſſent de la nourriture & d'en prendre, & il l'obtint après de grandes inſtances.

Après que le prince de Perſe eut mangé plus amplement qu'il n'eut encore fait, par la perſuaſion du jouaillier, il commanda à ſes

gens de le laiſſer ſeul avec lui, & lorſqu'ils furent ſortis : Avec le malheur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez ſoufferte pour l'amour de moi, il eſt juſte que je ſonge à vous en récompenſer; mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire ſi vous n'avez rien appris de Schemſelnihar, depuis que j'ai été contraint de me ſéparer d'avec elle.

Le jouaillier, inſtruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il ſavoit de l'arrivée de Schemſelnihar à ſon palais, de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là juſqu'à ce qu'elle ſe trouva mieux, & qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ſes nouvelles.

Le prince de Perſe ne répondit au diſcours du jouaillier que par des ſoupirs & par des larmes : enſuite il fit un effort pour ſe lever, fit appeler de ſes gens, & alla en perſonne à ſon garde-meuble, qu'il ſe fit ouvrir : il y fit faire pluſieurs ballots de riches meubles & d'argenterie, & donna ordre qu'on les portât chez le jouaillier.

Le jouaillier voulut ſe défendre d'accepter le préſent que le prince de Perſe lui faiſoit; mais quoiqu'il lui repréſentât que Schemſelnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit

besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la sorte, le jouaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, & il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé, mais le prince le pria de rester, & ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin le jouaillier vit encore le prince avant de se retirer, & le prince le fit asseoir près de lui. Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle : s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre : vous comprenez bien que c'est-là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela il ne me reste plus que de songer à la mort : je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même : mais il n'est pas besoin que je la prévienne, je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. Il se tut à ces paroles, avec des gé-

miſſemens, des ſoupirs, des ſanglots & des larmes qu'il laiſſa couler en abondance.

Le jouaillier, qui ne ſavoit pas d'autre moyen de le détourner de cette penſée de déſeſpoir, qu'en lui remettant Schemſelnihar dans la mémoire, & qu'en lui donnant quelqu'ombre d'eſpérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, & qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. Je vous laiſſe aller, lui dit le prince; mais ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui bien recommander d'aſſurer Schemſelnihar, que ſi j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai juſqu'au dernier ſoupir & juſques dans le tombeau.

Le jouaillier revint chez lui, & y demeura dans l'eſperance que la confidente viendroit. Elle arriva quelques heures après, mais toute en pleurs & dans un grand déſordre. Le jouaillier alarmé, lui demanda avec empreſſement ce qu'elle avoit.

Schemſelnihar, le prince de Perſe, vous & moi, reprit la confidente, nous ſommes tous perdus. Ecoutez la triſte nouvelle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté.

Schemſelnihar avoit fait châtier pour quelque faute une des deux eſclaves que vous

vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maiſon. L'eſclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte; elle eſt ſortie, & nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite.

Ce n'eſt pas tout, l'autre eſclave ſa compagne a fui auſſi, & s'eſt refugiée au palais du calife, à qui nous avons ſujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raiſon: c'eſt qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemſelnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à ſon palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober, & de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne ſais pas ce qui ſe ſera paſſé, mais je n'en augure rien de bon. Quoiqu'il en ſoit, je vous conjure de bien garder le ſecret.

Le jour dont on voyoit déjà la lumière, obligea la ſultane Scheherazade de garder le ſilence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes:

CCIX^e. NUIT.

SIRE, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au jouaillier, qu'il étoit bon qu'il

allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, & l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tînt prêt à tout événement, & qu'il fût fidelle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, & elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le jouaillier dans l'état où il se trouvoit ? il demeura immobile & comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence, & alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant, d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance & de courage, & préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie.

Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, & ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir, s'il en est besoin.

Le jouaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement, le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince

n'expirât d'affliction, de douleur & de frayeur. Il se recueillit, & demanda au jouaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre, dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. Il n'y en a pas d'autre, reprit le jouaillier, que de monter à cheval au plutôt, & de prendre le chemin (1) d'Anbar, pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, & souffrez que je me sauve avec vous.

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent & des pierreries; & après avoir pris congé de sa mère, il partit, & s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le jouaillier & les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour & toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain, que fatigués d'une si longue traite, & que leurs chevaux n'en pouvant plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de

(1) Anbar étoit une ville sur le Tigre, vingt lieues au-dessous de Bagdad.

reſpirer, qu'ils ſe virent aſſaillis tout-à-coup par une groſſe troupe de voleurs. Ils ſe défendirent quelque temps très-courageuſement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince & le jouaillier de mettre les armes bas, & de s'abandonner à leur diſcrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie: mais après qu'ils ſe furent ſaiſis des chevaux & du bagage, ils les dépouillèrent, & en ſe retirant avec leur butin, ils les laiſsèrent au même endroit.

Lorſque les voleurs furent éloignés: Hé bien, dit le prince déſolé au jouaillier, que dites-vous de notre aventure & de l'état où nous voilà? ne vaudroit-il pas mieux que je fuſſe demeuré à Bagdad, & que j'y euſſe attendu la mort, de quelle manière que je duſſe la recevoir?

Prince, reprit le jouaillier, c'eſt un décret de la volonté de Dieu: il lui plaît de nous éprouver par affliction ſur affliction. C'eſt à nous de n'en point murmurer, & de recevoir ces diſgrâces de ſa main avec une entière ſoumiſſion. Ne nous arrêtons pas ici davantage, cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous ſecourir dans notre malheur.

Laiſſez-moi mourir, lui dit le prince de

Perſe, il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment que nous parlons, Schemſelnihar n'eſt plus, & je ne dois plus chercher à vivre après elle. Le jouaillier le perſuada enfin, à force de prière. Ils marchèrent quelque temps, & ils rencontrèrent une moſquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent & paſsèrent le reſte de la nuit.

A la pointe du jour un homme ſeul arriva dans cette moſquée. Il y fit ſa prière, & quand il eut achevé, il apperçut en ſe retournant le prince de Perſe & le jouaillier qui étoient aſſis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les ſaluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me ſemble que vous êtes étrangers.

Le jouaillier prit la parole : Vous ne vous trompez pas, répondit-il, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous ſommes, & nous avons beſoin de ſecours, mais nous ne ſavons à qui nous adreſſer. Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'aſſiſtance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le jouaillier ſe tourna du côté du prince de Perſe, & lui

dit à l'oreille : Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, & nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne & ne nous connoisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. Vous êtes le maître, reprit le prince, & je consens à tout ce que vous voudrez.

L'homme qui vit que le jouaillier & le prince de Perse consultoient ensemble, s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. Nous sommes prêts à vous suivre, répondit le jouaillier ; ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nuds, & que nous avons honte de paroître en cet état.

Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusques chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; & comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger, & qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par un esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas, surtout le prince de Perse, qui étoit dans une langueur & dans

un abattement qui fit tout craindre au jouaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; & sur le soir, comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le jouaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'apperçut que ce prince avoit la respiration forte & véhémente ; & cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, & le prince lui dit : C'en est fait, comme vous le voyez, & je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, & je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, & pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux, & de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, & priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, & qu'elle m'y assiste de ses prières. Il n'oublia pas l'hôte de la maison, il le

remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait ; & après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira.

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'apperçut que le jour paroissoit. Elle cessa de parler, & elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCX^e. NUIT.

SIRE, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le jouaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui & changer d'habit à son arrivée, & se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince, qu'il souhaitoit de lui parler, & l'on ne fut pas long-temps à l'introduire dans une salle, où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. Madame, lui dit le jouaillier d'un air & d'un ton qui marquoit la fâcheuse nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, dieu vous conserve & vous comble de

ſes bontés. Vous n'ignorez pas que dieu diſpoſe de nous comme il lui plaît....

La dame ne donna pas le temps au jouaillier d'en dire davantage. Ah, s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! Elle pouſſa en même temps des cris effroyables, qui mêlés avec ceux de ſes femmes, renouvellèrent les larmes du jouaillier. Elle ſe tourmenta & s'affligea long-temps avant qu'elle lui laiſsât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ſes pleurs & ſes gémiſſemens, & elle le pria de continuer, & de ne lui rien cacher des circonſtances d'une ſéparation ſi triſte. Il la ſatisfit; & quand il eut achevé, elle lui demanda ſi le prince ſon fils ne l'avoit pas chargé de quelque choſe de particulier à lui dire, dans les derniers momens de ſa vie. Il lui aſſura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, & que la ſeule choſe qu'il avoit ſouhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le ſoin de faire tranſporter ſon corps à Bagdad. Dès le lendemain de grand matin elle ſe mit en chemin, accompagnée de ſes femmes & de la plus grande partie de ſes eſclaves.

Quand le jouaillier qui avoit été retenu par la mère du prince de Perſe, eut vu partir

cette dame, il retourna chez lui tout triſte & les yeux baiſſés, avec un grand regret de la mort d'un prince ſi accompli & ſi aimable, à la fleur de ſon âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme ſe préſenta & s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, & vit que c'étoit la confidente de Schemſelnihar, qui étoit habillée de noir & pleuroit. Il renouvella ſes pleurs à cette vue, ſans ouvrir la bouche pour lui parler, & il continua de marcher juſques chez lui, où la confidente le ſuivit & entra avec lui.

Ils s'aſſirent; & le jouaillier en prenant la parole le premier, demanda à la confidente avec un grand ſoupir, ſi elle avoit déjà appris la mort du prince de Perſe, & ſi c'étoit lui qu'elle pleuroit. Hélas non, s'écria-t-elle; quoi, ce prince ſi charmant eſt mort! Il n'a pas vécu long-temps après ſa chère Schemſelnihar. Belles ames, ajouta-t-elle, en quelque part que vous ſoyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer déſormais ſans obſtacle. Vos corps étoient un empêchement à vos ſouhaits, & le ciel vous en a délivrés pour vous unir.

Le jouaillier qui ne ſavoit rien de la mort de Schemſelnihar, & qui n'avoit pas encore fait

fait réflexion que la confidente qui lui parloit étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemſelnihar eſt morte, s'écria-t-il! Elle eſt morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, & c'eſt d'elle que je porte le deuil. Les circonſtances de ſa mort ſont ſingulières, & elles méritent que vous les ſachiez. Mais avant que je vous en faſſe le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perſe, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemſelnihar ma chère & reſpectable maîtreſſe.

Le jouaillier donna à la confidente la ſatisfaction qu'elle demandoit, & dès qu'il lui eut raconté le tout, juſqu'au départ de la mère du prince de Perſe qui venoit de ſe mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad: Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemſelnihar à ſon palais; il étoit vrai, comme nous avions tout ſujet de nous le perſuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemſelnihar & du prince de Perſe, par les deux eſclaves qu'il avoit interrogées toutes deux ſéparément. Vous allez vous imaginer qu'il ſe mit en colère contre Schemſelnihar, & qu'il

donna de grandes marques de jalousie, & de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout; il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar; & il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière toute extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

Le calife la reçut avec un visage ouvert; & quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur): Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée: vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, & je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, & ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la

moindre impreſſion. Quittez donc cette mélancolie, & diſpoſez-vous à m'entretenir ce ſoir de quelque choſe d'agréable & de divertiſſant à votre ordinaire. Il lui dit pluſieurs autres choſes très-obligeantes, & il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du ſien, où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemſelnihar fut très-ſenſible à tant de témoignages de conſidération pour ſa perſonne : mais plus elle connoiſſoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perſe, ſans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Cette entrevue du calife & de Schemſelnihar, continua la confidente, ſe paſſa pendant que j'étois venue vous parler, & j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient préſentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemſelnihar, & je fus témoin de ce qui ſe paſſa le ſoir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit ; & comme elle ſe douta que je venois de chez vous, elle me fit approcher, & ſans que perſonne l'entendît : Je vous ſuis bien obligée, me dit-elle, du ſervice que vous venez de me rendre ; je ſens bien que ce ſera le dernier. Elle ne m'en dit pas davantage ; & je

n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient, & l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main, & la fit asseoir près de lui sur le sopha. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise, qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie, & nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir; mais elle ne revint pas, & voilà de quelle manière nous la perdîmes.

Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir; & avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps; je le lavai & l'ensevelis moi-même, en le baignant de mes larmes; & le lendemain elle fut enterrée par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue de faire ensorte qu'on l'ap-

porte pour être mis dans le même tombeau.

Le jouaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. Vous n'y songez pas, reprit-il, jamais le calife ne le souffrira. Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas ; & vous en conviendrez vous même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, & qu'il m'a chargée du soin & de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir & pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife, qui n'ignore pas les amours du prince & de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, & qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. Le jouaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; & lorsqu'il eut fait sa prière : Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier vous &

moi ce que nous savons des amours de l'un & de l'autre, & particulièrement de la mort du prince de Perse, arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé de celui de Schemselnihar. La chose réussit; & le jour que l'on sut que le corps devoit arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville, où elle se présenta à la mère du prince, & la supplia au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort, depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit, & le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, & mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là, tous les habitans de Bagdad, & même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans, n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, & d'y aller faire leurs prières.

C'est, sire, dit ici Scheherazade, qui s'apperçut en même-temps qu'il étoit jour, ce que j'avois à raconter à votre majesté des

amours de la belle Schemſelnihar, favorite du calife Haroun Alraſchid, & de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perſe.

Quand Dinazarde vit que la ſultane ſa ſœur avoit ceſſé de parler, elle la remercia le plus obligeamment du monde, du plaiſir qu'elle lui avoit fait, par le récit d'une hiſtoire ſi intéreſſante. Si le ſultan veut bien me ſouffrir encore juſqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince (1) Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle ſe tut; & le ſultan qui ne put encore ſe réſoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit ſuivante.

CCXIe. NUIT.

Le lendemain, avant le jour, dès que la ſultane Scheherazade fut éveillée par les ſoins de Dinazarde, ſa ſœur, elle raconta au ſultan des Indes l'hiſtoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, & dit:

(1) C'eſt en arabe la Lune du temps, ou la Lune du ſiècle.

Hiſtoire des amours de Camaralzaman, prince de l'Isle des enfans de Khaledan, & de Badoure, princeſſe de la Chine.

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perſe, il y a dans la vaſte mer une isle que l'on appelle l'Isle des enfans de Khaledan. Cette isle eſt diviſée en pluſieurs grandes provinces, toutes conſidérables par des villes floriſſantes & bien peuplées, qui forment un royaume très-puiſſant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi, nommé (1) Schahzaman, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, & ſoixante concubines.

Schahzaman s'eſtimoit le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité & la proſpérité de ſon règne. Une ſeule choſe troubloit ſon bonheur; c'eſt qu'il étoit déjà avancé en âge & qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût un ſi grand nombre de femmes. Il ne ſavoit à quoi attribuer cette ſtérilité; & dans ſon affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir ſans laiſſer après lui un

(1) C'eſt-à-dire, en perſien, Roi du temps, ou Roi du ſiècle.

ſucceſſeur de ſon ſang. Il diſſimula long-temps le chagrin cuiſant qui le tourmentoit, & il ſouffroit d'autant plus, qu'il ſe faiſoit de violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le ſilence; & un jour, après qu'il ſe fut plaint amèrement de ſa diſgrâce à ſon grand-viſir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne ſavoit pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que votre majeſté me demande, répondit ce ſage miniſtre, dépendoit des regles ordinaires de la ſageſſe humaine, elle auroit bientôt la ſatisfaction qu'elle ſouhaite ſi ardemment; mais j'avoue que mon expérience & mes connoiſſances ſont au-deſſous de ce qu'elle me propoſe : il n'y a que dieu ſeul à qui l'on puiſſe recourir dans ces ſortes de beſoins; au milieu de nos proſpérités, qui font ſouvent que nous l'oublions, il ſe plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous ſongions à lui, que nous reconnoiſſions ſa toute-puiſſance, & que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des ſujets qui font une profeſſion particulière de l'honorer, de le ſervir & de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis ſeroit que votre majeſté leur fît des aumônes, & les exhor-

tât de joindre leurs prières aux vôtres ; peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur & assez agréable à dieu, pour obtenir qu'il exauce vos vœux.

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à dieu ; il fit même venir les supérieurs, & après qu'il les eut régalés d'un festin frugal, il leur déclara son intention, & les pria d'en avertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désiroit, & cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de grâces, il envoya de nouvelles aumônes aux communautés des musulmans dévots, dignes de sa grandeur & de sa puissance ; & l'on célébra la naissance du prince, non-seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, & il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, *Lune du siécle*.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec

tous les soins imaginables; & dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman son père lui donna un sage gouverneur & d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité trouvèrent en lui un esprit aisé, docile, & capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le réglement de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince comme lui devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices, & il s'en acquittoit avec grâce & avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde, & particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimoit avec tendresse, & qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône, & de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-visir. Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu

de lui abandonner le gouvernement, & de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir regner. Il y a long-temps que je travaille, & j'ai besoin de repos.

Le grand-visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution; il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à-propos de le marier auparavant, le mariage attache & empêche qu'un jeune prince ne se dissipe : avec cela, votre majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu-à-peu à soutenir dignement l'éclat & le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman, dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avoit toujours

vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, & s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'apperçut de la contrainte du prince. Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler ? Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que dieu qui pénètre jusques dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier : que vous en semble ?

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent, la sueur lui en montoit même au visage, & il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : Sire, je vous supplie de me pardonner si je parois interdit à la déclaration que votre majesté me fait ; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs, de leurs fourbe-

ries, de leurs méchancetés & de leurs perfidies. Peut-être ne ferai-je pas toujours dans ce sentiment; je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi.

Scheherazade vouloit poursuivre; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit apperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit, & cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & lui dit :

CCXIIe. NUIT.

SIRE, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire : Je ne veux pas vous contraindre là-dessus; je vous donne le temps d'y penser, & de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de

me voir revivre en vous, & dans les enfans qui doivent sortir de vous.

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, & lui donna d'ailleurs tous les sujets de contentement qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance? & voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction?

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, & il n'hésita pas long-temps à répondre en ces termes, avec fermeté: Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, & ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont les motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre majesté me pardonnera

si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. Il en demeura-là, & quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, & à ne l'en pas faire repentir; mais il le chérissoit, & il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. J'ai suivi votre conseil, lui dit-il; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai; & il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison & de toute ma modération pour ne pas me mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

Sire, reprit le grand-visir, on vient à bout

d'une infinité d'affaires avec la patience : peut-être que celle-ci n'eſt pas d'une nature à y réuſſir par cette voie ; mais votre majeſté n'aura rien à ſe reprocher d'avoir uſé d'une trop grande précipitation, ſi elle juge à propos de donner une autre année au prince à ſe conſulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans ſon devoir, elle en aura une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il perſiſte dans ſon opiniâtreté, alors, quand l'année ſera expirée, il me ſemble que votre majeſté aura lieu de lui déclarer en plein conſeil, qu'il eſt du bien de l'état qu'il ſe marie. Il n'eſt pas croyable qu'il vous manque de reſpect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre préſence.

Le ſultan, qui déſiroit ſi paſſionnément de voir le prince ſon fils marié, que les momens d'un ſi long délai lui paroiſſoient des années, eut bien de la peine à ſe réſoudre d'attendre ſi long-temps. Il ſe rendit néanmoins aux raiſons de ſon grand-viſir, qu'il ne pouvoit déſapprouver.

Le jour qui avoit déjà commencé de paroître, impoſa ſilence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la ſuite du conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan Schahariar :

CCXIII^e. NUIT.

SIRE, après que le grand-vifir fe fut retiré, le fultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-temps qu'il avoit témoigné l'ardent défir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refufer une feconde fois, & marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le confeil de fon grand-vifir : Madame, lui dit-il, je fais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, & qu'il vous écoute plus familièrement, je vous prie de prendre le temps de lui en parler férieufement; & de lui faire bien comprendre, que s'il perfifte dans fon opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je ferois très-fâché, & qui le feroient repentir lui-même de m'avoir défobéi.

Fatime, c'étoit ainfi que s'appeloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince fon fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de fe marier qu'il avoit fait au fultan fon père, & combien elle

étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, & ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autre que celle de la malice & de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes ; il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé, mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, & que je ne veux pas excuser ? Mais, que ne faites-vous attention à tant de monarques,

tant de sultans & tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries & les cruautés font horreur à les lire dans les histoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans & de ces barbares. Et les femmes, honnêtes & sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ?

Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces, & de bonnes mœurs. Plût à dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté.

Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté ; qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait ?

qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ? que son entretien ne sera que de choses solides, & non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, & de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens ? en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, mépriſante, & qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle & mal entendue ?

Comme vous le voyez, madame, voilà sur un seul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite & si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes, pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution.

Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendois cependant vous y répondre, & vous fermer la bouche en un mot. Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince ; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse.

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime,

qu'il eſt aiſé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épouſé une princeſſe telle que vous venez de la dépeindre, de la laiſſer, & de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état.

Eh, madame, réprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'eſt à un prince, d'être contraint d'en venir à cette extrêmité? Ne vaut-il pas beaucoup mieux pour ſa gloire & pour ſon repos, qu'il ne s'y expoſe pas?

Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont regné ſi glorieuſement dans les isles des enfans de Khaledan.

Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne ſouhaite pas de ſurvivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il eſt toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince auſſi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ſes prédéceſſeurs, & que celui par où elle a commencé.

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-ſouvent de ſemblables entretiens avec le prince

Camaralzaman, & il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner ſon averſion. Mais il éluda toutes les raiſons qu'elle put lui apporter, par d'autres raiſons auxquelles elle ne ſavoit que répondre, & il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, & au grand regret du ſultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de ſentiment. Un jour de conſeil ſolemnel, enfin, que le premier viſir, les principaux officiers de la couronne, & les généraux d'armée étoient aſſemblés, le ſultan prit la parole, & dit au prince : Mon fils, il y a long-temps que je vous ai marqué la paſſion avec laquelle je déſirois de vous voir marié, & j'attendois de vous plus de complaiſance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raiſonnable. Après une ſi longue réſiſtance de votre part, qui a pouſſé ma patience à bout, je vous marque la même choſe en préſence de mon conſeil. Ce n'eſt plus ſimplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refuſé; c'eſt que le bien de mes états l'exige, & que tous ces ſeigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que ſelon votre réponſe, je prenne les meſures que je dois.

Le prince Camarazalman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria : Quoi, fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père & à votre sultan ! Il le fit arrêter par les huissiers, & conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis long-temps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, & un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se lava, il fit sa prière; & après avoir lu quelques chapitres de l'alcoran, avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe qu'il laissa près de son lit, & s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité

la

la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, & ſans s'arrêter à l'eſclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; & elle fut plus ſurpriſe qu'auparavant, de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le viſage à demi-couvert ſous la couverture. Maimoune la leva un peu, & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit ſouvent parcourue. Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorſque les yeux que cachent des paupières ſi bien formées ſont ouverts! Quel ſujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière ſi indigne du haut rang dont il eſt! car elle avoit déjà appris de ſes nouvelles, & elle ſe douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le prince Camaralzaman; mais enfin, après l'avoir baiſé ſur chaque joue & au milieu du front ſans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit ſon vol dans l'air. Comme elle ſe fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée

d'un bruit d'aîles qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faiſoit ce bruit, mais un génie de ceux qui ſont rebelles à dieu; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui ſe nommoit Danhaſch, & qui étoit fils de Schamhouraſch, reconnut auſſi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoiſſoit qu'elle avoit une grande ſupériorité ſur lui par ſa ſoumiſſion à dieu. Il auroit bien voulu éviter ſa rencontre; mais il ſe trouva ſi près d'elle, qu'il falloit ſe battre ou céder.

Danhaſch prévint Maimoune : Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de ſuppliant, jurez-moi par le grand nom de dieu que vous ne me ferez pas de mal, & je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, & je te fais le ſerment que tu me demandes. Dis-moi préſentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit? Belle dame, répondit Danhaſch, vous me rencon-

trez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant, à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler, & la nuit suivante, elle continua en ces termes :

CCXIVe. NUIT.

SIRE, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à dieu, poursuivit, & dit à Maimoune : Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières isles de cet hémisphère..... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, & qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner, & de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes.

Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, & ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, & que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait ? Prens bien garde seulement de

ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les aîles, & te traiterai comme tu le mérites.

Danhasch un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine d'où je viens est un des plus grands & des plus puissans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières isles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, & ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers, depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives, ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun & d'une si grande longueur, qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds; & ils sont en si grande abondance qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses che-

veux, elle a le front auſſi uni que le miroir le mieux poli, & d'une forme admirable ; les yeux noirs à fleur de tête, brillans & pleins de feu, le nez, ni trop long ni trop court, la bouche petite & vermeille : les dents ſont comme deux fils de perles, qui ſurpaſſent les plus belles en blancheur : & quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce & agréable, & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de ſon eſprit. Le plus bel albâtre n'eſt pas plus blanc que ſa gorge. De cette foible ébauche, enfin, vous jugerez aiſément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connoîtroit pas bien le roi, père de cette princeſſe, jugeroit aux marques de tendreſſe paternelle qu'il lui a données, qu'il en eſt amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtreſſe la plus chérie, ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalouſie la plus violente n'a jamais fait imaginer, ce que le ſoin de la rendre inacceſſible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouſer, lui a fait inventer & exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit réſolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir ſept palais,

à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

Le premier palais est de cryſtal de roche, le ſecond de bronze, le troiſième de fin acier, le quatrième d'une autre ſorte de bronze, plus précieux que le premier & que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le ſixième d'argent, & le ſeptième d'or maſſif. Il les a meublés d'une ſomptuoſité inouie, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils ſont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les caſcades, les boſquets plantés d'arbres à perte de vue, où le ſoleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel ſeul lui a fait faire une dépenſe preſque immenſe.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la princeſſe, les rois voiſins les plus puiſſans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambaſſades ſolemnelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil; mais comme il ne vouloit marier la princeſſe que de ſon conſentement, & que la princeſſe n'agréoit aucun des partis qu'on

lui proposoit ; si les ambassadeurs se retiroient peu satisfaits, quant au sujet de leur ambassade, ils partoient au moins très-contens des civilités & des honneurs qu'ils avoient reçus.

Sire, disoit la princesse au roi de la Chine, vous voulez me marier, & vous croyez par-là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, & je vous en suis très-obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de votre majesté des palais si superbes & des jardins si délicieux ? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien, & qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde, à quelqu'époux que je vouluſſe me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, & je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche & plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, & lui exagéra combien il lui seroit avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, & lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il

la preſſa : mais au lieu de ſe rendre, la princeſſe perdit le reſpect qu'elle devoit au roi ſon père. Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre ; ſinon je m'enfoncerai le poignard dans le ſein, & me délivrerai de vos importunités.

Le roi de la Chine extrêmement indigné contre la princeſſe, lui repartit : Ma fille, vous êtes une folle, & je vous traiterai en folle. En effet, il la fit renfermer dans un ſeul appartement d'un de ſes palais, & ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie & la ſervir, dont la principale étoit ſa nourrice. Enſuite, afin que les rois voiſins qui lui avoient envoyé des ambaſſades, ne ſongeaſſent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire ſavoir dans chaque cour, que s'il y avoit quelque médecin aſſez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, & qu'il la lui donneroit pour femme en récompenſe.

Belle Maimoune, pourſuivit Danhaſch, les choſes ſont en cet état, & je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je ſerois

bien fâché d'avoir fait le moindre mal, non-obstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure, elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelqu'obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long-temps : & Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs repriſes : Bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant & d'extraordinaire, & tu me parles d'une chassieuse. Eh, fi, fi : que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, & que j'aime autant qu'il le mérite ? Vraiment c'est bien autre chose, tu en deviendrois fou.

Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserois je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez ? Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à-peu-près la même

chose qu'à ta princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père vouloit le marier à toute force : après de longues & de grandes importunités, il a déclaré franc & net qu'il n'en feroit rien. C'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure, & je viens de l'admirer.

Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche de la beauté de ma princesse. Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch; le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, & de me montrer ensuite votre prince.

Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune, il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un & l'autre. C'est d'apporter ta princesse, & de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi & à toi, de les comparer ensemble, & de vuider notre procès.

Danhaſch conſentit à ce que la fée ſouhaitoit, & il vouloit retourner à la Chine ſur le champ. Maimoune l'arrêta: Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princeſſe. Ils volèrent enſemble juſqu'à la tour, & quand Maimoune l'eut montrée à Danhaſch: Va prendre ta princeſſe, lui dit-elle, & fais vîte, tu me trouveras ici. Mais écoute: j'entends au moins que tu me payeras une gageure, ſi mon prince ſe trouve plus beau que ta princeſſe: & je veux bien auſſi t'en payer une, ſi ta princeſſe eſt plus belle.

Le jour qui ſe faiſoit voir aſſez clairement obligea Scheherazade de ceſſer de parler. Elle reprit la ſuite la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes:

CCXV^e. NUIT.

SIRE, Danhaſch s'éloigna de la fée, ſe rendit à la Chine, & revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princeſſe endormie. Maimoune la reçut & l'introduiſit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la poſèrent enſemble ſur ſon lit à côté de lui.

Quand le prince & la princeſſe furent ainſi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande conteſtation ſur la préférence de leur beauté, entre le génie & la fée. Ils furent quelque temps à les admirer & à les comparer enſemble ſans parler. Danhaſch rompit le ſilence : Vous le voyez, dit-il à Maimoune, & je vous l'avois bien dit que ma princeſſe étoit plus belle que votre prince, en doutez-vous préſentement ?

Comment ! ſi j'en doute ? reprit Maimoune, oui vraiment j'en doute. Il faut que tu ſois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup ſur ta princeſſe. La princeſſe eſt belle, je ne le déſavoue pas ; mais, ne te preſſe pas, & compare-les bien l'un avec l'autre ſans prévention, tu verras que la choſe eſt comme je le dis.

Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhaſch, je n'en penſerois pas autrement que ce que j'en penſe. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, & le temps ne me feroit pas voir autre choſe que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, ſi vous le ſouhaitez. Cela ne ſera pas ainſi, reprit Maimoune ; je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me

faſſe de grâce. Je remets la choſe à un arbitre ; & ſi tu n'y conſens, je prends gain de cauſe ſur ton refus.

Danhaſch, qui étoit prêt à avoir toute autre complaiſance pour Maimoune, n'eut pas plutôt donné ſon conſentement, que Maimoune frappa la terre de ſon pied. La terre s'entr'ouvrit, & auſſitôt il en ſortit un génie hideux, boſſu, borgne & boiteux, avec ſix cornes à la tête, & les mains & les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre ſe fut rejointe, & qu'il eut apperçu Maimoune, il ſe jeta à ſes pieds ; & en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit de ſon très-humble ſervice.

Levez-vous, Caſchcaſch, lui dit-elle, (c'étoit le nom du génie) je vous fais venir ici pour être juge d'une diſpute que j'ai avec ce maudit Danhaſch. Jetez les yeux ſur ce lit, & dites-nous ſans partialité qui vous paroît plus beau, du jeune homme ou de la jeune dame.

Caſchcaſch regarda le prince & la princeſſe avec des marques d'une ſurprife & d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eut bien conſidérés ſans pouvoir ſe déterminer : Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois & que je me trahi-

rois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, & plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, & l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, & que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, & même par son emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose.

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune & à Danhasch. Maimoune se changea en puce, & sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla, & y porta la main; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un saut en arrière, & à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, & il fut dans la dernière

surprise de voir une dame couchée près de lui, & une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, & s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse, & sa beauté incomparable, l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible, & dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, & il ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon ame ! & en disant ces paroles, il la baisa au front, aux deux joues & à la bouche avec si peu de précaution, qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire, par l'enchantement de Danhasch.

Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du Prince de Camaralzaman ! qui que vous soyez, il n'est pas indigne du vôtre. Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout-à-coup. Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père vouloit me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne pas me la faire voir plutôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance & par mon emportement si public contre lui, & il se

fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise, & il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il y a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paroître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même, & s'il n'est pas caché pour se faire voir & me faire honte de ma dissimulation ? Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. A tout évènement je me contenterai de cette bague, pour me souvenir d'elle.

C'étoit une fort belle bague, que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement & mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, & il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, & alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant, & en ouvrant les yeux,

elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, & de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître, dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait & si aimable.

Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce vous que le roi mon père m'avoit destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su ! je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, & je n'aurois pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Eveillez-vous, éveillez-vous, il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces.

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, & l'agita si fort qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises ; & comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas : Eh quoi ! reprit-elle, que vous est-il arrivé ? quelque rival jaloux de votre bonheur & du mien auroit-il eu recours à la magie, & vous auroit-il jeté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? Elle lui prit la main, en la baisant

tendrement, elle s'apperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller, & assurée, comme elle le pensoit, qu'il ne lui échapperoit pas: Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil: à nous revoir. Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha, & mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât: Hé bien, maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu? es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince? va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. En se tournant du côté de Caschcasch: Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, & remportez-la

Trouve la Princesse avec Darkalch, et
reporte le coffret dans son lit.

enſemble dans ſon lit, où il vous mènera. Danhaſch & Caſchcaſch exécutèrent l'ordre de Maimoune, & Maimoune ſe retira dans ſon puits.

Le jour qui commençoit de paroître, impoſa ſilence à la ſultane Scheherazade. Le ſultan des Indes ſe leva, & la nuit ſuivante la ſultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

CCXVI^e. NUIT.

Suite de l'hiſtoire de Camaralzaman.

SIRE, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, ſi la dame qu'il avoit vue la même nuit y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : Je l'avois bien penſé, dit-il en lui-même, que c'étoit une ſurpriſe que le roi mon père vouloit me faire : je me ſais bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'eſclave qui dormoit encore, & le preſſa de venir l'habiller, ſans lui parler de rien. L'eſclave lui apporta le baſſin & l'eau : il ſe lava ; & après avoir fait ſa prière, il prit un livre, & lut quelque temps.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'eſclave : Viens-ça, lui dit-il, & ne mens pas. Dis-moi comment eſt venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, & qui l'a amenée ?

Prince, répondit l'eſclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? De celle, te dis-je, reprit le prince, qui eſt venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, & qui a couché avec moi. Prince, repartit l'eſclave, je vous jure que je n'en ſais rien. Par où cette dame ſeroit-elle venue, puiſque je couche à la porte ?

Tu es un menteur, maraut, répliqua le prince, & tu es d'intelligence pour m'affliger davantage & me faire enrager. En diſant ces mots, il lui appliqua un ſoufflet, dont il le jeta par terre ; & après l'avoir foulé longtemps ſous les pieds, il le lia au-deſſous des épaules avec la corde du puits, le deſcendit dedans, & le plongea pluſieurs fois dans l'eau par-deſſus la tête : Je te noyerai, s'écria-t-il, ſi tu ne me dis promptement qui eſt la dame, & qui l'a amenée.

L'eſclave ſérieuſement embarraſſé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : Sans doute que le prince a perdu l'eſprit de douleur, & je ne puis échapper que par un

mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est.

Le prince retira l'esclave, & le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. Je te l'accorde, reprit le prince ; mais fais vîte, & prends bien garde de ne pas me cacher la vérité.

L'esclave sortit ; & après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier visir, & se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance & de l'emportement si criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler, & de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. Sire, lui disoit-il, votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse, & qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui.

Le grand-visir achevoit ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, & l'état où il m'a mis, comme votre majesté le peut voir, ne font que trop connoître qu'il n'est plus dans son bon sens. Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, & de l'excès dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout-à-l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, & venez m'en informer.

Le grand-visir obéit sur-le-champ, & en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis & fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisoit. Il le salua, & après qu'il se fut assis près de lui : Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

Quelle eſt cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? j'ai un ſujet bien plus grand de me plaindre de mon eſclave.

Prince, repartit le viſir, à dieu ne plaiſe que ce qu'il a rapporté de vous ſoit véritable. Le bon état où je vous vois, & où je prie dieu qu'il vous conſerve, me fait connoître qu'il n'en eſt rien. Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'eſt pas bien fait entendre. Puiſque vous êtes venu, je ſuis bien aiſe de demander à une perſonne comme vous qui devez en ſavoir quelque choſe, où eſt la dame qui a couché cette nuit avec moi.

Le grand-viſir demeura comme hors de lui-même, à cette demande. Prince, répondit-il, ne ſoyez pas ſurpris de l'étonnement que je fais paroître ſur ce que vous me demandez. Seroit-il poſſible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit juſqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte, & qu'en marchant ſur le ventre de votre eſclave ? De grâce rappelez votre mémoire, & vous trouverez que vous avez eu un ſonge qui vous a laiſſé cette forte impreſſion.

Je ne m'arrête pas à votre diſcours, reprit le prince d'un ton plus haut, je veux ſavoir

absolument qu'est devenue cette dame : & je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir.

A ces paroles fermes, le grand-visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, & il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur, & lui demanda dans les termes les plus humbles & les plus ménagés, si lui-même il avoit vu cette dame.

Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue; & je me suis fort bien apperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit, de ne me pas dire un mot, de faire la dormeuse, & de se retirer dès que je serois endormi. Vous le savez sans doute, & elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit.

Prince, répliqua le grand-visir, je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche, & que le roi votre père & moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en songe.

Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi, répliqua encore le prince en colère, &

& pour me dire en face que ce que je vous dis eſt un ſonge. Il le prit auſſitôt par la barbe, & il le chargea de coups auſſi long-temps que ſes forces le lui permirent.

Le pauvre grand-viſir eſſuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par reſpect. Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'eſclave : trop heureux ſi je puis échapper comme lui d'un ſi grand danger. Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : Prince, s'écria-t-il, je vous ſupplie de me donner un moment d'audience. Le prince las de frapper, le laiſſa parler.

Je vous avoue, prince, dit alors le grand-viſir en diſſimulant, qu'il eſt quelque choſe de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la néceſſité où eſt un miniſtre d'exécuter les ordres du roi ſon maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je ſuis prêt d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. Je vous le permets, lui dit le prince ; allez, & dites-lui que je veux épouſer la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, & qui a couché cette nuit avec moi : faites promptement, & apportez-moi la réponſe. Le grand-viſir fit une profonde révérence en le quittant, & il ne ſe crut délivré que quand il fut hors de

la tour, & qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils? Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté n'est que trop vrai. Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit, eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il en avoit reçu, & de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman, d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même; il alla le voir à la tour, & mena le grand-visir avec lui.

Mais, sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'apperçois que le jour commence de paroître. Elle garda le silence, & la nuit suivante en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes:

CCXVII^e. NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le roi s'assit ; & après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très-bon sens. Et de temps en temps il regardoit le grand-visir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit comme il l'avoit assuré, & qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelqu'aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt de la recevoir de votre main avec la dernière obligation.

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponſe du prince, ſi éloignée, comme il lui ſembloit, du bon ſens qu'il venoit de faire paroître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un diſcours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit paſſer à vous après moi, que je ne ſais pas la moindre choſe de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en eſt venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour ſans mon conſentement? car quoique vous ait pu dire mon grand-viſir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous appaiſer. Il faut que ce ſoit un ſonge; prenez-y garde, je vous en conjure, & rappelez vos ſens.

Sire, repartit le prince, je ſerois indigne à jamais des bontés de votre majeſté, ſi je n'ajoutois pas foi à l'aſſurance qu'elle me donne. Mais je la ſupplie de vouloir bien ſe donner la patience de m'écouter, & de juger ſi ce que j'aurai l'honneur de lui dire eſt un ſonge.

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi ſon père de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté & les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à ſon côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, & tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la ré-

veiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller & de se rendormir, après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin & en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire.

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venoit de lui raconter, qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand, qu'il demeura long-temps sans dire mot.

Le prince profita de ces momens : Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente, que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi, & de me procurer le bonheur de la posséder.

Après ce que je viens d'entendre, mon fils, & après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle, & que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à

dieu que je la connuſſe cette dame ? vous ſeriez content dès aujourd'hui, & je ſerois le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher ? comment, & par où eſt-elle entrée ici, ſans que j'en aie rien ſu & ſans mon conſentement ? Pourquoi y eſt-elle entrée ſeulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir ſa beauté, vous enflammer d'amour, pendant qu'elle dormoit, & diſparoître pendant que vous dormiez ? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils; & ſi le ciel ne nous eſt favorable, elle nous mettra au tombeau vous & moi. En achevant ces paroles & en prenant le prince par la main : Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger enſemble : vous, d'aimer ſans eſpérance, & moi, de vous voir affligé, & de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, & l'emmena au palais, où le prince, au déſeſpoir d'aimer de toute ſon ame une dame inconnue, ſe mit d'abord au lit. Le roi s'enferma, & pleura pluſieurs jours avec lui, ſans vouloir prendre aucune connoiſſance des affaires de ſon royaume.

Son premier miniſtre, qui étoit le ſeul à qui il avoit laiſſé l'entrée libre, vint un jour lui repréſenter que toute ſa cour, & même

les peuples, commençoient à murmurer de ne le pas voir, & de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour à son ordinaire, & qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit arriver. Je supplie votre majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince, & que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite isle, peu éloigné du port, & de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bel air, & la vue merveilleuse dont on y jouit, feront que le prince supportera votre absence, de peu de durée, avec plus de patience.

Le roi Schahzaman approuva ce conseil; & dès que le château, où il n'étoit allé depuis long-temps, fut meublé, il y passa avec le prince, où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit, & tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligeoit avec lui.

Suite de l'hiſtoire de la Princeſſe de la Chine.

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies, Danhaſch & Caſchcaſch, avoient reporté la princeſſe de la Chine au palais, où le roi de la Chine l'avoit renfermée, & l'avoient remiſe dans ſon lit.

Le lendemain matin à ſon réveil, la princeſſe de la Chine regarda à droite & à gauche; & quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle, elle appela ſes femmes d'une voix qui les fit accourir promptement, & environner ſon lit. La nourrice, qui ſe préſenta à ſon chevet, lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit, & s'il lui étoit arrivé quelque choſe.

Dites-moi, reprit la princeſſe, qu'eſt devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? Princeſſe, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre diſcours, ſi vous ne vous expliquez davantage.

C'eſt, reprit encore la princeſſe, qu'un jeune homme, le mieux fait & le plus aimable qu'on puiſſe imaginer, dormoit près de moi cette nuit; que je l'ai careſſé longtemps, & que j'ai fait tout ce que j'ai pu

pour l'éveiller sans y réussir : je vous demande où il est.

Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites : vous plaît-il de vous lever ? Je parle très-sérieusement, répliqua la princesse, & je veux savoir où il est. Mais, princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, & personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes & moi.

La princesse de la Chine perdit patience ; elle prit sa nourrice par la tête, en lui donnant des soufflets & de grands coups de poings. Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai.

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains. Elle s'en tira enfin, & elle alla sur le champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux, & le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse ; elle m'eût assommée si je ne fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère & de son emportement, dont la

reine ne fut pas moins affligée que surprise. Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir.

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre; elle se fit suivre par la nourrice, & elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer; mais elle s'apperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut; & en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXVIII^e. NUIT.

SIRE, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée; & après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bien, & jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès

Madame, répondit la princeſſe, je vois bien que votre majeſté vient pour ſe moquer auſſi de moi; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épouſé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez ſavoir où il eſt; je vous ſupplie de le faire revenir.

Ma fille, reprit la reine, vous me ſurprenez, & je ne comprends rien à votre diſcours. La princeſſe perdit le reſpect : Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père & vous, vous m'avez perſécutée pour me contraindre de me marier, lorſque je n'en avois pas d'envie; cette envie m'eſt venue préſentement, & je veux abſolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, ſinon je me tuerai.

La reine tâcha de prendre la princeſſe par la douceur. Ma fille, lui dit-elle, vous ſavez bien vous-même que vous êtes ſeule dans votre appartement, & qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la princeſſe l'interrompit, & fit des extravagances qui obligèrent la reine de ſe retirer avec une grande affliction, & d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine vouloit s'éclaircir lui-même de la choſe. Il vint à l'appartement de

la princeſſe ſa fille, & il lui demanda ſi ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable. Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela; faites-moi ſeulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

Quoi! ma fille, reprit le roi, eſt-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit? Comment, ſire, repartit la princeſſe ſans lui donner le temps de pourſuivre, vous me demandez ſi quelqu'un a couché avec moi! votre majeſté ne l'ignore pas. C'eſt le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru ſous le ciel. Je vous le redemande, ne me refuſez pas, je vous en ſupplie. Afin que votre majeſté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aie vu le cavalier; qu'il n'ait couché avec moi; que je ne l'aie careſſé, & que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller, ſans y avoir réuſſi, voyez, s'il vous plaît, cette bague. Elle avança la main; & le roi de la Chine ne ſut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui diſoit, & qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainſi, ſans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre ſa perſonne, ou contre ceux qui s'approche-

roient d'elle, il la fit enchaîner & resserrer plus étroitement, & ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil ; & après avoir exposé l'état où elle étoit : Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir, & qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, & le ferai héritier de mes états & de ma couronne après ma mort.

Le désir de posséder une belle princesse, & l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, & s'offrit au roi. J'y consens, reprit le roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous

les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition, & le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. Sire, dit-elle, votre majesté me surprend, de m'amener un homme que je ne connois pas, & à qui la religion me défend de me laisser voir. Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, & dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte: ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit & diroit des extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille, & parler de si bon sens, & il connut très-parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très-violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qui vouloit lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds: Sire, dit-il, après ce que je

viens d'entendre, il seroit inutile que j'entreprisse de guérir la princesse ; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, & ma vie est à la disposition de sa majesté. Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, & de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, & dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta, fut un astrologue & magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, & demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. Princesse, répon-

dit l'eunuque, c'eſt pour conjurer le malin eſprit qui vous poſsède, le renfermer dans le vaſe que vous voyez, & le jeter au fond de la mer.

Maudit aſtrologue, s'écria la princeſſe, fache que je n'ai pas beſoin de tous ces préparatifs, que je ſuis dans mon bon ſens, & que tu es inſenſé toi-même. Si ton pouvoir va juſques-là, amène-moi ſeulement celui que j'aime; c'eſt le meilleur ſervice que tu puiſſes me rendre. Princeſſe, reprit l'aſtrologue, ſi cela eſt ainſi, ce n'eſt pas de moi, mais du roi votre père uniquement, que vous devez l'attendre. Il remit dans ſon ſac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé ſi facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'aſtrologue devant le roi de la Chine, l'aſtrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. Sire, lui dit-il avec hardieſſe, ſelon que votre majeſté l'a fait publier, & qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princeſſe étoit folle, & j'étois ſûr de la rétablir en ſon bon ſens par les ſecrets dont j'ai connoiſſance; mais je n'ai pas été long-temps à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, & mon art ne s'étend pas juſqu'à remédier au mal

d'amour; votre majesté y remédiera mieux que personne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le roi traita cet astrologue d'insolent, & lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majesté par des répétitions, tant astrologues, que médecins & magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, & leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

Histoire de Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman.

La nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri & élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère & de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomancie, & d'autres sciences secrettes, & il s'y étoit rendu très-habile. Non

content de ce qu'il avoit appris de ſes maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il ſe fut ſenti aſſez de forces pour en ſupporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune ſcience & en aucun art, qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, & qu'il n'ait fréquenté aſſez de temps pour en tirer toutes les connoiſſances qui étoient de ſon goût.

Après une abſence de pluſieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; & les têtes coupées & rangées qu'il apperçut au-deſſus de la porte par où il entra, le ſurprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient; & ſur toutes choſes, il s'informa des nouvelles de la princeſſe, ſa ſœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le ſatisfaire ſur la première demande, ſans y comprendre la ſeconde, il apprit en gros ce qu'il ſouhaitoit avec bien de la douleur, en attendant que ſa mère, nourrice de la princeſſe, lui en apprît davantage.

Scheherazade mit fin à ſon diſcours en cet endroit pour cette nuit. Elle le reprit la ſuivante, en ces termes, qu'elle adreſſa au ſultan des Indes:

CCXIXe. NUIT.

SIRE, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princeſſe de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plutôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de ſortir, de l'embraſſer, & de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princeſſe, & le ſujet pourquoi le roi de la Chine lui faiſoit ce traitement, Marzavan lui demanda ſi elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en ſecret, ſans que le roi en eût connoiſſance. Après que la nourrice y eut penſé quelques momens: Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-deſſus préſentement; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponſe.

Comme, après la nourrice, perſonne ne pouvoit s'approcher de la princeſſe que par la permiſſion de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui ſavoit qu'il étoit dans le ſervice depuis peu, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit paſſé auparavant à la

cour du roi de la Chine, s'adreſſa à lui. Vous ſavez, lui dit-elle, que j'ai élevé & nourri la princeſſe; vous ne ſavez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, & que j'ai mariée il n'y a pas long-temps. La princeſſe, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir; mais elle ſouhaite que cela ſe faſſe ſans que perſonne la voye ni entrer ni ſortir.

La nourrice vouloit parler davantage; mais l'eunuque l'arrêta. Cela ſuffit, lui dit-il, je ferai toujours avec plaiſir tout ce qui ſera en mon pouvoir pour obliger la princeſſe : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il ſera nuit, & amenez-la après que le roi ſe ſera retiré; la porte lui ſera ouverte.

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver ſon fils Marzavan. Elle le déguiſa elle-même en femme, d'une manière que perſonne n'eût pu s'appercevoir que c'étoit un homme, & l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût ſa fille, leur ouvrit la porte, & les laiſſa entrer enſemble.

Avant de préſenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princeſſe. Madame, lui dit-elle, ce n'eſt pas une femme que vous voyez;

c'eſt mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ſes voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer ſous cet habillement. J'eſpère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ſes reſpects.

Au nom de Marzavan, la princeſſe témoigna une grande joie. Approchez-vous, mon frère, dit-elle auſſitôt à Marzavan, & ôtez ce voile; il n'eſt pas défendu à un frère & à une ſœur de ſe voir à viſage découvert.

Marzavan la ſalua avec un grand reſpect; & ſans lui donner le temps de parler : Je ſuis ravie, continua la princeſſe, de vous revoir en parfaite ſanté, après une abſence de tant d'années, ſans avoir mandé un ſeul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère.

Princeſſe, reprit Marzavan, je vous ſuis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois d'en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, & dont je ſuis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé aſſez-tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réuſſi, la guériſon dont vous avez beſoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études & de mes voyages que celui-là,

je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé.

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre, & d'autres choses dont il s'étoit muni, & qu'il avoit cru nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la princesse. La princesse, qui vit cet attirail : Quoi, mon frère, s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle ? Désabusez-vous, & écoutez-moi.

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne, qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguisé, ajouta-t-elle, en tout ce que vous venez d'entendre ; il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme je le dis.

Quand la princesse eut cessé de parler, Marzavan, rempli d'admiration & d'étonnement, demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, & prenant la parole : Princesse dit-il, si ce que vous venez de me raconter, est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne dése-

père pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps, jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché; & lorsque vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion, ne sera pas loin de vous. Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse, & partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province, & d'isle en isle; & dans chaque lieu qu'il arrivoit; il n'entendoit parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine) & de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime, grande & très-peuplée, où il n'entendoit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman, que l'on disoit être malade, & dont on racontoit l'histoire, à-peu-près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince, & on le lui enseigna. Il y avoit deux

chemins, l'un par terre & par mer, & l'autre seulement par mer, qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, & il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt, & coula à fond à la vue & peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, & où le roi son père Schahzaman se trouvoit alors avec son grand-visir.

Marzavan savoit parfaitement bien nager; il n'hésita pas à se jeter à la mer, & il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut reçu & secouru par ordre du grand-visir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien; & lorsqu'il fut remis, on le conduisit au grand-visir, qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très-bien fait & de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, & il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes & pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit : il s'apperçut même

même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : A vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire : plût à Dieu que dans vos voyages, vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-temps !

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-visir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince & de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, qui n'étoit peut-être pas au monde.

A ce discours du grand-visir, Marzavan se

réjouit infiniment de ce que dans le malheur de ſon naufrage il étoit arrivé ſi heureuſement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princeſſe de la Chine brûloit d'amour, & que cette princeſſe étoit l'objet des vœux ſi ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-viſir; il lui dit ſeulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du ſecours qu'il pourroit lui donner. Suivez-moi, lui dit le grand-viſir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir.

La première choſe dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans ſon lit languiſſant & les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, ſans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui étoit aſſis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laiſſa pas de s'écrier : Ciel! rien au monde n'eſt plus ſemblable. Il vouloit dire qu'il le trouvoit reſſemblant à la princeſſe de la Chine, & il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de reſſemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curioſité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux & le regarda. Marzavan, qui

avoit de l'esprit infiniment, profita de ce moment, & lui fit son compliment en vers sur le champ, quoique d'une manière enveloppée, où le roi & le grand-visir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, & qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux & sur son visage.

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la suivante, & de lui parler en ces termes :

CCXXe. NUIT.

SIRE, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place, & de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main,

& l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, & d'où il venoit; & après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, & qu'il venoit de ses états : Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie; je vous en aurai une obligation infinie, & les marques de ma reconnoissance seront si éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand-visir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman, & en lui parlant bas : Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue; c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine, qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, & sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous souffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la prin-

ceſſe, depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière ſi peu croyable : il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faiſoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princeſſe Badoure de ſa folie prétendue. Vous êtes le ſeul, ajouta-t-il, qui pouvez la guérir parfaitement, & vous préſenter pour cela ſans crainte. Mais avant d'entreprendre un ſi grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les meſures néceſſaires. Songez donc inceſſamment au rétabliſſement de votre ſanté.

Le diſcours de Marzavan fit un puiſſant effet; le prince Camaralzaman en fut tellement ſoulagé par l'eſpérance qu'il venoit de concevoir, qu'il ſe ſentit aſſez de force pour ſe lever, & qu'il pria le roi ſon père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embraſſer Marzavan pour le remercier, ſans s'informer du moyen dont il s'étoit ſervi pour faire un effet ſi ſurprenant, & il ſortit auſſitôt de la chambre du prince avec le grand-viſir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouiſſances de pluſieurs jours; il fit des largeſſes à ſes officiers & au peuple; des aumônes aux

pauvres, & fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie & d'allégresse dans la capitale, & bientôt dans tous les états du roi Schachzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, & par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier : Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse, & de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois au même état que vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige, & m'en fait craindre le retardement. C'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre de m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi, si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le

grand obſtacle dont vous me parlez : c'eſt à moi de faire en ſorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier deſſein de mon voyage a été de procurer à la princeſſe de la Chine la délivrance de ſes maux ; & cela pour toutes les raiſons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons preſque dès notre naiſſance, du zèle & de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir ſi je n'en profitois pas pour ſa conſolation, & en même-temps pour la vôtre, & ſi je n'y employois toute l'adreſſe dont je ſuis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permiſſion du roi votre père, telle que nous la ſouhaitons vous & moi. Vous n'êtes pas encore ſorti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous déſirez de prendre l'air, & demandez-lui la permiſſion de faire une partie de chaſſe de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuſe. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'il nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, & l'autre de relais ; & laiſſez-moi faire le reſte.

Le lendemain le prince Camaralzaman prit ſon temps : il témoigna au roi ſon père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, & le pria de trouver bon qu'il allât à la chaſſe un jour ou

deux avec Marzavan. Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire, & une absence plus longue me feroit de la peine. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, & il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa; & après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman & Marzavan gagnèrent la campagne; & pour amuser les deux palfreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, & ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent, & dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman, sans éveiller les palfreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, & d'en prendre un autre qu'un des palfreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relai qu'on leur avoit amené; & après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palfreniers par la bride, ils se mirent en

chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, & entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palfrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang; & lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour, ou qu'il aura appris des palfreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté, & qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, & que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher, & nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi

tout-à-coup l'alarme assommante de la mort d'un fils, à un père qui l'aime si passionnément: mais la joie du roi votre père en sera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie & content. Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagême si ingénieux, & je vous en ai une nouvelle obligation.

Le prince & Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre & par mer, & ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage, & dans cet intervalle Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, & à la sortie du bain, il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mère nourrice de la princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'apperçut que le jour avoit déja commencé de paroître. Elle cessa aussitôt de parler; & en poursuivant la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXXIe. NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman, instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, & muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine; & en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde & des portiers : « Je suis astrologue, & je viens donner » la guérison à la respectable princesse Ba» doure, fille du haut & puissant monarque » Gaïour, roi de la Chine, aux conditions » proposées par sa majesté, de l'épouser si » je réussis, ou de perdre la vie si je ne » réussis pas ».

Outre les gardes & les portiers du roi, la nouveauté fit assembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux

qui avoient échoué dans leur entrepriſe. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'auſſi inſenſés.

A voir la bonne mine du prince, ſon air noble, la grande jeuneſſe qui paroiſſoit ſur ſon viſage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compaſſion : A quoi penſez-vous, ſeigneur, lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui ? Quelle eſt votre fureur, d'expoſer ainſi à une mort certaine, une vie qui donne de ſi belles eſpérances ? Les têtes coupées que vous avez vues au-deſſus des portes ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de dieu abandonnez ce deſſein de déſeſpéré, retirez-vous.

A ces remontrances le prince Camaralzaman demeura ferme ; & au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que perſonne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une aſſurance qui fit frémir tout le monde ; & tout le monde s'écria alors : Il eſt réſolu de mourir, & dieu veuille avoir pitié de ſa jeuneſſe & de ſon ame. Il cria une troiſième fois, & le grand-viſir enfin vint le prendre en perſonne de la part du roi de la Chine.

Ce miniſtre conduiſit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plutôt apperçu aſſis ſur ſon trône, qu'il ſe proſterna, & baiſa la terre devant lui : le roi, qui de tous ceux

qu'une préſomption démeſurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ſes pieds, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ſes yeux ſur lui, eut une véritable compaſſion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'expoſoit. Il lui fit auſſi plus d'honneur; il voulut qu'il s'approchât & s'aſsît près de lui : Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge aſſez d'expérience pour oſer entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous puiſſiez y réuſſir, je vous la donnerois en mariage, non-ſeulement ſans répugnance, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaiſir à qui que ce fût de ceux qui ſont venus avant vous, mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur, que ſi vous y manquez, votre grande jeuneſſe, ni votre air de nobleſſe ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à votre majeſté de l'honneur qu'elle me fait, & de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne ſuis pas venu d'un pays ſi éloigné, que ſon nom n'eſt peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le deſſein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté, ſi j'aban-

donnois un dessein si généreux après tant de fatigues & tant de dangers que j'ai essuyés ? Votre majesté elle-même ne perdroit-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne ? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus long-temps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt d'en donner.

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas ; il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman ; & quand ils furent dans une longue galerie, au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince, qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, & pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-temps, pressa le pas, & devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, & eut

de la peine à le réjoindre : Où allez-vous donc si vîte, lui dit-il en l'arrêtant par le bras ? Vous ne pouvez pas entrer sans moi ; il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir si vîte à la mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus, & que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empressement.

Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque, & marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles, n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas, & ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais, & où je suis certain de trouver mon bonheur. Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit & introduisit le prince dans une grande salle, d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta ; & en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendit de la chambre de la princesse : Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y

a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix : Qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la princesse en sa présence, ou d'ici, sans aller plus avant & sans la voir ?

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, & en lui parlant sérieusement : Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle, non-seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération, néanmoins, je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire & du papier, & écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

Billet du Prince Camaralzaman, à la Princesse de la Chine.

« ADORABLE princesse, l'amoureux prince

» Camaralzaman ne vous parle pas des maux » inexprimables qu'il ſouffre, depuis la nuit » fatale que vos charmes lui firent perdre une » liberté qu'il avoit réſolu de conſerver toute » ſa vie. Il vous marque ſeulement qu'alors » il vous donna ſon cœur dans votre charmant ſommeil : Sommeil importun qui le » priva du vif éclat de vos beaux yeux, » malgré ſes efforts pour vous obliger de » les couvrir. Il oſa même vous donner ſa » bague pour marque de ſon amour, & » prendre la vôtre en échange, qu'il vous » envoie dans ce billet. Si vous daignez la » lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre, » il s'eſtimera le plus heureux de tous les » amans. Sinon, votre refus ne l'empêchera » pas de recevoir le coup de la mort avec » une réſignation d'autant plus grande, qu'il » le recevra pour l'amour de vous. Il attend » votre réponſe dans votre antichambre ».

Lorſque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princeſſe qu'il enveloppa dedans, ſans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit, & en le lui donnant : Ami, dit-il, prends & porte ce paquet à ta maîtreſſe. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet, & vu ce qui l'accompagne, je te promets de publier

que je suis le plus indigne & le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont, & qui seront à jamais.

Le jour que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXIIe. NUIT.

SIRE, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, & en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, & prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet & vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur, ni imposteur.

La princesse Badoure prit le billet, & l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière, & l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt

ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement; & sans pouvoir parler dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent longtemps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince: Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie. Elles ne peuvent être l'une & l'autre en de meilleures mains.

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins & autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses; il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la manière, & le roi agréablement surpris vint aussitôt à l'appartement de la princesse, qu'il embrassa; il embrassa le prince de même, prit sa main, & en la mettant dans celle de la princesse: Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je

tiens ma promeſſe, & je vous donne ma fille pour épouſe. A vous voir néanmoins, il n'eſt pas poſſible que je me perſuade que vous ſoyez ce que vous paroiſſez, & ce que vous avez voulu me faire accroire.

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus ſoumis pour lui témoigner mieux ſa reconnoiſſance : Pour ce qui eſt de ma perſonne, ſire, pourſuivit-il, il eſt vrai que je ne ſuis pas aſtrologue, comme votre majeſté l'a bien jugé ; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réuſſir à mériter la haute alliance du monarque le plus puiſſant de l'univers. Je ſuis né prince, fils de roi & de reine ; mon nom eſt Camaralzaman, & mon père s'appelle *Schahzaman*, qui règne dans les îles aſſez connues des enfans de Khaledan. Enſuite il lui raconta ſon hiſtoire, & lui fit connoître combien l'origine de ſon amour étoit merveilleuſe ; que celle de l'amour de la princeſſe étoit la même, & que cela ſe juſtifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : Une hiſtoire ſi extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la poſtérité. Je la ferai faire ; & après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon

royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle passe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage se fit le même jour, & l'on en fit des réjouissances solemnelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié; le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure, l'un & l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen, & pendant plusieurs mois, le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père au lit, prêt à rendre l'ame, qui disoit: Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, & lui-même est cause de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, & la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

Hélas, s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure que je parle le roi mon père n'est plus de ce monde! & il lui raconta le sujet qu'il

avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, & qui connut que le désir de revoir le roi son père, pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à votre majesté, & je la supplie de ne pas me la refuser. Mais afin qu'elle ne croye pas que je la lui demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aille voir avec lui le roi Schahzaman mon beau-père.

Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution; elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi, & que nous revoyons tour-à-tour, lui, son fils & sa belle-fille, & moi, ma fille & mon gendre.

La princesse annonça ce consentement du

roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, & il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage; & lorsque tout fut en état, il partit avec eux, & les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part & d'autre. Le roi les embrassa tendrement; & après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille, comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, & retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure n'eurent pas plutôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir & de les embrasser, & qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue, & plantée d'espace en espace de grands arbres qui faisoient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, & il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement, qu'elle vouloit lui en parler elle-même.

On mit pied à terre dans un bel endroit ; & dès que la tente fut dreſſée, la princeſſe Badoure qui étoit aſſiſe à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ſes ordres pour le reſte du campement. Pour être plus à ſon aiſe, elle ſe fit ôter ſa ceinture, que ſes femmes posèrent près d'elle, après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormit, & ſes femmes la laiſsèrent ſeule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente ; & comme il vit que la princeſſe dormoit, il entra & s'aſſit ſans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être auſſi, il prit la ceinture de la princeſſe : il regarda l'un après l'autre les diamans & les rubis dont elle étoit enrichie, & il apperçut une petite bourſe couſue ſur l'étoffe fort proprement, & fermée avec un cordon. Il la toucha & ſentit qu'il y avoit quelque choſe dedans qui réſiſtoit. Curieux de ſavoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourſe, & il en tira une cornaline gravée de figures & de caractères qui lui étoient inconnus. Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline ſoit quelque choſe de bien précieux ; ma princeſſe ne la porteroit pas ſur elle avec tant de ſoin, de crainte de la perdre, ſi cela n'étoit.

En effet, c'étoit un taliſman dont la reine

de

de la Chine avoit fait préſent à la princeſſe ſa fille pour la rendre heureuſe, à ce qu'elle diſoit, tant qu'elle le porteroit ſur elle.

Pour mieux voir le taliſman, le prince Camaralzaman ſortit hors de la tente qui étoit obſcure, & voulut le conſidérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main, un oiſeau (1) fondit de l'air tout-à-coup & le lui enleva.

Le jour ſe faiſoit déjà voir, dans le temps que la ſultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en apperçut & ceſſa de parler. Elle reprit le même conte la nuit ſuivante, & dit au ſultan Schahriar.

CCXXIIIe. NUIT.

SIRE, votre majeſté peut mieux juger de l'étonnement & de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiſeau lui eut enlevé le taliſman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puiſſe imaginer, arrivé par une curioſité hors de ſaiſon,

(1) Il y a dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone, une aventure ſemblable qui a été priſe de celle-ci.

& qui privoit la princeſſe d'une choſe précieuſe, il demeura immobile quelques momens.

Séparation du Prince Camaralzaman d'avec la Princeſſe Badoure.

L'OISEAU après avoir fait ſon coup s'étoit poſé à terre à peu de diſtance, avec le taliſman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'eſpérance qu'il le lâcheroit : mais dès qu'il approcha, l'oiſeau fit un petit vol & ſe poſa à terre une autre fois. Il continua de le pourſuivre; l'oiſeau après avoir avalé le taliſman, fit un vol plus loin. Le prince qui étoit fort adroit, eſpéra de le tuer d'un coup de pierre & le pourſuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le ſuivre & à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline & de colline en vallon, l'oiſeau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie & de la princeſſe Badoure; & le ſoir, au lieu de ſe jeter dans un buiſſon où Camaralzaman auroit pu le ſurprendre dans l'obſcurité, il ſe percha au haut d'un grand arbre où il étoit en ſûreté.

Le prince, au déſeſpoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourne-

roit à son camp. Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je ? remonterai-je, redescendrai-je par les collines & par les vallons par où je suis venu ? ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres ? & mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la princesse, & ne pas lui reporter son talisman ? Abîmé dans ces pensées désolantes & accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha, & passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre ; & il ne l'eut pas plutôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa & le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil depuis le matin jusqu'au soir, & en passant la nuit au pied de l'arbre où il la passoit toujours au plus haut.

L'onzième jour, l'oiseau toujours en volant, & Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, & prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance

de le revoir, & de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières, & au-delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très-beau port. Il marcha long-temps par les rues sans savoir où il alloit, ni où s'arrêter, & arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment; & il ne l'eut pas plutôt apperçu, & connu qu'il étoit étranger & musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement & de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte; & en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé & musulman, & que cette ville est habitée pour la plus grande partie par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, & qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophête. Il faut que vous l'ignoriez, & je regarde comme un miracle

que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les musulmans étrangers à leur arrivée, à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnoissance, de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage; mais le jardinier l'interrompit : Laissons-là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué, & vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. Il le mena dans sa petite maison; & après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta, avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier; & quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux états du roi son père; car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princesse, où la trouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec

elle par une aventure si extraordinaire? Que sais-je même si elle est encore au monde? A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des musulmans, commandés par des princes de leur religion; mais que par mer, on arrivoit à l'isle d'Ebène en beaucoup moins de temps, & que delà il étoit plus aisé de passer aux isles des enfans de Khaledan; que chaque année, un navire marchand alloit à l'isle d'Ebène, & qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner delà aux isles des enfans de Khaledan. Si vous fussiez arrivé quelques jours plutôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très-bon cœur.

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, & il de-

meura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'isle d'Ebène, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour; & la nuit, que rien ne le détournoit de penser à sa chère princesse Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans les regrets & dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

Histoire de la Princesse Badoure après la séparation du Prince Camaralzaman.

LA princesse dormit assez long-temps, & en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes, & elle leur demanda si elles ne savoient pas où il étoit. Dans le temps qu'elles lui assuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu sortir, elle s'apperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, & que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, & qu'il le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, & elle ne pouvoit comprendre

ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle ſi long-temps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obſcure, & qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'eſt pas concevable. Elle maudit mille fois le taliſman & celui qui l'avoit fait; & ſi le reſpect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine ſa mère qui lui avoit fait un préſent ſi funeſte. Déſolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuſe, qu'elle ne ſavoit par quel endroit le taliſman pouvoit être la cauſe de la ſéparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement; elle prit au contraire une réſolution courageuſe, peu commune aux perſonnes de ſon ſexe.

Il n'y avoit que la princeſſe & ſes femmes dans le camp qui ſuſſent que Camaralzaman avoit diſparu; car alors ſes gens ſe repoſoient ou dormoient déjà ſous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahiſſent, s'ils venoient à en avoir connoiſſance, elle modéra premièrement ſa douleur, & défendit à ſes femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre ſoupçon. Enſuite elle quitta ſon habit, & en prit un de Camaralzaman, à qui elle reſſembloit ſi fort, que ſes gens la prirent pour lui le lendemain

matin quand ils la virent paroître, & qu'elle leur commanda de plier bagage & de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litière; pour elle, elle monta à cheval, & l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre & par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman, pour se rendre à l'isle des enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'isle d'Ebène, dont le roi qui règnoit alors, s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, & que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, & il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, & qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, & la mena à son palais, où il la logea, elle

& tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, & il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer & de continuer son voyage, & qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, & qui avoit infiniment de l'esprit, il la prit en particulier. Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très-peu d'espérance de vivre encore long-temps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, & aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démets dès-à-présent en votre faveur, & demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose, après en avoir soutenu le poids pendant de si longues années, & je ne puis le faire avec plus de consolation que

pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur.

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit déjà l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXIVe. NUIT.

SIRE, l'offre généreuse du roi de l'isle d'Ebène, de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, & de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, & qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion & en haine, & n'attentât pas même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Cama-

ralzaman auprès du roi Schahzaman son père.

Ces considérations, & celles d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : Sire, j'ai une obligation infinie à votre majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, & d'une si grande faveur que je ne mérite pas & que je n'ose refuser. Mais, sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils, & que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant.

Le mariage conclu & arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, & la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, & elle les assura que la princesse Badoure y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, & les chargea de continuer à bien garder le secret,

Le roi de l'isle d'Ebène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, & déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené & fait asseoir près de lui; qu'il lui remettoit sa couronne, & leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi, & de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, & après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, & qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité & les hommages des seigneurs les plus puissans de l'isle d'Ebène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solemnellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, & des couriers dépêchés par tout le royaume, pour y faire observer les mêmes cérémonies & les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, & la princesse Haïatalnefous (1) (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'isle d'Ebène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un ap-

(1) Ce mot est arabe, & signifie *la vie des ames*.

pareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, & elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage & comme nouveau roi, le roi Armanos & la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine leur fille, & s'informèrent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux & la tristesse qui parut sur son visage fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haïatalnefous, ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine, le prince Camaralzaman en abordant ici ne songeoit qu'à se rendre au plutôt auprès du roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a grand regret d'être privé tout-à-coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvemens de tendresse filiale se feront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari.

La princesse Badoure, sous le nom de Ca-

maralzaman & de roi de l'isle d'Ebène, passa toute la journée, non-seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison, & à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité & une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous, & elle connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit (& elle en avoit infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, & dans cet intervalle, elle se mit à faire la prière; mais elle la fit si longue, que la reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier & se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas, que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Haïatalnefous fût éveillée, & alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, & il la trouva dans les pleurs & dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cause: Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre & le chasser avec honte s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sais même si je me contenterai d'un châtiment si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant.

Le même jour, la princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous comme la nuit précédente; elle s'entretint de même avec elle, & voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit; mais Haïatalnefous la retint, & l'obligea de se rasseoir. Quoi! dit-elle vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore & qui

s'eſtime la princeſſe la plus heureuſe de toutes les princeſſes de ſon rang, d'avoir un prince ſi aimable pour mari ? Une autre que moi, je ne dis pas offenſée, mais outragée par un endroit ſi ſenſible, auroit une belle occaſion de ſe venger en vous abandonnant ſeulement à votre mauvaiſe deſtinée ; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne & touchée du malheur des perſonnes qui me ſont les plus indifférentes comme je le ſuis, je ne laiſſerois pas de vous avertir que le roi mon père eſt fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire ſentir les marques de ſa juſte colère ſi vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au déſeſpoir une princeſſe qui ne peut s'empêcher de vous aimer.

Ce diſcours mit la princeſſe Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la ſincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de ſon mécontentement. L'unique moyen de juſtifier ſa conduite, étoit de faire confidence de ſon ſexe à Haïatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle ſeroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude

néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien, la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'isle d'Ebène pour se rendre au royaume de Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, & qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haïatalnefous, elle hasarda cette voie.

Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous impatiente alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci: Aimable & trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, & je me condamne moi-même; mais j'espère que vous me pardonnerez, & que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification.

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein: Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire, & surtout de la disgrace affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez.

Quand la princeſſe Badoure eut achevé de ſe faire connoître entièrement à la princeſſe de l'isle d'Ebène pour ce qu'elle étoit, elle la ſupplia une ſeconde fois de lui garder le ſecret, & de vouloir bien faire ſemblant qu'elle fût véritablement ſon mari juſqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle eſpéroit de revoir bientôt.

Princeſſe, reprit la princeſſe de l'isle d'Ebène, ce ſeroit une deſtinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de ſi peu de durée, après un amour réciproque plein de merveilles. Je ſouhaite avec vous que le ciel vous réuniſſe bientôt. Aſſurez-vous cependant que je garderai religieuſement le ſecret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaiſir du monde d'être la ſeule qui vous connoiſſe pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'isle d'Ebène, pendant que vous le gouvernerez auſſi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour, & préſentement je vous déclare que je ſerai la plus contente du monde, ſi vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. Après ces paroles, les deux princeſſes s'embraſsèrent tendrement, & après mille témoignages d'amitié réciproque, elles ſe couchèrent.

Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté; ainsi, les femmes de la princesse Haïatalnefous furent trompées le lendemain matin, & trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme, & toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi & de tout le royaume.

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit appercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:

CCXXV^e. NUIT.

Suite de l'histoire du Prince Camaralzaman, depuis sa séparation d'avec la Princesse Badoure.

SIRE, pendant qu'en l'isle d'Ebène les choses étoient entre la princesse Badoure, la princesse Haïatalnefous & le roi Armanos avec la reine, la cour & les peuples du royaume, dans l'état que votre majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours,

le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour, de grand matin, que le prince se préparoit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon-homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête; & comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées & en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent; & les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus: ainsi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici; & comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire le voyage de l'isle d'Ebène, je vais voir quelques amis, & m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, & en même temps je ménagerai votre embarquement. Le jardinier mit son plus bel habit, & sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère

princeſſe. Recueilli en lui-même, il ſoupiroit & gémiſſoit en ſe promenant dans le jardin, lorſque le bruit que deux oiſeaux faiſoient ſur un arbre l'obligèrent de lever la tête & de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec ſurpriſe que ces oiſeaux ſe battoient cruellement à coups de bec, & qu'en peu de momens, l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiſeau qui étoit demeuré vainqueur reprit ſon vol & diſparut.

Dans le moment, deux autres oiſeaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un côté, ſe posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, & lui creusèrent une foſſe avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiſeaux eurent rempli la foſſe de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent, & peu de temps après, ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aîle, & l'autre par un pied, l'oiſeau meurtrier qui faiſoit des cris effroyables & de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent ſur la ſépulture de l'oiſeau qu'il avoit ſacrifié à ſa rage; & là, en le ſacrifiant à la juſte vengeance de l'aſſaſſi-

mal qu'il avoit commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laissèrent le corps sur la place & s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée, & en jetant les yeux sur les entrailles dispersées, il apperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac, que les oiseaux vengeurs avoient déchiré. Il ramassa l'estomac, & en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge, il trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure, sa bien-aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs, depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. Cruel, s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, & j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je

vous retrouverai de même, & peut-être plutôt que je ne penſe. Beni ſoit le ciel! qui m'envoie ce bonheur, & qui me donne en même-temps l'eſpérance du plus grand que je puiſſe ſouhaiter.

En achevant ces mots, Camaralzaman baiſa le taliſman, l'enveloppa, & le lia ſoigneuſement autour de ſon bras. Dans ſon affliction extrême, il avoit paſſé preſque toutes les nuits à ſe tourmenter & ſans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui ſuivit une ſi heureuſe aventure; & le lendemain, quand il eut pris ſon habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas & de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée, & alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup ſur quelque choſe qui réſiſtoit & qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, ſous laquelle il trouva un eſcalier de dix degrés. Il deſcendit auſſitôt; & quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toiſes en quarré, où il compta cinquante grands vaſes de bronze, rangés à l'entour, chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, & il n'y en eut

pas

pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, & acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant, que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ebène chaque année, devoit partir dans très-peu de jours; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément & on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, & il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. Mon fils, lui dit-il, (car, par le privilège de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi) réjouissez-vous & tenez-vous prêt à partir dans trois jours, le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, & je suis convenu de votre embarquement & de votre passage avec le capitaine.

Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, & vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau; & quand il lui eut fait voir la

quantité de vaſes, remplis de poudre d'or, qu'il y avoit, il lui témoigna ſa joie de ce que dieu récompenſoit enfin ſa vertu & toutes les peines qu'il avoit priſes depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous, reprit le jardinier? Vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce tréſor? Il eſt tout à vous, & je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingt ans que mon père eſt mort, je n'ai fait autre choſe que de remuer la terre de ce jardin, ſans l'avoir découvert. C'eſt une marque qu'il vous étoit deſtiné, puiſque dieu a permis que vous le trouvaſſiez; il convient à un prince comme vous, plutôt qu'à moi, qui ſuis ſur le bord de ma foſſe & qui n'ai plus beſoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon uſage.

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en généroſité, & ils eurent une grande conteſtation là-deſſus. Il lui proteſta enfin qu'il n'en prendroit rien abſolument s'il n'en retenoit la moitié pour ſa part. Le jardinier ſe rendit, & ils ſe partagèrent à chacun vingt-cinq vaſes.

Le partage fait: Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'eſt pas aſſez; il s'agit pré-

sentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, & de les emporter avec vous si secrètement, que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'isle d'Ebène, & celles qu'on y porte d'ici sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les rempliſſiez de poudre d'or à moitié, & le reste d'olives par-dessus, & nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil, & employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots (1); & comme il craignoit que le talisman de la princesse Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, & d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés; comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, & en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux & les

(1) Cette particularité se trouve encore à-peu-près de même dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone.

circonstances de cette aventure, qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit; son mal augmenta le jour suivant, & il se trouva encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine de vaisseau en personne & plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur le vaisseau. C'est moi-même, répondit-il; le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade, & ne peut vous parler; ne laissez pas d'entrer & emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, & je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargèrent des pots & des hardes, & quittant Camaralzaman: Ne manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine; le vent est bon & je n'attends que vous pour mettre à la voile.

Dès que le capitaine & les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, & le remercier de

tous les bons offices qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qui agoniſoit, & il eut à peine obtenu de lui qu'il fît ſa profeſſion de foi, ſelon la coutume des bons muſulmans, à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la néceſſité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences poſſibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava ſon corps, il l'enſevelit, après lui avoir fait une foſſe dans le jardin, (car, comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetière public) il l'enterra lui ſeul, & il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit ſans perdre de temps pour s'aller embarquer : il emporta même la clef du jardin avec lui afin de faire plus de diligence, dans le deſſein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque perſonne de confiance en préſence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaiſſeau avoit levé l'ancre, il y avoit déjà du temps, & même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade vouloit pourſuivre ; mais la clarté du jour, dont elle s'apperçut, l'obligea

de ceſſer de parler. Elle reprit la même hiſtoire de Camaralzaman la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXVI^e. NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman, comme il eſt aiſé de juger, fut dans une affliction extrême de ſe voir contraint de reſter encore dans un pays où il n'avoit & ne vouloit avoir aucune habitude, & d'attendre une autre année pour réparer l'occaſion qu'il venoit de perdre. Ce qui le déſoloit davantage, c'eſt qu'il s'étoit déſaiſi du taliſman de la princeſſe Badoure, & qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit ſorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, & de continuer de le cultiver, en déplorant ſon malheur & ſa mauvaiſe fortune. Comme il ne pouvoit ſupporter la fatigue de le cultiver ſeul, il prit un garçon à gage ; & afin de ne pas perdre l'autre partie du tréſor qui lui revenoit par la mort du jardinier, qui étoit mort ſans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de douleur & d'impatience, le vaisseau continuoit sa navigation avec un vent très-favorable; & il arriva heureusement à la capitale de l'isle d'Ebène.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure qui apperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'étoit, & on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des idolâtres dans la même saison, & qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, & la pensée lui vint de le prévenir & d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connoître, (car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas) mais pour le remarquer & prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, & même de voir la première & de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port

accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle ; & elle y arriva dans le temps que le capitaine venoit de se débarquer. Elle le fit venir, & voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de temps qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelqu'étranger de distinction, & sur tout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes ; & quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, & qu'ils apportoient des étoffes très-riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes & non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre-gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives & plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler : Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine, faites-les débarquer incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne.

Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'isle d'Ebène, comme elle

l'étoit en effet, sous l'habit qu'elle en portoit, il y en a cinquante pots fort grands; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même & je l'attendis long-temps. Comme je vis qu'il ne venoit pas & que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience & je mis à la voile. Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse, cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, & elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ebène. Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre : votre majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.

Afin qu'il soit content, reprit la princesse, & en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez soin de lui donner. Elle donna ordre pour le paiement, & après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais inté-

rieur, alla à l'appartement de la princeſſe Haïatalnefous, & ſe fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, & pour en goûter elle-même, & le verſa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure! quelle merveille! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir & vuider les autres pots en ſa préſence par les femmes d'Haïatalnefous, & ſon admiration augmenta à meſure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vuider celui où Camaralzaman avoit mis ſon taliſman, & qu'elle eut apperçu le taliſman, elle en fut ſi fort ſurpriſe qu'elle s'évanouit.

La princeſſe Haïatalnefous & ſes femmes ſecoururent la princeſſe Badoure, & la firent revenir à force de lui jeter de l'eau ſur le viſage. Lorſqu'elle eut repris tous ſes ſens, elle prit le taliſman & le baiſa à pluſieurs repriſes. Mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princeſſe qui ignoroient ſon déguiſement, & qu'il étoit temps de ſe coucher, elles les congédia. Princeſſe, dit-elle à Haïatalnefous, dès qu'elles furent ſeules, après ce que je vous ai raconté de

mon hiſtoire, vous aurez bien connu ſans doute que c'eſt à la vue de ce taliſman que je me ſuis évanouie. C'eſt le mien, & celui qui nous a arraché l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari & moi. Il a été la cauſe d'une ſéparation ſi douloureuſe pour l'un & pour l'autre; il va être, comme j'en ſuis perſuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, la princeſſe Badoure envoya appeler le capitaine du vaiſſeau. Quand il fut venu : Eclairciſſez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier : vous me diſiez, ce me ſemble, que vous l'aviez laiſſé à terre dans la ville des idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y faiſoit ?

Sire, répondit le capitaine, je puis en aſſurer votre majeſté, comme d'une choſe que je ſais par moi-même. J'étois convenu de ſon embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à ſon jardin, dont il m'enſeigna l'endroit où il travailloit ſous lui : c'eſt ce qui m'a obligé de dire à votre majeſté qu'il étoit pauvre : j'ai été le chercher & l'avertir moi-même

dans ce jardin, de venir s'embarquer, & je lui ai parlé.

Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des idolâtres, & que vous m'ameniez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur; sinon je vous déclare que je confisquerai non-seulement les marchandises qui vous appartiennent, & celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie & celle des marchands m'en répondront. Dès-à-présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande : c'est ce que j'avois à vous dire : allez, & faites ce que je vous commande.

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très-grand dommage à ses affaires & à celles des marchands. Il le leur signifia, & ils ne s'empressèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres & d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très-heu-

reuſe, & le capitaine prit ſi bien ſes meſures, qu'il arriva de nuit devant la ville des idolâtres. Quand il s'en fut approché auſſi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre : mais pendant que le vaiſſeau demeura en panne, il ſe débarqua dans ſa chaloupe, & alla deſcendre à terre en un endroit un peu éloigné du port, d'où il ſe rendit au jardin de Camaralzaman avec ſix matelots des plus réſolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; ſa ſéparation d'avec la belle princeſſe de la Chine ſa femme l'affligeoit à ſon ordinaire, & il déteſtoit le moment qu'il s'étoit laiſſé tenter par la curioſité, non pas de manier, mais même de toucher ſa ceinture. Il paſſoit ainſi les momens conſacrés au repos, lorſqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi-habillé ; & il n'eut pas plutôt ouvert, que ſans lui dire mot, le capitaine & les matelots ſe ſaiſirent de lui, le conduiſirent à la chaloupe par force, & le menèrent au vaiſſeau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le ſilence juſqu'alors, de même que le capitaine & les matelots, demanda au capitaine qu'il avoit reconnu, quel ſujet il avoit de l'enlever avec

tant de violence. N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'isle d'Ebène, lui demanda le capitaine à son tour ? Moi, débiteur du roi de l'isle d'Ebène, reprit Camaralzaman avec étonnement! je ne le connois pas, jamais je n'ai eu affaire avec lui, & jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine, vous lui parlerez vous-même; demeurez ici cependant, & prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever & de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, & lui en parla en ces termes:

CCXXVII^e. NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ebène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord, & de mener le prince Camaralza-

man au palais, où il demanda d'être présenté au roi.

La princesse Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plutôt avertie de son retour & de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman, pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, & elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il désiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eut suivi son inclination, elle eut couru à lui, & se fut fait connoître en l'embrassant; mais elle se retint, & elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage de roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, & de le charger de prendre soin de lui & de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine, pour reconnoître le service important qu'il lui avoit

rendu, en chargeant un autre officier d'aller sur le champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises & à celles de ses marchands, & le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, & qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'isle d'Ebène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, & en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman, & de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'isle d'Ebène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très-grand plaisir,

& qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle ſouhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain, la princeſſe de la Chine, ſous le nom, l'habit & l'autorité de roi de l'isle d'Ebène, après avoir pris ſoin de faire mener le prince Camaralzaman au bain de grand matin, & de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, elle le fit introduire dans le conſeil, où il attira les yeux de tous les ſeigneurs qui étoient préſens, par ſa bonne mine & par l'air majeſtueux de toute ſa perſonne.

La princeſſe Badoure elle-même fut charmée de le revoir auſſi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, & cela l'anima davantage à faire ſon éloge en plein conſeil. Après qu'il eut pris ſa place au rang des émirs par ſon ordre : Seigneurs, dit-elle, en s'adreſſant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collégue, n'eſt pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu ſuffiſamment dans mes voyages pour en répondre; & je puis aſſurer qu'il ſe fera connoître à vous-mêmes, autant par ſa valeur, & mille autres belles qualités, que par la grandeur de ſon génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'isle

d'Ebène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé & assuré qu'il le connoissoit, & qui étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit; il le fut davantage des louanges excessives qu'il venoit d'en recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, & en se relevant : Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter.

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel, que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers & des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, & une écurie garnie de très-beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré : & quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dé-

penſe. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration ; & jamais il n'eut la penſée que la princeſſe de la Chine en fût la cauſe.

Au bout de deux ou trois jours la princeſſe Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de ſa perſonne & en même temps plus de diſtinction, le gratifia de la charge de grand tréſorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquit non-ſeulement l'amitié de tous les ſeigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par ſa droiture & par ſes largeſſes.

Camaralzaman eut été le plus heureux de tous les hommes de ſe voir dans une ſi haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il ſe l'imaginoit, & d'être auprès de tout le monde dans une conſidération qui augmentoit tous les jours, s'il eût poſſédé ſa princeſſe. Au milieu de ſon bonheur il ne ceſſoit de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle, dans un pays où il ſembloit qu'elle devoit avoir paſſé, depuis le temps qu'il s'étoit ſéparé d'avec elle d'une manière ſi affligeante pour l'un & pour l'autre. Il auroit pu ſe douter

de quelque chose, si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris avec son habit; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône, & s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte, on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le jeune, & il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'isle d'Ebène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire : mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât, & qu'elle étoit bien-aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnoissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens & à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il poussoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus long-temps. D'ailleurs, l'amitié des seigneurs, le zèle & l'affection du peuple,

tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'isle d'Ebène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plutôt pris cette résolution de concert avèc la princesse Haïatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir & avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; & après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service & qu'il tînt seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haïatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince & la princesse furent dans la chambre, où il y avoit un lit, & que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, & en le présentant à Camaralzaman : Il n'y a pas long-temps, lui dit-elle, qu'un

astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le talisman, & s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre ? Hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur & de chagrin, si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante & la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel, à qui il a appartenu & dont il m'a causé la perte : il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit votre majesté de compassion pour un mari & pour un amant infortuné comme moi, si elle vouloit se donner la patience de l'entendre.

Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse ; mais je suis bien-aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en sais déjà quelque chose : je reviens à vous, attendez-moi un moment.

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet, où elle quitta le turban royal, & après avoir pris en peu de momens une coëffure & un habillement de femme,

avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, & en l'embrassant tendrement : Ah, s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! N'attendez pas de revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux, en me voyant vous voyez le roi : asseyons-nous, que je vous explique cette énigme.

Ils s'assirent, & la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement ; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'isle d'Ebène, où elle avoit été obligée d'épouser la princesse Haïatalnefous, & d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conséquence de son mariage ; comment la princesse, dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe, & enfin l'aventure du talisman trouvé dans un des pots d'olives & de poudre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé, elle

voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avoit été cause de leur séparation; il la satisfit, & quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir si long-temps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé, après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître : elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXVIIIe. NUIT.

SIRE, la princesse Badoure & le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, & lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, & le grand trésorier à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

Sire,

Sire, reprit la princeſſe, hier j'étois le roi, & aujourd'hui je ne ſuis que princeſſe de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre majeſté veut bien ſe donner la patience d'entendre notre hiſtoire de l'un & de l'autre, j'eſpère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie ſi innocente. Le roi Armanos lui donna audience, l'écouta avec étonnement depuis le commencement juſqu'à la fin.

En achevant : Sire, ajouta la princeſſe, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre pluſieurs femmes, ſi néanmoins votre majeſté conſent de donner la princeſſe Haïatalnefous, ſa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang & la qualité de reine qui lui appartient de droit, & me contente du ſecond rang. Quand cette préférence ne lui appartiendroit pas, je ne laiſſerois pas de la lui accorder, après l'obligation que je lui ai du ſecret qu'elle m'a gardé avec tant de généroſité. Si votre majeſté s'en remet à ſon conſentement, je l'ai déjà prévenue là-deſſus, & je ſuis caution qu'elle en ſera très-contente.

Le roi Armanos écouta le diſcours de la princeſſe Badoure avec admiration, & quand elle

eut achevé : Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman, en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, & accepter la couronne que la princesse Badoure méritoit de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous. Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aye de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre majesté & à la princesse Haïatalnefous sont si essentielles, que je ne puis rien lui refuser.

Camaralzaman fut proclamé roi, & marié le même jour avec de grandes magnificences, & fut très-satisfait de la beauté, de l'esprit & de l'amour de la princesse Haïatalnefous.

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié & la même union qu'auparavant, & furent très-satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presqu'en même-temps, & la nais-

sance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad (1) au premier, dont la reine Badoure étoit accouchée, & celui d'Assad (2) à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

Histoire des Princes Amgiad & Assad.

LES deux princes furent élevés avec grand soin; & lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences & dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, & que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman leur père de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, & ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même

(1) Très-glorieux.
(2) Très-heureux.

appartement & la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité & leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux & bien faits dès leur enfance, les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad son propre fils, & que la reine Haïatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu-à-peu en une forte inclination, & cette inclination enfin en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue; elles firent aussi de grands efforts pour y résister; mais la familiarité

avec laquelle elles les voyoient tous les jours, & l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les louer, de les careſſer, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de ſe défaire, les embrâsèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le ſommeil, le boire & le manger. Pour leur malheur, & pour le malheur des princes mêmes, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre ſoupçon de cette flamme déteſtable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un ſecret de leur paſſion, & qu'elles n'avoient pas le front de la déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, & pour l'exécution d'un deſſein ſi pernicieux, elles profitèrent de l'abſence du roi Camaralzaman pour une chaſſe de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad préſida au conſeil, & rendit la juſtice juſqu'à deux ou trois heures après midi. A la ſortie du conſeil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, & lui préſenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit & le lut avec horreur. Quoi ! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire & en tirant le ſabre, eſt-ce là la fidé-

lité que tu dois à ton maître & à ton roi ? En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad transporté de colère alla trouver la reine Badoure, sa mère, d'un air qui marquoit son ressentiment, lui montra le billet, & l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère elle-même. Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites est une calomnie & une imposture ; la reine Haïatalnefous est sage, & je vous trouve bien hardi de me parler contr'elle avec cette insolence. Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il ; si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon père, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haïatalnefous.

La reine Badoure pouvoit bien juger par l'exemple de son fils Amgiad, que le prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, & elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le

billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour. Le prince le prit ; & en le lisant, il se laissa emporter à la colère si vivement, que sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre & punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haïatalnefous, sa mère, le billet à la main ; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps, ni même celui de parler. Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, & vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Allez, retirez-vous, & ne paroissez jamais devant moi.

Assad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'étoit pas attendu, & elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint & se retira sans répliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'ame. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, & que ce que la reine sa mère venoit de lui dire lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion, & mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au desespoir d'avoir trouvé

dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature & de mère, & concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris & par les malédictions qu'elles leur donnoient, & se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite, les eût réduites aux abois.

Mais, sire, dit ici Scheherazade, le jour paroît & m'impose silence. Elle se tut, & la nuit suivante, elle poursuivit la même histoire, & dit au sultan des Indes :

CCXXIX^e. NUIT.

SIRE, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman à son retour de la chasse fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées, & dans un état qu'elles surent si bien contrefaire, qu'il le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissemens & leurs sanglots; & après qu'il les eut bien pressées, la reine Badoure prit enfin la parole : Sire, dit-elle, de la juste douleur dont nous sommes affligées, nous ne devrions plus voir le jour, après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse & l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre majesté nous dispense d'en dire davantage; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste.

Le roi fit appeler les deux princes, & il leur auroit ôté la vie de sa propre main, si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui étoit présent, ne lui eut retenu le bras. Mon fils, dit-il, que pensez-vous faire? Voulez-vous ensanglanter vos mains & votre palais de votre propre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. Il tâcha de l'appaiser, & il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar,

qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté, & si loin qu'il lui plairoit, & de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits, pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, & le lendemain matin, quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avoit. Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, & c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur.

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent & se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-temps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. Commencez par moi, dit-il, Giondar, que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. Amgiad s'y opposa, & Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincère & parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante, & ils prièrent Giondar de les lier ensemble, & de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même-temps. Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui, jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde.

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient: il les lia; & quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage, pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes; c'est de bien assurer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens; mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, & en même-temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action & de

l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa, & se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix & richement harnaché, que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le sabre & courut après pour le ratrapper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit plusieurs caracoles devant Giondar, & il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit, & le henniſſement du cheval éveilla un lion qui dormoit; le lion accourut, & au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar dès qu'il l'eût apperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval; il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue & qui le suivoit de près au travers des arbres. Dans cette extrêmité, Dieu ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie n'étoient pas innocens; & pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent preſſés également d'une

soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, & lui proposa de se délier & d'aller boire. Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons encore à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens.

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia & délia le prince son frère malgré lui: ils allèrent à la source; & après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion & de grands cris dans le bois où le cheval & Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar, peut-être arriverons-nous assez-tôt pour le délivrer du péril où il est.

Les deux princes ne perdirent pas de temps, & ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le sabre levé, lâcha sa prise & vint droit à lui avec furie; le prince le reçut avec intrépi-

dité, & lui donna un coup avec tant de force & d'adreſſe, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il ſe jeta à leurs pieds, & les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient ſa parfaite reconnoiſſance: Princes, leur dit-il en ſe relevant & en leur baiſant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le ſecours ſi obligeant & ſi éclatant que vous venez de me donner. Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une ſi grande ingratitude.

Le ſervice que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre; reprenons auparavant votre cheval, & retournons au lieu où vous nous aviez laiſſés. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit paſſé ſa fougue & qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la ſource, quelque prière & quelqu'inſtance qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais perſuader à l'émir Giondar de les faire mourir. La ſeule choſe que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, & que je vous ſupplie de m'accorder, c'eſt de vous accommoder de ce que

je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le vôtre, & de vous sauver si loin, que le roi votre père n'entende jamais parler de vous.

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut; & après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un & l'autre, & qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or & d'argent, & prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes, il passa par le bois, où il teignit leurs habits du sang du lion, & continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ebène. A son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidelle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages.

Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, & avec une résignation aux décrets de dieu qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté, & avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort.

Nous mourons innocens, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de dieu, & nous la pardonnons au roi notre père ; nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité. Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, & il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit & qu'il lut. Il n'eut pas plutôt connu que la reine Haïatalnefous l'avoit écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celles d'Assad en tremblant, & le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt & si vif, qu'il s'évanouit.

La sultane Scheherazade qui s'apperçut, à ces derniers mots, que le jour paroissoit, cessa de parler & garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXX^e. NUIT.

SIRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès

qu'il fut revenu de son évanouissement. Qu'as-tu fait, père barbare, s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfans ? Enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu ne te parloient-elles pas assez pour leur défense ? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrable ? Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, & c'est le châtiment dont dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois !

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonnes gardes, & de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités & la rencontre de toutes sortes de personnes ; ils ne vivoient que d'herbes & de fruits

sauvages, ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient & veilloient tour-à-tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire, & inaccessible comme il leur paroissoit. Ils apperçurent néanmoins un chemin frayé; mais ils le trouvèrent si étroit & si difficile, qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de la côtoyer, & marchèrent pendant cinq jours: mais la peine qu'ils se donnèrent, fut inutile; ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils délibérèrent long-temps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, & ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute & escarpée, & ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las, & que l'autre s'en appercevoit, celui-ci s'arrêtoit, & ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués, que les forces leur manquoient: alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais

à mourir de fatigue & de laſſitude. Quelques momens après, qu'ils ſentoient leurs forces un peu revenues, ils s'animoient & ils reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage & leurs efforts, il ne leur fut pas poſſible d'arriver au ſommet de tout le jour. La nuit les ſurprit, & le prince Aſſad ſe trouva ſi fatigué & ſi épuiſé de forces, qu'il demeura tout court. Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'ame. Repoſons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, & prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reſte plus beaucoup à monter, & que la lune nous favoriſe.

Après une bonne demi-heure de repos, Aſſad fit un nouvel effort; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pauſe. Amgiad ſe leva le premier, & en avançant, il vit un arbre à peu de diſtance. Il alla juſques-là, & trouva que c'étoit un grenadier chargé de groſſes grenades, & qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Aſſad, & l'amena ſous l'arbre près de la fontaine. Ils ſe rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes

furent éveillés : Allons, mon frère, dit Amgiad à Assad, poursuivons notre chemin; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, & nous n'avons qu'à descendre. Mais Assad étoit tellement fatigué du jour précédent, qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant, comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, de l'amour désordonné de leurs mères, qui les avoit réduits à un état si déplorable. Mais, disoient-ils, si dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience, & nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin; & comme la montagne étoit de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville, où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue & m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous sommes, & en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres? Il est bon

de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.

Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage & plein de prudence; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, & vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose ?

Mais, mon frère, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi, je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire, & de m'attendre avec patience. Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad; & s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. Amgiad fut obligé de céder, & il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

Le Prince Assad arrêté en entrant dans la ville des Mages.

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, & continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, & qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas

que ce ne fût un homme de distinction, & qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda. Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le prince en souriant. Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger? vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. Oui, seigneur, je suis étranger, reprit Assad. Soyez le bien-venu, repartit le vieillard, notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique?

Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai, & moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là, nous n'avons pas discontinué de marcher, & nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, & je viens chercher des vivres pour lui & pour moi.

Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venus le plus à propos du monde, & je m'en réjouis pour l'amour de vous & de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger;

& quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore pour vous & pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi, qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre; car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi: il y en a, je vous assure, de bien méchans. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, & bien des gens qui se vantent de l'être & ne le sont pas.

Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez; je me remets entièrement à vous, & je suis prêt d'aller où il vous plaira.

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, rioit en sa barbe; & de crainte qu'Assad ne s'en apperçût, il l'entretenoit de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue pour

lui. Entr'autres, il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue dieu de ce que vous m'avez rencontré, vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à sa maison, & introduisit Assad dans une grande salle, où il vit quarante vieillards qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, & de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il? qu'on le fasse venir.

A ces paroles, prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut; & ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt apperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, & le lia par les bras avec une diligence merveilleuse.

Quand

Quand il eut achevé : Mène-le là-bas, lui commanda le vieillard, & ne manque pas de dire à mes filles Boſtane & Cavame de lui bien donner la baſtonade chaque jour, avec un pain le matin & un autre le ſoir pour toute nourriture : c'en eſt aſſez pour le faire vivre juſqu'au départ du vaiſſeau pour la mer bleue & pour la montagne du feu ; nous en ferons un ſacrifice agréable à notre divinité.

La ſultane Scheherazade ne paſſa pas plus outre pour cette nuit, à cauſe du jour qui paroiſſoit. Elle pourſuivit la nuit ſuivante, & dit au ſultan des Indes :

CCXXXIe. NUIT.

SIRE, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban ſe ſaiſit d'Aſſad en le maltraitant, le fit deſcendre ſous la ſalle, & après l'avoir fait paſſer par pluſieurs portes juſques dans un cachot où l'on deſcendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus groſſes & des plus peſantes. Auſſitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard ; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. Mes filles, leur dit-il, deſcendez là-

bas, & donnez la baſtonade de la manière que vous ſavez au muſulman dont je viens de faire capture, & ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu.

Boſtane & Cavame, nourries dans la haine contre tous les muſulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles deſcendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Aſſad, le bâtonnèrent impitoyablement juſqu'au ſang, & juſqu'à lui faire perdre connoiſſance. Après cette exécution ſi barbare, elles mirent un pain & un pot d'eau près de lui, & ſe retirèrent.

Aſſad ne revint à lui que long-temps après, & ce ne fut que pour verſer des larmes par ruiſſeaux en déplorant ſa misère, avec la conſolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à ſon frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit ſon frère Aſſad juſqu'au ſoir au pied de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois & quatre heures de nuit, & qu'il n'étoit pas venu, il penſa ſe déſeſpérer. Il paſſa la nuit dans cette inquiétude déſolante; & dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de muſulmans. Il arrêta le pre-

mier qu'il rencontra, & le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, & qu'il n'y avoit que très-peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de-là à l'isle d'Ebène; & la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, & une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé, le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, & continua son chemin, parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ebène avec son frère Assad, ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur, qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué, & lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : Si votre frère, reprit le tailleur, eſt tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il eſt perdu ſans reſſource, & je vous conſeille de vous en conſoler, & de ſonger à vous préſerver vous-même d'une ſemblable diſgrace. Pour cela, ſi vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, & je vous inſtruirai de toutes les ruſes de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous ſortirez. Amgiad, bien affligé d'avoir perdu ſon frère Aſſad, accepta l'offre, & remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

Hiſtoire du Prince Amgiad & d'une Dame de la ville des Mages.

LE prince Amgiad ne ſortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur : il ſe haſarda enfin d'aller ſeul au bain. Au retour, comme il paſſoit par une rue où il n'y avoit perſonne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame qui vit un jeune homme très-bien fait, & tout frais ſorti du bain, leva ſon voile & lui demanda où il alloit d'un air riant & en lui faiſant les yeux doux. Amgiad ne

put réſiſter aux charmes qu'elle lui fit paroître. Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela eſt à votre choix.

Seigneur, répondit la dame avec un ſourire agréable, les dames de ma ſorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponſe, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'oſoit prendre la hardieſſe de la mener chez ſon hôte qui s'en ſeroit ſcandaliſé, & il auroit couru riſque de perdre la protection dont il avoit beſoin, dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faiſoit auſſi qu'il ne ſavoit aucun endroit où la conduire, & il ne pouvoit ſe réſoudre de laiſſer échapper une ſi belle fortune. Dans cette incertitude, il réſolut de s'abandonner au haſard; & ſans répondre à la dame, il marcha devant elle & la dame le ſuivit.

Le prince Amgiad la mena long-temps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, & ils étoient fatigués de marcher l'un & l'autre, lorſqu'il enfila une rue qui ſe trouva terminée par une grande porte fermée d'une maiſon d'aſſez belle apparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de

l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine, & la dame plus fatiguée que lui s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : C'est donc ici votre maison, dit-elle au prince Amgiad ? Vous le voyez, madame, reprit le prince. Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repartit-elle ? qu'attendez-vous ? Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-temps.

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite, dans l'espérance que la dame donneroit dedans, & que le dépit l'obligeroit de le laisser là & d'aller chercher fortune ailleurs; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame, je le châtierai moi-même, comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant

cela elle se leva, & amassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois, & fort foible, à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer : Madame, dit-il, que prétendez-vous faire ? de grâce, donnez-vous quelques momens de patience. Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle ? la maison n'est-elle pas à vous ? ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la serrure, & dès que la porte fut ouverte, elle entra & marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée : il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, & il alloit prendre ce parti, lorsque la dame se retourna & vit qu'il n'entroit pas. Qu'avez-vous que vous n'entrez pas chez vous, lui dit-elle ? C'est, madame, répondit-il, que je regardois si mon esclave ne revenoit pas, & que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. Venez, venez, reprit-elle, nous attendrons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive.

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse & proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à

un grand vestibule, où ils apperçurent, lui & la dame, une grande salle ouverte, très-bien meublée, & dans la salle une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits, & un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne survivras pas long-temps à ton cher frère Assad. La dame au contraire, ravie de ce spectacle agréable : Hé quoi ! seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt. Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe, qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve & vous aussi.

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. Madame, reprit-il, en pensant toute autre chose qui le désoloit dans l'ame, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvoit se

réſoudre de ſe mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'aſſeoir ſur le ſopha, mais la dame l'en empêcha : Que faites-vous, lui dit-elle ? vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons, & réjouiſſons-nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils ſe mirent à table, & ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre & une bouteille, ſe verſa à boire, & but la première à la ſanté d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre, & le préſenta à Amgiad qui lui fit raiſon.

Plus Amgiad faiſoit réflexion ſur ſon aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maiſon ne paroiſſoit pas, & même qu'une maiſon où tout étoit ſi propre & ſi riche, étoit ſans un ſeul domeſtique. Mon bonheur ſeroit bien extraordinaire, ſe diſoit-il à ſoi-même, ſi le maître pouvoit ne pas venir que je ne fuſſe ſorti de cette intrigue ! Pendant qu'il s'entretenoit de ces penſées, & d'autres plus fâcheuſes, la dame continuoit de manger, buvoit de temps en temps, & l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorſque le maître de la maiſon arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des mages, & ſon nom étoit Bahader. La maiſon lui appartenoit; mais il en avoit une autre où il faiſoit ſa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui ſervoit qu'à ſe régaler en particulier avec trois ou quatre amis choiſis, où il faiſoit tout apporter de chez lui, & c'eſt ce qu'il avoit fait ce jour-là par quelques-uns de ſes gens qui ne faiſoient que de ſortir peu de temps avant qu'Amgiad & la dame arrivaſſent.

Bahader arriva ſans ſuite & déguiſé, comme il le faiſoit preſque ordinairement, & il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ſes amis. Il ne fut pas peu ſurpris de voir la porte de ſa maiſon forcée. Il entra ſans faire de bruit, & comme il eut entendu que l'on parloit & que l'on ſe réjouiſſoit dans la ſalle, il ſe coula le long du mur, & avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient: comme il eut vu que c'étoit un jeune homme & une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ſes amis & pour lui, & que le mal n'étoit pas ſi grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il réſolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer; mais Amgiad l'apperçut d'abord, & alors il avoit

le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader qui lui fit signe de ne dire mot & de venir lui parler.

Amgiad but & se leva. Où allez-vous, lui demanda la dame? Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je suis à vous dans le moment : une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule, & qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.

Scheherazade s'apperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut, & elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, & de lui parler en ces termes :

CCXXXIIe. NUIT.

SIRE, quand Bahader & le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, & pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison?

Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit, mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre,

j'espère que vous me trouverez très-innocent. Il poursuivit son discours, & lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser; & afin de bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité & du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis & ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi, & que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, & cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle,

que vous aviez un eſclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet eſclave ; & afin que cela ne vous faſſe pas de peine, & que vous ne vous en excuſiez pas, je vous répète que je le veux être abſolument, & vous en apprendrez bientôt la raiſon. Allez donc vous remettre à votre place, & continuez de vous divertir ; & quand je reviendrai dans quelque temps, & que je me préſenterai devant vous en habit d'eſclave, querellez-moi bien, ne craignez pas même de me frapper : je vous ſervirai tout le temps que vous tiendrez table, & juſqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous & la dame, & demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des ſervices de plus de conſéquence. Allez donc, & ne perdez pas de temps. Amgiad voulut repartir, mais le grand écuyer ne le permit pas, & il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la ſalle, que les amis que le grand écuyer avoit invités, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuſer s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faiſant entendre qu'ils en approuveroient la cauſe quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent

éloignés, il sortit, & alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, & qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité & de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraut me le payera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si longtemps.

Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui ; s'il fait des fautes, il les payera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir.

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme qu'auparavant de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, & ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien

mortifié de voir que son maître étoit en compagnie & de ce qu'il revenoit si tard. Il se jeta à ses pieds en baisant la terre, pour implorer sa clémence; & quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées, & les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad, avec un œil & d'un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? Où as-tu été? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données: je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

Tu es un maraut, reprit Amgiad, & je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir, & à manquer à ton devoir. Il se leva, prit un bâton, & lui en donna deux ou trois coups assez légèrement, après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiment, elle se leva à son tour, prit le bâton, & en chargea Bahader de tant de coups sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnoit, & de ce qu'elle

maltraitoit un officier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle frappoit toujours. Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire, & lui apprendre à ne pas s'absenter si long-temps une autre fois. Elle continuoit toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de se lever, & de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place & lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, & demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient & ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu, & dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer, & de l'injurier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, & n'osoit lui rien dire. A l'heure qu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sopha, & se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-temps à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad & la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure, & avant de se cou-

cher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, & qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle: Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. De quoi s'agit-il pour votre service, reprit Amgiad? Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, & d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition, que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. Madame, lui dit-il, laissons-là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui; je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit; d'ailleurs je suis très-content de lui, & il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

Je ne me paye pas de cela, reprit la dame enragée, je veux que ce coquin meure, & s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, & s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule; & en la rencontrant: Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez: je

ſerois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon eſclave. Quand elle lui eut remis le ſabre : Venez, ſuivez-moi, ajouta-t-il, & ne faiſons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, & lui coupa la tête qui tomba ſur Bahader.

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorſque Scheherazade en étoit à ces paroles : elle s'en apperçut, & ceſſa de parler. Elle reprit ſon diſcours la nuit ſuivante, & dit au ſultan Schariar :

CCXXXIII^e. NUIT.

SIRE, la tête de la dame eut interrompu le ſommeil du grand écuyer, en tombant ſur lui, quand le bruit du coup de ſabre ne l'eût pas éveillé. Etonné de voir Amgiad avec le ſabre enſanglanté, & le corps de la dame par terre ſans tête, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Amgiad lui raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée, & en achevant : Pour empêcher cette furieuſe, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

Seigneur, reprit Bahader plein de reconnoissance, des personnes de votre sang, & aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, & je ne puis assez vous en remercier. Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, & c'est ce que je vais faire. Amgiad s'y opposa, & dit qu'il l'emporteroit lui-même puisqu'il avoit fait le coup. Un nouveau venu en cette ville comme vous n'y réussiroit pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire, demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris; en ce cas-là je vais vous faire par écrit une donation de la maison & de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit & livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules, & marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisoit sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac, & trouvèrent le corps de la dame massacrée, & sa tête.

Le juge qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, l'emmena chez lui ; & comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité, sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plutôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avoit commise, comme il le croyoit selon les indices, qu'il le chargea d'injures. C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, & que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie : qu'on les en délivre, & qu'on le pende.

Quelqu'innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, & ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remena ; & pendant qu'on préparoit la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad qui avoit attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand écuyer, c'est moi ; & je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. Sans délibérer davantage il sortit, & se rendit à la

place où devoit se faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge, qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui : Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer & vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort est très-innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer ; & voici comment la chose s'est passée.

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, & de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer, le juge surfit l'exécution, & le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même; & Amgiad, pour lui mieux faire comprendre son innocence & celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire & de son frère Assad, depuis le commencement jusqu'à leur arrivée & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : Prince, lui dit le roi, je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, & que je rétablis dans sa charge ; je vous fais même mon grand-visir pour vous consoler du traitement injuste, quoiqu'excusable, que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville & du pays des mages, & qu'il eut pris possession de la charge de grand-visir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui amèneroient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

Suite de l'histoire du Prince Assad.

ASSAD cependant étoit toujours à la chaîne, dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard ; & Bostane & Cava-

me, filles du vieillard, le maltraitoient avec la même cruauté & la même inhumanité. La fête solemnelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du feu : on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zélateur de la religion des mages. Quand il fut en état de remettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, & fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand-visir Amgiad, frère d'Assad, qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du feu, & qu'Assad qui étoit peut-être tombé entre leurs mains, pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, & fit monter tous les matelots & tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau; mais on ne trouva pas Assad, il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port; & quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le prince Assad de la caisse, & le fit mettre à la

chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau, devint contraire, & augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route : Behram & son pilote ne savoient plus même où ils étoient, & ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, & de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, & Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port & la capitale de la reine Margiane, & il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane qui étoit musulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non-seulement elle n'en souffroit pas un seul dans ses états, elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer & se perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité, il tint conseil avec son pilote & avec ses matelots. Enfans, dit-il, vous voyez la nécessité où nous sommes

sommes réduits. De deux choses l'une, ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane; mais sa haine implacable contre notre religion & contre ceux qui en font profession vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau, & de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, & que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle, & qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, & que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire & écrire. Elle voudra le voir; & comme il est bien fait, & que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, & ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, en cette considération de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le-moi, je vous écouterai. Le pilote & les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.

La sultane Scheherazade fut obligée d'en

demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisoit voir : elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXXIV^e. NUIT.

SIRE, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne, & le fit habiller en esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit, que le vaisseau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avoit son palais situé du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler ; & pour satisfaire plutôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram qui s'étoit attendu d'être appelé, se débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave & son écrivain, & fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds ; & après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se refugier dans son port, il lui dit qu'il étoit

marchand d'eſclaves, qu'Aſſad qu'il avoit amené, étoit le ſeul qui lui reſtât & qu'il gardoit pour lui ſervir d'écrivain.

Aſſad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu, & elle fut ravie d'apprendre qu'il fût eſclave. Réſolue de l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Aſſad comment il s'appeloit.

Grande reine, reprit le prince Aſſad les larmes aux yeux, votre majeſté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui? Comment, repartit la reine, eſt-ce que vous avez deux noms? Hélas! il n'eſt que trop vrai, répliqua Aſſad, je m'appelois autrefois Aſſad (très-heureux), & aujourd'hui je m'appelle Môtar (deſtiné à être ſacrifié.)

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le vrai ſens de cette réponſe, l'appliqua à l'état de ſon eſclavage, & connut en même-temps qu'il avoit beaucoup d'eſprit. Puiſque vous êtes écrivain, lui dit-elle enſuite, je ne doute pas que vous ne ſachiez bien écrire: faites-moi voir de votre écriture.

Aſſad muni d'une écritoire qu'il portoit à ſa ceinture, & de papier, par les ſoins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonſtances pour perſuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle

crût, se tira un peu à l'écart, & écrivit ces sentences par rapport à sa misère.

« L'aveugle se détourne de la fosse où le » clair-voyant se laisse tomber. L'ignorant » s'élève aux dignités par des discours qui ne » signifient rien; le savant demeure dans la » poussière avec son éloquence. Le musulman » est dans la dernière misère avec toutes ses » richesses; l'infidelle triomphe au milieu de » ses biens. On ne peut pas espérer que les » choses changent : c'est un décret du tout » puissant qu'elles demeurent en cet état ».

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère, & il n'en fallut pas davantage pour achever d'embrâser son cœur, & le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram: Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave ou de m'en faire un présent; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave, & qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram;

elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle; & en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, & mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, & de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement appaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le soupé, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

A un esclave, reprit la reine! il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Asséyez-vous près de moi, vous dis-je, & racontez-moi votre histoire; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, & l'insolence de ce marchand d'esclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire.

Le prince Assad obéit; & quand il fut assis: Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, & plus qu'elle ne pour-

roit se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, & le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, & enfin à la perte qu'il avoit faite de son frère, & à la prison si longue & si douloureuse d'où on ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais

après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, & leur deſſein exécrable de faire une victime de votre perſonne à leur feu, je leur déclare dès-à-préſent une guerre implacable. Elle vouloit s'étendre davantage ſur ce ſujet, mais l'on ſervit, & elle ſe mit à table avec le prince Aſſad, charmée de le voir & de l'entendre, & déjà prévenue pour lui d'une paſſion dont elle ſe promettoit de trouver bientôt l'occaſion de le faire appercevoir. Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenſer de tant de jeûnes & de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire; vous avez beſoin de nourriture après tant de ſouffrances: & en lui diſant ces paroles, & d'autres à-peu-près ſemblables, elle lui ſervoit à manger & lui faiſoit verſer à boire coup ſur coup. Le repas dura long-temps, & le prince Aſſad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Aſſad eut beſoin de ſortir, & il prit ſon temps que la reine ne s'en apperçut pas. Il deſcendit dans la cour, & comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diverſifié, il s'y promena un eſpace de temps. Il alla enfin juſqu'à un jet d'eau qui en faiſoit le plus grand agrément; il s'y

lava les mains & le visage pour se rafraichir; & en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, & Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad, & d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée, & qu'un vent de terre le favorisoit à s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau : Enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas, je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, & je vous attendrai sur le bord. Les matelots qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin, & qu'il avoit remarqué le jet d'eau : Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué; & après qu'ils se furent

chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en se débarquant, ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent apperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui, & ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent, & pendant que les uns firent quelques barils d'eau avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnèrent Assad, & l'observèrent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps; & dès que les barils furent pleins & chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui, & l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître; ils le passèrent par-dessus le mur, l'embarquèrent avec les barils, & le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau : Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois & vos tambours, nous vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots avoient pu retrouver & reprendre Assad, & qui ne pouvoit aussi l'appercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent

remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire : mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie ; & sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne ; & après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du feu.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit ; elle poursuivit la suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXXV^e. NUIT.

SIRE, j'achevai hier en faisant remarquer à votre majesté que Behram avoit repris la route de la montagne du feu, bien joyeux de ce que ses matelots avoient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord, quand elle se fut apperçue que le prince Assad étoit sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps, qu'elle vit qu'il ne paroissoit pas, elle com-

mença d'en être inquiète, elle commanda à ſes femmes de voir où il étoit; elles le cherchèrent, & elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, & elle le fit chercher à la lumière, mais auſſi inutilement.

Dans l'impatience & dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux; & comme elle eut apperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra & le parcourut avec ſes femmes. En paſſant près du jet d'eau & du baſſin, elle remarqua une pabouche (1) ſur le bord du gazon qu'elle fit ramaſſer, & elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ſes femmes. Cela joint à l'eau répandue ſur le bord du baſſin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya ſavoir dans le moment s'il étoit encore au port; & comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps ſur les bords, & que ſa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaiſſeaux de guerre qu'elle avoit dans ſon port toujours équipés & prêts à partir au premier

(1) Soulier du Levant.

commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en perſonne le lendemain à une heure du jour.

Le commandant fit ſes diligences; il aſſembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les ſoldats, & tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit ſouhaité. Elle s'embarqua; & quand ſon eſcadre fut hors du port & à la voile, elle déclara ſon intention au commandant. Je veux, dit-elle, que vous faſſiez force de voiles, & que vous donniez la chaſſe au vaiſſeau marchand qui partit de ce port hier au ſoir. Je vous l'abandonne ſi vous le prenez; mais ſi vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra.

Les dix vaiſſeaux donnèrent la chaſſe au vaiſſeau de Behram deux jours entiers, & ne virent rien. Ils le découvrirent le troiſième jour à la pointe du jour, & ſur le midi, ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut apperçu les dix vaiſſeaux, il ne douta pas que ce ne fût l'eſcadre de la reine Margiane qui le pourſuivoit, & alors il donnoit la baſtonnade à Aſſad; car depuis ſon embarquement dans ſon vaiſſeau au port de la ville des mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce

même traitement : cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Assad, c'étoit se déclarer coupable ; de lui ôter la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner ; & quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, & qu'on l'eut amené devant lui : C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit ; & en disant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Assad qui savoit nager, s'aida de ses pieds & de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secondoient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber & pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage, la première chose qu'il fit, fut de remercier dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger ; & tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite ; & après avoir bien exprimé l'eau de son habit, il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil, que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère, sans savoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit, & marcha sans trop s'éloigner de la

mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit, & où il ne trouvoit que des fruits sauvages & quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des mages où il avoit été si fort maltraité, & où son frère Amgiad étoit grand-visir. Il en eut de la joie; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelques musulmans; car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, & qu'il savoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, & qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte; il y entra, résolu d'y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il ne fut pas long-temps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, & à son approche,

comme il n'étoit pas en état de faire aucune réſiſtance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il ſe rendoit.

La reine Margiane paſſa elle-même ſur le vaiſſeau, & elle demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans ſon palais. Reine, répondit Behram, je jure à votre majeſté qu'il n'eſt pas ſur mon vaiſſeau; elle peut le faire chercher, & connoître par-là mon innocence.

Margiane fit faire la viſite du vaiſſeau avec toute l'exactitude poſſible; mais on ne trouva pas celui qu'elle ſouhaitoit ſi paſſionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la généroſité qui lui étoit naturelle. Elle fut ſur le point de lui ôter la vie de ſa propre main; mais elle ſe retint, & elle ſe contenta de confiſquer ſon vaiſſeau & toute ſa charge, & de le renvoyer par terre avec tous ſes matelots, en lui laiſſant ſa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ſes matelots, arriva à la ville des mages la même nuit qu'Aſſad s'étoit arrêté dans le cimetière, & retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher auſſi

dans le cimetière quelque tombeau, pour y attendre qu'il fût jour & qu'on l'ouvrit.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, & il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit, & en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. Ha, ha, dit-il, vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, & le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard, qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, & informa le vieillard du triste sujet de son retour, & du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir

dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert, & dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours. Il pleuroit la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain & une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable fille, & à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une année pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur.

Mais le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

CCXXXVI^e. NUIT.

SIRE, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie & de verser des larmes avec lui. Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous

demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, & dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous, & acharné à votre perte; mais enfin je déteste & j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous, vos maux sont finis, & je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens: vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidelle, regardez-moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions, qu'une esclave de votre religion qui me sert m'a données: j'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits, & j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane; & après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer,

non-seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire & de toutes ses disgraces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance, & ne vînt le maltraiter à son tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir.

En effet, Bostane fut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad; & au lieu de ne lui porter que du pain & de l'eau, elle lui portoit du vin & de bons mets, qu'elle faisoit préparer par douze esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui, & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, & qu'il approchoit pour passer devant la mai-

son, elle rentra, & en tenant la porte à demi-ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand-visir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers & de quantité de ses gens qui marchoient devant & après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix: « L'excellent & l'illustre grand-visir, que » voici en personne, cherche son cher frère » qui s'est séparé d'avec lui il y a plus d'un » an. Il est fait de telle & telle manière. Si » quelqu'un le garde chez lui, ou sait où il » est, son excellence commande qu'il ait à le » lui amener ou à lui en donner avis, avec » promesse de le bien récompenser. Si quel- » qu'un le cache, & qu'on le découvre, » son excellence déclare qu'elle le punira de » mort, lui, sa femme, ses enfans & toute » sa famille, & fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vîte, & alla trouver Assad dans le cachot. Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs; suivez-moi, & venez promptement. Assad, qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené

dans le cachot, la suivit jusques dans la rue, où elle cria : Le voici, le voici.

Le grand-visir qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui & l'embrassa. Amgiad qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très-étroitement, le fit monter le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, & le mena au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

Bostane qui n'avoit pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, & qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père & Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds & implorèrent sa clémence. Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, & que vous n'embrassiez la religion musulmane. Ils sauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, & leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait musulman, Amgiad qui voulut le récompenser de la perte qu'il avoit faite avant de

mériter sa grâce, le fit un de ses principaux officiers, & le logea chez lui. Behram, informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad, son bienfaiteur & d'Assad, son frère, leur proposa de faire équiper un vaisseau, & de les ramener au roi Camaralzaman leur père. Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, & qu'il désire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de se débarquer; & s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram; ils parlèrent de leur dessein au roi, qui l'approuva, & donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible; & quand il fut près de mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs complimens, & qu'ils remercioient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, & en même-temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit, & que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle

donna au roi, Amgiad prit la parole : Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré, je suis prêt néanmoins à lui rendre encore service, & je la supplie de vouloir bien que j'aille voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale, sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le roi l'en pria, & il partit sur le champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas long-temps à découvrir l'armée qui lui parut puissante, & qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, & le menèrent devant une princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, & lui demanda si elle venoit comme amie ou comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître ?

Je viens comme amie, répondit la princesse, & je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des mages. Ses états & les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement deman-

der un eſclave nommé Aſſad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus inſolent de tous les hommes, & j'eſpère que votre roi me fera juſtice quand il ſaura que je ſuis Margiane.

Puiſſante reine, reprit le prince Amgiad, je ſuis le frère de cet eſclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, & je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, & j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reſte : le roi mon maître ſera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par ſon ordre, le prince Amgiad l'accompagna juſques dans la ville & juſqu'au palais, où il la préſenta au roi, & après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Aſſad qui étoit préſent, & qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit ſon compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorſqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paroiſſoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des mages, épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une ſeconde armée plus nombreuſe que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de pouſſière qu'elle

qu'elle excitoit à ſon approche, & qui couvroient déjà le ciel : Amgiad, s'écria-t-il, où en ſommes-nous ? voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.

Amgiad comprit l'intention du roi ; il monta à cheval & courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, & on le conduiſit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit ſur la tête. De ſi loin qu'il l'apperçut, il mit pied à terre ; & lorſqu'il fut près de lui, après qu'il ſe fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il ſouhaitoit du roi ſon maître.

Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, & je ſuis roi de la Chine. Le déſir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis pluſieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des Iſles des enfans de Khaledan, m'a obligé de ſortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi ſon père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut ſavoir.

Le prince Amgiad, qui reconnut le roi ſon

grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse, & en lui répondant : Sire, dit-il, votre majesté me pardonnera cette liberté, quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'isle d'Ebène, & de la reine Badoure dont elle est en peine, & je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume.

Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa aussitôt très-tendrement, & cette rencontre si heureuse & si peu attendue leur tira des larmes de part & d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute son histoire, & celle du prince Assad, son frère. Quand il eut achevé : Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'est pas juste que des princes innocens comme vous soient maltraités plus long-temps. Consolez-vous, je vous remènerai vous & votre frère, & je ferai votre paix. Retournez, & faites part de mon arrivée à votre frère.

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des mages, qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'ap-

prendre, qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long & si pénible, excité par le désir de voir sa fille, & qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler, & se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, & l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, & de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, & le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar lui avoit à la fin déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il versoit depuis si long-temps. Les princes ne lui eurent pas plutôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venoit d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux &

avec peu de suite, & alla le voir en son camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils apperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, & paroissoit venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'étoit, & qu'il les attendroit. Ils partirent aussitôt, & à leur arrivée, ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondément, ils lui demandèrent à quel dessein il s'étoit approché si près de la capitale du roi des mages.

Le grand-visir qui étoit présent, prit la parole: Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman, roi des isles des enfans de Khaledan, qui voyage depuis long-temps dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses états il y a de longues années: si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer.

Les princes ne répondirent autre chose, sinon qu'ils apporteroient la réponse dans peu de temps, & ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman, que la dernière armée qui venoit d'arriver, étoit celle du roi

Schahzaman, & que le roi son père y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui; il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad & Assad à le soulager; & lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De long-temps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père & un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle; & Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois & la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des mages, qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très-remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, & du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Assad. Les trois rois enfin & la reine Margiane avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le

roi des mages qui l'avoit pris en affection, & qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête, & Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu & à établir la religion musulmane dans ses états.

Histoire de Nourredin & de la belle Persienne.

LA ville de Balsora fut long-temps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun Alraschid, s'appeloit Zinebi, & l'un & l'autre étoient cousins, fils de deux frères. Zinebi n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul visir; il en avoit choisi deux, Khacan & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, & se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit d'un tout autre caractère; il étoit toujours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un

mérite des grandes richeſſes qu'il poſſédoit, il étoit d'une avarice achevée, juſqu'à ſe refuſer à lui-même les choſes néceſſaires. Perſonne ne pouvoit le ſouffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïſſable, c'étoit la grande averſion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faiſoit ce digne miniſtre, il ne ceſſoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conſeil, le roi de Balſora ſe délaſſoit l'eſprit, & s'entretenoit avec ſes deux viſirs & pluſieurs autres membres du conſeil. La converſation tomba ſur les femmes eſclaves que l'on achète, & que l'on tient parmi nous à-peu-près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il ſuffiſoit qu'une eſclave que l'on achetoit fût belle & bien faite, pour ſe conſoler des femmes que l'on eſt obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres ſoutenoient, & Khacan étoit de ce ſentiment, que la beauté & toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les ſeules choſes que l'on devoit rechercher dans une eſclave, mais qu'il falloit qu'elles fuſſent accom-

pagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, & s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportoient, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagne dont l'entretien étoit également utile, agréable & divertissant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes, que d'avoir une esclave pour la voir simplement, & contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers, & il le fit connoître, en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & sur toutes choses, qui fût très-savante.

Saouy, jaloux de l'honneur que le roi faisoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire: Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coute que dix mille pièces d'or. Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparem-

ment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. En même-temps le roi ordonna à son grand trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes & des filles esclaves, & les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le visir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guères de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, & lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. A l'égard de son esprit & de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savans au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faiſoit eſpérer d'avoir lieu de bien faire ſa cour, lui dit de lui amener l'eſclave à ſon retour du palais, & continua ſon chemin.

Le courtier ne manqua pas de ſe trouver chez le viſir à l'heure marquée; & Khacan trouva l'eſclave belle, ſi fort au-delà de ſon attente, qu'il lui donna dès-lors le nom de belle perſienne. Comme il avoit infiniment d'eſprit, & qu'il étoit très-ſavant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre eſclave qui la ſurpaſsât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perſe l'avoit miſe.

Seigneur, répondit le courtier, c'eſt un homme qui n'a qu'une parole : il proteſte qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que, ſans compter ſes ſoins, ſes peines, & le temps qu'il y a qu'il l'élève, il a fait-à-peu-près la même dépenſe pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, & pour l'inſtruire & lui former l'eſprit, qu'en habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi, dès qu'il l'eut achetée dans ſa première enfance, il n'a rien épargné de tout

ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers : il n'y a pas de livres, enfin, qu'elle n'ait lus; on n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en sait.

Le visir Khacan qui connoissoit le mérite de la belle persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé: Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le visir Khacan, c'est pour le roi : mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à sa majesté, s'il appartenoit à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former & la rendre

comme elle eſt. Ce que je puis dire, c'eſt que ſa majeſté aura fait une acquiſition dont elle ſera très-contente.

Le viſir Khacan ne voulut pas marchander; il fit compter la ſomme au marchand, & le marchand avant de ſe retirer : Seigneur, dit-il au viſir, puiſque l'eſclave eſt deſtinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire, qu'elle eſt extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce ſoit une beauté qui n'a point de pareille, ce ſera néanmoins toute autre choſe, ſi vous la gardez chez vous ſeulement une quinzaine de jours, & que vous donniez un peu de vos ſoins pour la faire bien traiter. Ce temps-là paſſé, lorſque vous la préſenterez au roi, elle vous fera un honneur & un mérite, dont j'eſpère que vous me ſaurez quelque gré. Vous voyez même que le ſoleil lui a un peu gâté le teint; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, & que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle ſera ſi fort changée, que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conſeil du marchand en bonne part, & réſolut de le ſuivre. Il donna à la belle perſienne un appartement en parti-

culier près de celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une dame qui appartenoit au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle persienne : Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même ; c'est pour le roi que je vous ai achetée, & j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder, que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi je suis bien aise de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit, mais jeune, folâtre & entreprenant, & de vous bien garder de lui, lorsqu'il s'approchera de vous. La belle persienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du visir Khacan, entroit librement dans l'appartement de sa mère, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne, jeune, agréable & hardi ; & comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vou-

loit. Il vit la belle perſienne ; & dès leur première entrevue, quoiqu'il eût appris que ſon père l'avoit achetée pour le roi, & que ſon père le lui eût déclaré lui-même, il ne ſe fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il ſe laiſſa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord ; & l'entretien qu'il eut avec elle lui fit prendre la réſolution d'employer toute ſorte de moyens pour l'enlever au roi.

De ſon côté la belle perſienne trouva Noureddin très-aimable. Le viſir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balſora. Je m'eſtimerois très-heureuſe, quand il ſe contenteroit de ne me donner qu'à ſon fils.

Noureddin fut très-aſſidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit ſi amoureux, de s'entretenir, de rire & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que ſa mère ne l'y eût contraint. Mon fils, lui diſoit-elle, il n'eſt pas bienſéant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de ſuccéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avoit long-temps que la belle

perſienne n'étoit allée au bain à cauſe du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou ſix jours après qu'elle eut été achetée, la femme du viſir Khacan eut ſoin de faire chauffer exprès pour elle celui que le viſir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec pluſieurs de ſes femmes eſclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes ſervices qu'à elle-même; & au ſortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique, qu'elle lui avoit fait déjà faire. Elle y avoit pris d'autant plus de ſoin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du viſir ſon mari, & lui faire connoître combien elle s'intéreſſoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la ſortie du bain, la belle perſienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorſqu'il l'avoit achetée, vint ſe faire voir à la femme de ce viſir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle perſienne lui baiſa la main avec grâce, & lui dit : Madame, je ne ſais pas comment vous me trouverez dans l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'aſſurent qu'il me fait ſi bien qu'elles ne me connoiſſent plus, ſont apparemment des flatteuſes : c'eſt à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles

disoient la vérité, ce seroit vous, madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du visir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles; & sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part. Je suis aussi-bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. Madame, reprit la belle persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable; & si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle persienne se

retira à ſon appartement ; & la femme du viſir, avant de paſſer au bain, chargea deux petites eſclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne pas laiſſer entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du viſir Khacan étoit au bain, & que la belle perſienne étoit ſeule, Noureddin arriva ; & comme il ne trouva pas ſa mère dans ſon appartement, il alla à celui de la belle perſienne, où il trouva les deux petites eſclaves dans l'anti-chambre. Il leur demanda où étoit ſa mère ; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle perſienne, répondit Noureddin, y eſt-elle auſſi ? Elle en eſt revenue, repartirent les eſclaves, & elle eſt dans ſa chambre, mais nous avons ordre de madame votre mère de ne vous pas laiſſer entrer.

La chambre de la belle perſienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux eſclaves ſe mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'anti-chambre, & ferma la porte ſur elles. Elles coururent au bain en faiſant de grands cris, & annoncèrent à leur dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la

chambre de la belle perſienne malgré elles, & qu'il les avoit chaſſées.

La nouvelle d'une ſi grande hardieſſe cauſa à la bonne dame une mortification des plus ſenſibles. Elle interrompit ſon bain, & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle perſienne, Noureddin en étoit ſorti, & il avoit pris la fuite.

La belle perſienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du viſir toute en pleurs, & comme une femme qui ne ſe poſſédoit plus. Madame, lui dit-elle, oſerois-je vous demander d'où vient que vous êtes ſi affligée? Quelle diſgrâce vous eſt arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en ſortir ſitôt?

Quoi, s'écria la femme du viſir, vous me faites cette demande d'un eſprit tranquille, après que mon fils Noureddin eſt entré dans votre chambre, & qu'il eſt demeuré ſeul avec vous! pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui & à moi!

De grâce, madame, repartit la belle perſienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous & pour Noureddin, en ce que Noureddin a fait? Comment, répliqua la femme

du visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi? & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous?

Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle persienne; mais Noureddin m'est venu dire que le visir son père avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame; & esclave comme je suis, accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu & que je n'ai pas dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, & je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle persienne : plût à dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites, fût vrai! j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur; il vous a trompée, & il n'est pas possible que son père lui ait fait le pré-

ſent qu'il vous a dit. Qu'il eſt malheureux ; & que je ſuis malheureuſe ! & que ſon père l'eſt davantage par les ſuites fâcheuſes qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui ! mes pleurs ni mes prières ne ſeront pas capables de fléchir, ni d'obtenir ſon pardon. Son père va le ſacrifier à ſon juſte reſſentiment, dès qu'il ſera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; & ſes eſclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, ſuivirent ſon exemple.

Le viſir Khacan arriva quelques momens après, & fut dans un grand étonnement de voir ſa femme & les eſclaves en pleurs, & la belle perſienne fort triſte. Il en demanda la cauſe ; & ſa femme & les eſclaves augmentèrent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur ſilence l'étonna davantage ; & en s'adreſſant à ſa femme : Je veux abſolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me diſiez la vérité.

La dame déſolée ne put ſe diſpenſer de ſatisfaire ſon mari : Promettez-moi donc, ſeigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez

point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du visir Khacan, quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. Ah, s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains, & s'arrachant la barbe, c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur ; que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang ni du mien pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler :

Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries: vous en achetterez une autre esclave qui sera plus belle & plus digne du roi.

Eh, croyez-vous, reprit le visir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or? il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. Il me semble néanmoins, seigneur, repartit la dame, que ce qui se peut réparer par de l'argent n'est pas d'une si grande conséquence.

Hé quoi, répliqua le visir, ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital? croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi? Votre majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection & du zèle de Khacan pour son service; il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une commission si honorable; & jamais personne n'a vu une si belle esclave; mais au lieu de l'amener à votre

majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils : Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous ; vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise, & il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'assurer à votre majesté, & votre majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le visir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment & enlever l'esclave ? j'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

Seigneur, répondit la dame à ce discours du visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? quand on le soupçonneroit, & que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire, qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord ; que le marchand vous a trompé ; qu'elle est à la vérité d'une beauté

incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit & qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira à votre parole; & Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc; & si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle persienne, & chargez-les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très-raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits, & il prit le parti de le suivre; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée: il n'osa même chercher un asyle chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville, & il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, & se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son

son père fût levé ; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très sensible. En effet, les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le visir son père persistoit dans la même colère, & protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai pas osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père, que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle persienne ; je l'avoue : mais après tout quelle est votre intention ? Voulez-vous le perdre absolument ? au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand, à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de

vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée ? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le visir, ce que vous dites-là est de bon sens; mais je ne puis me résoudre de pardonner à Noureddin, que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré; il y couche, & il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, & faites semblant de le vouloir tuer: je viendrai à son secours; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je sais que la belle persienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien suivre ce conseil; ainsi avant qu'on ouvrit à Noureddin lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte; & dès qu'on lui eut ouvert, il se jeta sur lui & le mit sous les pieds. Noureddin tourna la tête, & reconnut son père le poignard à la main, prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce mo-

ment, & en retenant le visir par le bras : Qu'allez-vous faire, seigneur, s'écria-t-elle ? Laissez-moi, reprit le visir, que je tue ce fils indigne. Ah, seigneur, reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-même ; je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains dans votre propre sang. Noureddin profita de ce moment : Mon père, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence & votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande, au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; & dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin se jeta à ses pieds, & les lui baisa pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère, je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle persienne ; mais à condition que vous me promettrez par serment de ne la pas regarder comme esclave, mais comme votre femme, c'est-à-dire que vous ne la vendrez, & même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle est sage & qu'elle a de l'esprit, & de la conduite infiniment plus que vous, je suis per-

ſuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeuneſſe qui ſont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût oſé eſpérer d'être traité avec une ſi grande indulgence. Il remercia ſon père avec toute la reconnoiſſance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le ſerment qu'il ſouhaitoit. Ils furent très-contens l'un de l'autre, la belle perſienne & lui, & le viſir fut très-ſatisfait de leur bonne union.

Le viſir Khacan n'attendoit pas que le roi lui parlât de la commiſſion qu'il lui avoit donnée; il avoit grand ſoin de l'en entretenir ſouvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la ſatisfaction de ſa majeſté; il ſut enfin le ménager avec tant d'adreſſe, qu'inſenſiblement il n'y ſongea plus. Saouy néanmoins avoit ſu quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé; mais Khacan étoit ſi avant dans la faveur du roi, qu'il n'oſa haſarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire ſi délicate s'étoit paſſée plus heureuſement que ce miniſtre ne l'avoit cru d'abord, lorſqu'il alla au bain, & qu'une affaire preſſante l'obligea d'en ſortir encore tout échauffé; l'air qui étoit un peu froid le frappa, & lui cauſa une fluxion ſur la poitrine, qui le contraignit de ſe mettre au lit avec une groſſe fièvre. La

maladie augmenta : & comme il s'apperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, & il laissa un deuil inexprimable dans sa maison, à la cour & dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage, zèlé & fidelle, & toute la ville le pleura comme son protecteur & son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balsora. Les visirs, les émirs, & généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur les épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sépulture ; & les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la

grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit lui causer; il demeura long-temps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler; & comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devoit, & satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis, & qu'il soutînt le rang que sa naissance & son mérite lui avoient acquis. Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, si, lorsque nos pères sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Essuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami étoit très-raisonnable; & Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eut suivi dans toute la

régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami ; & lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lendemain, & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge, il passoit le temps avec eux en des festins & des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois, pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle persienne ; elle avoit la complaisance de lui obéir, mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté : Je ne doute pas, lui disoit-elle, que le visir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin, si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis & se divertir avec eux ; mais qu'on en fasse une coutume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur & pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père, & de

vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle perſienne en riant; & quand elle avoit achevé: Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laiſſons-là ce diſcours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte: je ſuis bien-aiſe de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant ſoupiré avant ſa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez; un homme de mon âge doit ſe donner le loiſir de goûter les plaiſirs de la jeuneſſe.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en déſordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec ſon maître-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il ſe préſentoit avec ſon livre: Va, va, lui diſoit-il, je me fie bien à toi: Aie ſoin ſeulement que je faſſe toujours bonne chère.

Vous êtes le maître, ſeigneur, reprenoit le maître-d'hôtel, vous voudrez bien néanmoins que je vous faſſe ſouvenir du proverbe qui dit, que qui fait grande dépenſe & ne compte pas ſe trouve à la fin à la mendicité ſans s'en être apperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépenſe ſi prodigieuſe de votre table, vous

donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire, quand ils seroient aussi gros que des montagnes. Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, & ne te mets pas en peine du reste.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, & ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, & faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison ; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin ; qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler ; c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelqu'une des maisons, des bains, & des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit ;

au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, se donner du bon temps, & se divertir en prodigant & dissipant les grands biens que ses prédécesseurs & le bon visir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins & de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves, & il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever; mais Noureddin le devança, & alla ouvrir lui-même. C'étoit son maître-d'hôtel: & Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, & qui avoit apperçu le maître-d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière & la porte, & entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours: Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer, vous est, ce me semble, de si grande

importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes ; & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-temps, & dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé ; c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés ; & vos fermiers & ceux qui vous devoient des rentes m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les ; & si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds ; sinon permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes, & qui avoit tout entendu, rentra aussitôt, & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis : pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui non

plus que vous ; il ne nous y reverra pas auſſi davantage.

Noureddin revint en ce moment ; & quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ſes convives en train, il ne put néanmoins ſi bien diſſimuler, qu'ils ne s'apperçuſſent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à ſa place, qu'un de ſes amis ſe leva de la ſienne : Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-temps ; je vous ſupplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter ſitôt, reprit Noureddin ? Seigneur, reprit-il, ma femme eſt accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la préſence d'un mari eſt toujours néceſſaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence, & partit. Un moment après un autre ſe retira ſur un autre prétexte. Les autres firent la même choſe l'un après l'autre, juſqu'à ce qu'il ne reſta pas un ſeul des dix amis qui juſqu'alors avoient tenu ſi bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne ſoupçonna rien de la réſolution que ſes amis avoient priſe de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle perſienne, & il s'entretint ſeulement avec elle de la déclaration que ſon maître-d'hôtel lui

avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

Seigneur, lui dit la belle perſienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre ſens; vous voyez préſentement ce qui vous eſt arrivé. Je ne me trompois pas, lorſque je vous prédiſois la triſte fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'eſt que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma penſée; Réjouiſſons-nous, me diſiez-vous, & profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous eſt favorable, peut-être ne ſera-t-elle pas toujours de ſi bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artiſans de notre bonne fortune par une ſage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous laiſſer faire malgré moi.

J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas ſuivi les avis ſi ſalutaires que vous me donniez avec votre ſageſſe admirable; mais ſi j'ai mangé tout mon bien, vous ne conſidérez pas que ça été avec une élite d'amis que je connois depuis long-temps. Ils ſont honnêtes & pleins de reconnoiſſance; je ſuis ſûr qu'ils

ne m'abandonneront pas. Seigneur, répliqua la belle perſienne, ſi vous n'avez pas d'autre reſſource qu'en la reconnoiſſance de vos amis, croyez-moi, votre eſpérance eſt mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le temps.

Charmante perſienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du ſecours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne ſomme d'argent, dont ils m'auront ſecouru tous enſemble. Je changerai de vie comme j'y ſuis réſolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ſes dix amis, qui demeuroient dans une même rue; il frappa à la première porte qui ſe préſenta, où demeuroit un des plus riches. Une eſclave vint, & avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'eſt Noureddin, fils du feu viſir Khacan. L'eſclave ouvrit, l'introduiſit dans une ſalle, & entra dans la chambre où étoit ſon maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin! reprit le maître avec un ton de mépris, & ſi haut que Noureddin l'entendit avec un grand

étonnement : Va, dis-lui que je n'y suis pas ; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'esclave revint, & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : Ah le perfide ! le méchant homme, s'écria-t-il ! il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, & ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable, de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois ressemble à un arbre chargé de fruits ; tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour & d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus,

on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla le témoigner à la belle persienne.

Dès que la belle persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler : jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, & pour qui je me suis épuisé moi-même. Je ne me possède plus, & je crains de commettre quelqu'action indigne de moi dans l'état déplorable & dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. Seigneur, reprit la belle persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos esclaves & vos meubles, & de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelqu'autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Nou-

reddin; mais qu'eût-il pu faire dans la néceſſité de vivre où il étoit? Il vendit premièrement ſes eſclaves, bouches alors inutiles, qui lui euſſent fait une dépenſe beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de ſupporter. Il vécut quelque temps ſur l'argent qu'il en fit; & lorſqu'il vint à manquer, il fit porter ſes meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-deſſous de leur juſte valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des ſommes immenſes. Cela le fit ſubſiſter un long eſpace de temps; mais enfin ce ſecours manqua, & il ne lui reſtoit plus de quoi faire d'autre argent: il en témoigna l'excès de ſa douleur à la belle perſienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponſe que lui fit cette ſage perſonne: Seigneur, lui dit-elle, je ſuis votre eſclave, & vous ſavez que le feu viſir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je ſais bien que je ſuis diminuée de prix depuis ce temps-là; mais auſſi je ſuis perſuadée que je puis être encore vendue une ſomme qui n'en ſera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, & de me vendre; avec l'argent que vous toucherez, qui ſera très-conſidérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne ſerez pas connu; & par-là vous

aurez trouvé le moyen de vivre, sinon dans une grande opulence, d'une manière au moins à vous rendre heureux & content.

Ah, charmante & belle persienne, s'écria Noureddin! est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée! vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez capable de cette lâcheté? Et quand je l'aurois, cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, & que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites; & dieu connoît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre, & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage;

& je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir : je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous & pour moi : mais après tout, je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous & moi.

Noureddin, qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle persienne venoit de lui représenter, & qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer; il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre, vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Hassan fit entrer Noureddin & la belle persienne dans une chambre; & dès que la belle persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompai-je! n'est-ce pas l'esclave que le feu visir votre

père acheta dix mille pièces d'or ? Noureddin lui assura que c'étoit elle-même ; & Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan & Noureddin sortirent de la chambre, & Hagi Hassan y enferma la belle persienne. Il alla ensuite chercher les marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques, afriquaines, tartares & autres, & il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à-peu-près ils se furent tous rassemblés : Mes bons seigneurs, leur dit-il, avec une gaieté qui paroissoit sur son visage & dans ses gestes, tout ce qui est rond, n'est pas noisette : tout ce qui est long, n'est pas figue : tout ce qui est rouge, n'est pas chair ; & tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu & bien acheté des esclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands suivirent Hagi Hassan, & Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle persienne. Ils la virent avec surprise, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre, & Hagi Hassan qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, & ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la place : Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savoit qu'il en avoit vendu), & qu'il est venu acheter une esclave. Il s'avance, & Hagi Hassan cria une seconde fois : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particulière, & aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan qui étoit environné des marchands : Ouvre la porte, lui dit-il, & fais-moi voir l'esclave. Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue,

& qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardieſſe de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un viſir, & Hagi Haſſan ne put ſe diſpenſer d'ouvrir la porte, & de faire ſigne à la belle perſienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir ſans deſcendre de ſon cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une eſclave d'une beauté ſi extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, & ſon nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Haſſan, lui dit-il, n'eſt-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries ? Oui, ſeigneur, répondit-il, les marchands que vous voyez ſont convenus, il n'y a qu'un moment, que je la criaſſe à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, ſi perſonne n'en offre davantage. Il regarda auſſitôt les marchands d'un œil qui marquoit aſſez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchériſſent. Il étoit ſi redoutable à tout le monde, qu'ils ſe gardèrent bien auſſi d'ouvrir la bouche, même pour ſe plaindre ſur ce qu'il entreprenoit ſur leur droit.

Quand le viſir Saouy eut attendu quelque temps, & qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchériſſoit : Hé bien, qu'attends-tu, dit-il

à Hagi Haſſan ? va trouver le vendeur, & conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou ſache ce qu'il prétend faire. Il ne ſavoit pas encore que l'eſclave appartînt à Noureddin.

Hagi Haſſan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle ; votre eſclave va être vendue pour rien. Pour quelle raiſon, reprit Noureddin ? Seigneur, repartit Hagi Haſſan, la choſe avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre eſclave, ils me chargèrent, ſans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & auſſitôt le viſir Saouy eſt venu, & ſa préſence a fermé la bouche aux marchands, que je voyois diſpoſés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu viſir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, & c'eſt bien malgré moi que je viens vous apporter une parole ſi déraiſonnable. L'eſclave eſt à vous, mais je ne vous conſeillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoiſſez, ſeigneur, & tout le monde le connoît. Outre que l'eſclave vaut

infiniment davantage, il eſt aſſez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la ſomme.

Hagi Haſſan, répliqua Noureddin, je te ſuis obligé de ton conſeil; ne crains pas que je ſouffre que mon eſclave ſoit vendue à l'ennemi de ma maiſon. J'ai grand beſoin d'argent, mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui ſoit livrée. Je te demande une ſeule choſe; comme tu ſais tous les uſages & tous les détours, dis-moi ſeulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Haſſan, rien n'eſt plus aiſé. Faites ſemblant de vous être mis en colère contre votre eſclave & d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre ſerment. Cela ſatisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la préſenterai à Saouy, comme ſi c'étoit de votre conſentement & que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je ſuivrai ton conſeil.

Hagi

Venez, impertinente, et revenez chez moi ?

C. P. Marillier dir. Le Beau Sc.

Hagi Haſſan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra; & après avoir averti la belle perſienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au viſir Saouy, qui étoit toujours devant la porte; Seigneur, dit-il en la lui préſentant, voilà l'eſclave, elle eſt à vous; prenez-la.

Hagi Haſſan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit ſaiſi de la belle perſienne; il la tira à lui, en lui donnant un ſoufflet: Venez-çà impertinente, lui dit-il aſſez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire ſerment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore beſoin de vous, & je ſerai à temps d'en venir à cette extrémité, quand il ne me reſtera plus autre choſe.

Le viſir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. Miſérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reſte autre choſe à vendre que ton eſclave? Il pouſſa ſon cheval en même-temps droit à lui pour lui enlever la belle perſienne. Noureddin, piqué au vif de l'affront que le viſir lui faiſoit, ne fit que

lâcher la belle perſienne & lui dire de l'attendre, & en ſe jetant ſur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : Méchant barbon, dit-il alors au viſir, je te ravirois l'ame ſur l'heure, ſi je n'étois retenu par la conſidération de tout le monde que voilà.

Comme le viſir Saouy n'étoit aimé de perſonne, & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient préſens, qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par ſignes & lui firent comprendre qu'il pouvoit ſe venger comme il lui plairoit, & que perſonne ne ſe mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de ſon cheval; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puiſſant, enhardi par la bienveillance des aſſiſtans, le tira à bas du cheval au milieu du ruiſſeau, lui donna mille coups, & lui mit la tête en ſang contre le pavé. Dix eſclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le ſabre & ſe jeter ſur Noureddin, mais les marchands ſe mirent au-devant & les empêchèrent. Que prétendez-vous faire, leur dirent-ils? ne voyez-vous pas que ſi

l'un eſt viſir, l'autre eſt fils de viſir? laiſſez-les vuider leur différend entr'eux : peut-être ſe raccommoderont-ils un de ces jours ; & ſi vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puiſſant qu'il eſt, pût vous garantir de la juſtice ? Noureddin ſe laſſa enfin de battre le viſir Saouy ; il le laiſſa au milieu du ruiſſeau, reprit la belle perſienne, & retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups ſe releva à l'aide de ſes gens avec bien de la peine, & il eut la dernière mortification de ſe voir tout gâté de fange & de ſang. Il s'appuya ſur les épaules de deux de ſes eſclaves, & dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confuſion d'autant plus grande que perſonne ne le plaignoit. Quand il fut ſous l'appartement du roi, il ſe mit à crier & à implorer ſa juſtice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir, & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majeſté, & avoir quelque part à ſes ſacrés conſeils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient

de me traiter. Laissons-là ces discours, reprit le roi, dites-moi seulement la chose comme elle est, & qui est l'offenseur; je saurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouy, en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin; j'y suis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave; c'est la plus belle qu'on ait vue & qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plutôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du visir Khacan, vouloit la vendre.

Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci, mais au lieu de l'amener à votre majesté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé & dissipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'étoit enfin résolu de vendre, & que l'on

vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir, & sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers votre majesté : Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pièces d'or, & je vais l'acheter pour en faire un présent au roi notre seigneur & maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner.

Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement : Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon esclave à un juif pour rien, plutôt que de te la vendre. Mais Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il étoit, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage ; il s'est jeté aussi-

tôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu, & m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi, abusé & animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui étoit auprès de lui: Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, & quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage, & que vous aurez donné les ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave.

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déja pris le devant. Il s'appeloit Sangiar, & il avoit été autrefois esclave du visir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maison du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoissance pour son ancien maître, & de zèle pour Noureddin

qu'il avoit vu naître, & qui connoissoit depuis long-temps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, & le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venoit de se passer chez le roi, & lui donner lieu de se sauver avec la belle persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestique il y avoit long-temps, de venir ouvrir lui-même sans différer. Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez & sauvez-vous sans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous & lui; & le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asyle: je

vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage; je vous laisse malgré moi pour votre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier, & se retira.

Noureddin alla avertir la belle persienne de la nécessité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment; elle ne fit que mettre son voile, & ils sortirent de la maison: Ils eurent le bonheur, non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'apperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers: Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici? quelqu'un de vous a-t-il encore à faire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville? à quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué, qu'il demanda où le vaisseau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile,

& le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle persienne.

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il la fit enfoncer, & aussitôt ses soldats entrèrent en foule; ils cherchèrent par tous les coins & recoins, & ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander & demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on rasoit la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. Qu'on les cherche en quelqu'endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, & le roi renvoya le visir Saouy avec honneur: Allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin; je vous vengerai moi-même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage, le roi fit en-

core crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui amèneroit Noureddin & son esclave, & qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle; & le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle persienne cependant avançoient & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad; & dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut apperçu la ville: Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous, la voilà, cette grande & merveilleuse ville, où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers se débarquèrent & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son

passage, & se débarqua aussi avec la belle persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, & il ne savoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long-temps le long des jardins qui bordoient le Tigre, & ils en côtoyèrent un qui étoit formé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sopha de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle persienne; la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer; je suis d'avis que nous y passions la nuit, & demain matin, nous aurons le temps de chercher à nous loger; qu'en dites-vous? Vous savez, seigneur, répondit la belle persienne, que je ne veux que ce que vous voulez; ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. Ils burent chacun un coup à la fontaine, & montèrent sur un des deux sophas, où ils s'entretinrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin, & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife, & il y avoit au milieu un grand pavillon, qu'on appeloit le pavillon des peintures, à cause que son princi-

pal ornement étoit des peintures à la perſienne, de la main de pluſieurs peintres de Perſe que le calife avoit fait venir exprès. Le grand & ſuperbe ſallon que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingt fenêtres, avec un luſtre à chacune, & les quatre-vingt luſtres ne s'allumoient que lorſque le calife y venoit paſſer la ſoirée, que le temps étoit ſi tranquille qu'il n'y avoit pas un ſouffle de vent. Ils faiſoient alors une très-belle illumination qu'on appercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la ville.

Il ne demeuroit qu'un concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poſte, où le calife l'avoit mis lui-même par récompenſe. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laiſſer entrer toutes ſortes de perſonnes, & ſur tout de ne pas ſouffrir qu'on s'aſsît & qu'on s'arrêtât ſur les deux ſophas qui étoient à la porte en-dehors, afin qu'ils fuſſent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de ſortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva aſſez de jour pour s'appercevoir d'abord que deux perſonnes dormoient ſur un des ſophas, l'un & l'autre la tête ſous un

linge, pour être à l'abri des cousins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit; & un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un & sur l'autre; mais il se retint. Scheich Ibrahim, se dit-il à lui même, tu vas les frapper, & tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, & qui ignorent l'intention du calife; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête avec une grande précaution, & il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait & une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête; & dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux; & en lui prenant la main qu'il baisa: Bon père, lui dit-il, que dieu vous conserve; souhaitez-vous quelque chose? Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noured-

din, & nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément, & la vue du jardin qui est très beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin est-il à vous, lui demanda Noureddin? Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant; c'est un héritage que j'ai eu de mon père; entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté, & entra dans le jardin avec la belle persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte; & en marchant devant eux, il les mena en un endroit d'où ils virent à-peu-près la disposition, la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora, mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, & qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim: Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin

merveilleux ; dieu vous y conserve long-temps. Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelqu'endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe ; il les prit, & en laissant Noureddin & la belle persienne pour aller faire la commission, car il étoit seul : Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter & de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, & le reste me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin & la belle persienne se promenèrent dans le jardin, & arrivèrent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur & sa hauteur ; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regar-

dant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du sallon par un grand escalier de marbre blanc ; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin & le belle persienne ne faisoient que de descendre de l'escalier, lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore : pourquoi me faites-vous cette demande ? Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est à vous aussi ? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois point du pavillon ? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin ; l'un & l'autre m'appartiennent. Puisque cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans ; à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eut pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuſer à Noureddin la demande qu'il faiſoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il conſidéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit de coutume, & ainſi qu'il ne viendroit pas ce ſoir-là, & qu'il pouvoit même y faire manger ſes hôtes, & manger lui-même avec eux. Il poſa les vivres qu'il avoit apportés ſur le premier degré de l'eſcalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demeuroit; il revint avec de la lumière, & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle perſienne entrèrent dans le ſallon, & ils le trouvèrent ſi ſurprenant, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer d'en admirer la beauté & la richeſſe. En effet, ſans parler des peintures, les ſophas étoient magnifiques; & avec les luſtres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croiſée un bras d'argent chacun avec ſa bougie; & Noureddin ne put voir tous ces objets ſans ſe reſſouvenir de la ſplendeur dans laquelle il avoit vécu, & ſans en ſoupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table ſur un ſopha; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle perſienne & lui s'aſſirent & mangèrent enſemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent

lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre & appela la belle perſienne. Approchez, lui dit-il, & admirez avec moi la belle vue & la beauté du jardin au clair de la lune qu'il fait; rien n'eſt plus charmant. Elle s'approcha, & ils jouirent enſemble de ce ſpectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, & qu'il fut venu réjoindre ſes hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boiſſon dont il voulût bien les regaler. Quelle boiſſon voudriez-vous, reprit Scheich Ibrahim? eſt-ce du ſorbet? j'en ai du plus exquis; mais vous ſavez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le ſorbet après le ſoupé.

Je le ſais bien, repartit Noureddin, ce n'eſt pas du ſorbet que nous vous demandons; c'eſt une autre boiſſon: je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. C'eſt donc du vin dont vous voulez parler, répliqua Scheich Ibrahim? Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin; ſi vous en avez, obligez-nous de nous apporter une bouteille. Vous ſavez qu'on en boit après ſoupé pour paſſer le temps juſqu'à ce qu'on ſe couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, & même d'appro-

cher d'un lieu où il y en auroit! Un homme comme moi, qui a fait le pélerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute sa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver, reprit Noureddin, & si cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enseigner un moyen, & sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich Ibrahim: dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin; c'est à vous apparemment, & vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or; prenez l'âne avec ses paniers, & allez au premier cabaret, sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira; donnez quelque chose au premier passant, & priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier, & l'autre dans l'autre, & de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De

cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puissant effet sur son esprit. Ah, mon fils, s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien! sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. Il les quitta pour aller faire la commission, & il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, & les porta au sallon.

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris; & lorsqu'il fut revenu: Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre; mais il nous manque encore quelque chose. Et quoi, reprit Scheich Ibrahim; que puis-je faire encore pour votre service? Nous n'avons pas de tasses, repartit Noureddin, & quelques fruits nous racommoderoient bien, si vous en aviez. Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter.

Scheich Ibrahim descendit, & en peu de temps il leur prépara une table couverte de

belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits, avec des tasses d'or & d'argent à choisir; & quand il leur eut demandé s'ils avoient besoin de quelqu'autre chose, il se retira sans vouloir rester, quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instance.

Noureddin & la belle persienne se remirent à table, & ils commencèrent par boire chacun un coup; ils trouvèrent le vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle persienne, ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable & si charmant? Réjouissons-nous & remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté & la tasse de l'autre? Ils burent plusieurs autres fois, s'entretenant agréablement, & en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particulièrement la belle persienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir, sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte: Courage, seigneur, dit-il à Noureddin, qu'il

croyoit déjà ivre ; je ſuis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en ſe tournant de ſon côté, que vous êtes un brave homme, & que nous vous ſommes obligés ! Nous n'oſerions vous prier de boire un coup ; mais ne laiſſez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, & faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaiſir d'entendre vos belles chanſons ; & en diſant ces paroles, il diſparut.

La belle perſienne s'apperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté ſur le perron, & elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une averſion pour le vin ; je ne déſeſpérerois pas de lui en faire boire ſi vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi, demanda Noureddin ? vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le ſeulement à entrer & à demeurer avec nous, dit-elle ; quelque temps après, verſez à boire & préſentez-lui la taſſe ; s'il vous refuſe, buvez, & enſuite faites ſemblant de dormir, je ferai le reſte.

Noureddin comprit l'intention de la belle perſienne ; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il,

nous ſommes vos hôtes, & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde; voudriez-vous nous refuſer la prière que nous vous faiſons de nous honorer de votre compagnie? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais ſeulement de nous faire le plaiſir de vous voir.

Scheich Ibrahim ſe laiſſa perſuader; il entra, & s'aſſit ſur le bord du ſopha qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là, & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin, approchez-vous, je vous en ſupplie, & aſſeyez-vous auprès de madame, elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim: il s'approcha, & en ſouriant du plaiſir qu'il alloit avoir d'être près d'une ſi belle perſonne, il s'aſſit à quelque diſtance de la belle perſienne. Noureddin la pria de chanter une chanſon en conſidération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faiſoit, & elle en chanta une qui le ravit en extaſe.

Quand la belle perſienne eut achevé de chanter, Noureddin verſa du vin dans une taſſe, & préſenta la taſſe à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre ſanté, je vous en prie. Seigneur, reprit-il en ſe retirant en arrière, comme s'il

eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser ; je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-temps. Puisqu'absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle persienne coupa la moitié d'une pomme, & en la présentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête, & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, & Noureddin cependant se renversa sur le sopha, & fit semblant de dormir. Aussitôt la belle persienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : Le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups, qu'il s'endort & me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle persienne prit une tasse, & elle la remplit de vin ; & en la présentant à Scheich

Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, & buvez à ma ſanté ; je vais vous faire raiſon. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en diſpenſer ; mais elle le preſſa ſi vivement, que vaincu par ſes charmes & par ſes inſtances, il prit la taſſe & but ſans rien laiſſer.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoiſſoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enſeignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre ſans façon chez un cabaretier où il étoit très-connu : la nuit lui avoit ſervi de manteau, & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commiſſion, ſelon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle perſienne lui emplit une autre taſſe, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troiſième. Il buvoit enfin la quatriéme, lorſque Noureddin ceſſa de faire ſemblant de dormir ; il ſe leva ſur ſon ſéant, & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha, Scheich

Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, & vous ne laissez pas d'en boire.

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise, & la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire; & quand il eut fait: Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame: quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces!

La belle persienne qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire, & ne vous contraignez pas: continuez d'en boire & réjouissez-vous. Quelques momens après, Noureddin se versa à boire & en versa ensuite à la belle persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse & la lui présenta; & moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi-bien que vous?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin & la belle persienne firent un grand éclat de rire; Noureddin lui versa à boire, & ils continuèrent de se réjouir, de rire & de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là, la belle persienne s'avisa que la

table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies; faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée; & afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne; cela convient mieux à une jeunesse comme vous; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, & pour cause, cela suffira. La belle persienne se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, & elle alluma les quatre-vingt bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées, il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allu-

mez-les, mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, & ouvrit les quatre-vingt fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avec la belle perſienne, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraſchid n'étoit pas encore retiré alors; il étoit dans un ſallon de ſon palais qui avançoit juſqu'au Tigre, & qui avoit vue du côté du jardin & du pavillon des peintures. Par haſard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, & il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, & d'autant plus, qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-viſir Giafar étoit encore avec lui, & il n'attendoit que le moment que le calife ſe retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère : Viſir négligent, s'écria-t-il, viens çà, approche-toi, regarde le pavillon des peintures, & dis-moi pourquoi il eſt illuminé à l'heure qu'il eſt, que je n'y ſuis pas?

Le grand-viſir trembla de frayeur à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, & il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit, étoit vrai. Il falloit cependant un

prétexte pour l'appaiſer. Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre choſe là-deſſus à votre majeſté, ſinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint ſe préſenter à moi; il me témoigna qu'il avoit deſſein de faire une aſſemblée des miniſtres de ſa moſquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien-aiſe de faire ſous l'heureux règne de votre majeſté. Je lui demandai ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe pour ſon ſervice en cette rencontre, ſur quoi il me ſupplia d'obtenir de votre majeſté qu'il lui fût permis de faire l'aſſemblée & la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui diſant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à votre majeſté: je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, pourſuivit-il, a choiſi ce jour pour la cérémonie, & en régalant les miniſtres de ſa moſquée, il a voulu ſans doute leur donner le plaiſir de cette illumination.

Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaiſé, ſelon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne ſont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permiſſion de faire cette cérémonie dans

mon pavillon; un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur : la seconde, de ne m'en avoir point parlé : & la troisième, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon-homme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendroit pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé, & je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépense plus grande de cette illumination.

Le grand-visir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes, mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis bien-aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, vas te déguiser de même avec Mesrour, & venez tous deux avec moi. Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, & que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût

arrivé ; mais il repartit qu'il vouloit y aller abſolument. Comme il n'étoit rien de ce que le viſir lui avoit dit, le viſir fut au déſeſpoir de cette réſolution : mais il falloit obéir, & ne pas répliquer.

Le calife ſortit donc de ſon palais déguiſé en bourgeois, avec le grand-viſir Giafar & Meſrour, chef des eunuques, & marcha par les rues de Bagdad, juſqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut ſcandaliſé : Giafar, dit-il au grand-viſir, que veut dire que la porte eſt ouverte à l'heure qu'il eſt ? ſeroit-il poſſible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laiſſer ainſi ouverte la nuit ? j'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le calife entra dans le jardin : & quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au ſallon avant de ſavoir ce qui s'y paſſoit, il conſulta avec le grand-viſir s'il ne devoit pas monter ſur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du ſallon, le grand-viſir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laiſſée

ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle persienne.

Le calife abandonna son premier dessein; il monta à la porte du sallon sans faire de bruit; & la porte étoit entr'ouverte de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes, quand il eut apperçu une dame d'une beauté sans égale, & un jeune homme des mieux faits, avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main: Ma belle dame, disoit-il à la belle persienne, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, & le calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit cru un homme sage & posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, & vint au grand-visir Giafar qui étoit sur l'escalier, quelques degrés au-dessous du perron: Monte, lui dit-il, & vois si ceux qui sont-là dedans sont des ministres de

moſquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-viſir connut fort bien que la choſe alloit mal pour lui. Il monta, & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour ſa perſonne, quand il eut vu les mêmes trois perſonnes dans la ſituation & dans l'état où ils étoient. Il revint au calife tout confus, & il ne ſut que lui dire. Quel déſordre, lui dit le calife, que des gens aient la hardieſſe de venir ſe divertir dans mon jardin & dans mon pavillon; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les ſouffre, & ſe divertiſſe avec eux! Je ne crois pas néanmoins que l'on puiſſe voir un jeune homme & une jeune dame mieux faits & mieux aſſortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, & ſavoir qui ils peuvent être, & à quelle occaſion ils ſont ici. Il retourna à la porte pour les obſerver encore, & le viſir qui le ſuivit, demeura derrière lui, pendant qu'il avoit les yeux ſur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim diſoit à la belle perſienne: Mon aimable dame, y a-t-il quelque choſe que vous puiſſiez ſouhaiter pour rendre notre joie de cette ſoirée plus accomplie? Il

me semble, reprit la belle persienne, que tout iroit bien si vous aviez ici un instrument dont je puisse jouer, & que vous vouluſſiez me l'apporter. Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth ? Apportez, lui dit la belle persienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, & le présenta à la belle persienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand-visir Giafar; Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth; si elle joue bien, je lui pardonnerai, de même qu'au jeune homme, pour l'amour d'elle : pour toi, je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des croyans, reprit le grand-visir; si cela est ainsi, je prie donc dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela, reprit le calife ? Plus nous serons de monde, répliqua le grand-visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le calife qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie; & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle persienne.

La belle persienne préludoit déjà d'une

manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, & elle accompagna sa voix, qu'elle avoit admirable, avec le luth, & elle le fit avec tant d'art & de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, & le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth ; Isaac (1), que je croyois le plus habile joueur qu'il y eut au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de savoir de quelle manière je le ferai.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, si vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife ; & je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour, & attendez dans la première allée que je revienne.

(1) C'étoit un excellent joueur de luth qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce calife.

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par dessus une grande voûte bien terrassée, pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, & ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré, & qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, & s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ses filets, & il étoit près de les tirer au moment que le calife, qui après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, & vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut, & se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, & en s'excusant sur sa pauvreté. Relève-toi, ne crains rien, reprit le calife, tire seulement tes filets, que je voye le poisson qu'il y aura.

Le pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le calife souhaitoit, & il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : Donne-moi ton habit, & prends le mien. L'échange se fit en peu de momens; & dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure & le turban : Prends tes filets, dit-il au pêcheur, & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main, & alla retrouver le grand-visir Giafar & Mesrour. Il s'arrêta devant le grand-visir, & le grand-visir ne le reconnut pas. Que demandes-tu, lui dit-il ? va, passe ton chemin. Le calife se mit aussitôt à rire, & le grand-visir le reconnut. Commandeur des croyans, s'écria-il, est-il possible que ce soit vous ? je ne vous reconnoissois pas, & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le sallon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. Restez donc encore ici, lui dit-il & à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le calife monta au sallon, & frappa à la

porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte; & en avançant seulement un pas dans le sallon pour se faire voir: Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim: comme je me suis apperçu que vous régaliez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bu, & dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur: Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voye.

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle persienne; j'en mangerois volontiers s'il étoit cuit & bien

accommodé. Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé ? Va, accommode-le toi-même, & apporte-le-nous; tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le calife revint trouver le grand-visir Giafar. Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. Je vais l'accommoder, reprit le grand-visir; cela sera fait dans un moment. J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, & je ne m'en suis pas mal acquitté. En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand-visir & Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois; & quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta; & en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en serviſſent, s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin & la

belle perſienne particulièrement ; & le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife : Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poiſſon, & tu nous as fait le plus grand plaiſir du monde. Il mit la main dans ſon ſein en même temps, & il en tira ſa bourſe où il y avoit trente pièces d'or, le reſte des quarante que Sangiar, huiſſier du roi de Balſora, lui avoit données avant ſon départ. Prends, lui dit-il ; je t'en donnerois davantage ſi j'en avois ; je t'euſſe mis à l'abri de la pauvreté, ſi je t'euſſe connu avant que j'euſſe dépenſé mon patrimoine : ne laiſſe pas de le recevoir d'auſſi bon cœur que ſi le préſent étoit beaucoup plus conſidérable.

Le calife prit la bourſe, & en remerciant Noureddin, comme il ſentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne puis aſſez vous remercier de votre libéralité. On eſt bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous : mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire, que je vous ſupplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en ſait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce d'en jouer une ſeule

pièce, je m'en retournerois le plus content du monde; c'eſt un inſtrument que j'aime paſſionnément.

Belle perſienne, dit auſſitôt Noureddin en s'adreſſant à elle, je vous demande cette grâce, j'eſpère que vous ne me la refuſerez pas. Elle prit le luth; & après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua & chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer ſans chanter; & elle le fit avec tant de force & d'agrément, qu'il fut ravi comme en extaſe.

Quand la belle perſienne eut ceſſé de jouer: Ah, s'écria le calife, quelle voix! quelle main! & quel jeu! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous ceux qui en faiſoient les louanges: Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois; puiſqu'elle te plaît ſi fort, c'eſt à toi, & je t'en fais préſent. En même temps il ſe leva, prit ſa robe, qu'il avoit quittée, & il voulut partir & laiſſer le calife, qu'il ne connoiſſoit que pour un pêcheur, en poſſeſſion de la belle perſienne.

La belle perſienne, extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Sei-

gneur, lui dit-elle en le regardant, où prétendez-vous donc aller ? remettez-vous à votre place, je vous en supplie, & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle souhaitoit; & alors, en touchant le luth, & en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur le champ, & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim, & avec tant de dureté; elle vouloit dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoissoit pas pour le calife, non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, & porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, & il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife, surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit : Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, & vous êtes son maître. Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, & tu serois beaucoup plus étonné que tu le parois, si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occa-

sion. Eh, de grâce, seigneur, repartit le calife, en s'acquittant toujours fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le visir son père avoit fait de la belle persienne pour le roi de Balsora, & n'omit rien de ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui lui étoit arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : Et présentement où allez-vous, demanda le calife? Où je vais, répondit-il, où dieu me conduira. Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi, de ma part; vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lue, & que personne ne vous dira mot.

Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspon-

dance avec un roi. Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife, nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable; elle l'a fait roi, & moi pêcheur; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, & vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le calife voulut; & comme il y avoit dans le sallon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caractères : *Au nom de Dieu très-miséricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

Lettre du Calife Haroun Alraschid, au Roi de Balsora.

« HAROUN Alraschid, fils de Mahdi, » envoye cette lettre au Mohammed Zinebi

» ſon couſin. Dès que Noureddin, fils du » viſir Khacan, porteur de cette lettre, te » l'aura rendue, que tu l'auras lue, à l'inſ- » tant dépouille-toi du manteau royal, mets- » le-lui ſur les épaules, & le fais aſſeoir à » ta place, & n'y manque pas. Adieu ».

Le calife plia & cacheta la lettre, & ſans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : Tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer inceſſamment ſur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure ; vous dormirez quand vous ſerez embarqué. Noureddin prit la lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit ſur lui quand l'huiſſier Sangiar lui avoit donné ſa bourſe, & la belle perſienne, inconſolable de ſon départ, ſe tira à part ſur le ſopha, & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit ſorti du ſallon, que Scheich Ibrahim qui avoit gardé le ſilence pendant tout ce qui venoit de ſe paſſer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : Ecoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poiſſons qui valent bien vingt pièces de monnoie de cuivre au plus ; & pour cela on t'a donné une bourſe & une eſclave ; penſes-tu que tout cela ſera pour toi ? Je te déclare

que je veux avoir l'eſclave par moitié. Pour ce qui eſt de la bourſe, montre-moi ce qu'il y a dedans; ſi c'eſt de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi; & ſi c'eſt de l'or, je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me reſtent dans ma bourſe.

Pour bien entendre ce qui va ſuivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il eſt à remarquer qu'avant de porter au ſallon le plat de poiſſon accommodé, le calife avoit chargé le grand-viſir Giafar d'aller en diligence juſqu'au palais, pour lui amener quatre valets-de-chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du pavillon, juſqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand-viſir s'étoit acquitté de cet ordre; & lui & Meſrour, avec les quatre valets-de-chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le ſignal.

Je reviens à mon diſcours, ajouta la ſultane. Le calife, toujours ſous le perſonnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne ſais pas ce qu'il y a dans la bourſe; argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur; pour ce qui eſt de l'eſclave, je veux l'avoir à moi ſeul. Si vous ne voulez

pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colère à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étoient sur la table, & la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin; elle alla donner contre le mur, où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se lève en chancelant, & descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-visir, Mesrour, & les quatre valets-de-chambre furent à lui en un moment, & les valets-de-chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le sallon, que Scheich Ibrahim, animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le

rencontrer des yeux, il apperçut son habit au milieu du sallon, & il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-visir & Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, se jeta aussitôt à ses pieds, la face & sa longue barbe contre terre : Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence, & vous en demande mille pardons. Comme les valets-de-chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône : Lève-toi, je te pardonne.

Le calife s'adressa ensuite à la belle persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut apperçue que le jardin & le pavillon appartenoient à ce prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. Belle persienne, lui dit-il, levez-vous & suivez-moi. Vous devez connoître qui je suis, après ce que vous venez de voir, & que

je

je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, & je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite.

Ce discours rassura & consola la belle persienne par un endroit bien sensible, & elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéide sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, & le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, & il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, &

changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; & il alloit exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi, de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; & pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en apperçût & sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche & l'avala.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre ; & en parlant bas : Hé bien, sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre majesté ? De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. Gardez-vous-en bien, sire, reprit le méchant visir ; c'est

bien-là l'écriture du calife, mais la formule n'y eſt pas. Le roi l'avoit fort bien remarquée; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le viſir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, ſur les plaintes qu'il lui eſt allé faire contre votre majeſté & contre moi, pour ſe débarraſſer de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il eſt à conſidérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, ſans quoi elle eſt inutile. On ne dépoſe pas un roi comme votre majeſté, ſans cette formalité: un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fauſſe lettre; cela ne s'eſt jamais pratiqué. Sire, votre majeſté peut s'en repoſer ſur ma parole, & je prends ſur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le roi Zinebi ſe laiſſa perſuader, & abandonna Noureddin à la diſcrétion du viſir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la baſtonnade, juſqu'à ce qu'il demeura comme mort; & dans cet état il le fit porter en priſon, où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obſcur & le plus profond,

avec ordre au geolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, & qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. Ah, pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, & que j'ai été facile à te croire! pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait! Dieu te bénisse néanmoins; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, & j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, & le visir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu de lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présens, & alla se présenter au roi à leur tête: Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avénement à la couronne.

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. Quoi! reprit-il, ce malheureux vit-il encore? je croyois que tu l'eusses fait mourir. Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à

perſonne ; c'eſt à votre majeſté. Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permiſſion. Sire, dit alors Saouy, je ſuis infiniment obligé à votre majeſté de la juſtice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait ſi publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en faſſe devant le palais, & que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que perſonne n'ignore que l'offenſe qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; & les crieurs en faiſant leur devoir, répandirent une triſteſſe générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieuſement, à la ſollicitation & par la méchanceté du viſir Saouy.

Saouy alla en priſon en perſonne, accompagné d'une vingtaine de ſes eſclaves, miniſtres de ſa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter ſur un méchant cheval ſans ſelle. Dès que Noureddin ſe vit livré entre les mains de ſon ennemi : Tu triomphes, lui dit-il, & tu abuſes de ta puiſſance ; mais j'ai confiance ſur la vérité de ces paroles d'un de nos livres : *Vous jugez injuſtement, & dans*

peu vous ſerez jugé vous-même. Le viſir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi, inſolent, reprit-il, tu oſes m'inſulter encore ? Va, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balſora. Tu dois ſavoir auſſi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de ſon ennemi ?*

Ce miniſtre implacable dans ſa haine & dans ſon inimitié, environné d'une partie de ſes eſclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du palais. Le peuple fut ſur le point de ſe jeter ſur lui, & il l'eût lapidé, ſi quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené juſqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laiſſa entre les mains du bourreau, & il alla ſe rendre près du roi qui étoit déjà dans ſon cabinet, prêt à repaître ſes yeux avec lui du ſanglant ſpectacle qui ſe préparoit.

La garde du roi & les eſclaves du viſir Saouy qui faiſoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faiſoit tous les efforts poſſibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre & l'enlever. Le bourreau s'appro-

cha de lui : Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort; je ne suis qu'un esclave, & je ne puis me dispenser de faire mon devoir; à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plaît, en état; le roi va me commander de frapper.

Dans ce moment si cruel, quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin, en tournant la tête à droite & à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif? On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy qui s'apperçut de ce retardement, cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : Qu'attends-tu, frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui; & le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison; c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, & qui aboutissoit à la place, & qu'il apperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. Visir, dit-il aussitôt à Saouy,

qu'eſt-ce que cela ? regarde. Saouy qui ſe douta de ce que ce pouvoit être, preſſa le roi de donner le ſignal au bourreau. Non, reprit le roi, je veux ſavoir auparavant qui ſont ces cavaliers. C'étoit le grand-viſir Giafar avec ſa ſuite, qui venoit de Bagdad en perſonne, de la part du calife.

Pour ſavoir le ſujet de l'arrivée de ce miniſtre à Balſora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas ſouvenu le lendemain, ni même pluſieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle perſienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes; & en paſſant devant un appartement, il entendit une très-belle voix, il s'arrêta; & il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une abſence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le ſuivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appartement, & l'officier répondit que c'étoit l'eſclave du jeune ſeigneur qu'il avoit envoyé à Balſora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria auſſitôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vîte, ajouta-t-il, qu'on me faſſe venir Giafar

incessamment. Ce ministre arriva. Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde & des chevaux de poste, & rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy; s'il n'est pas mort, amène-le-moi avec le roi & ce visir.

Le grand-visir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière & dans le temps que nous avons remarqués. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin; & il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui & le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand-visir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'amenât : comme il parut bientôt, mais lié & garotté, il le fit délier & mettre en

liberté, & commanda qu'on s'assurât du visir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora; il repartit le lendemain, & selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora, & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife; & après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, & particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil & l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui même au visir Saouy. Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang. Le calife lui sut bon gré de sa générosité, & il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut renvoyer Noureddin à Balsora pour y régner; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner

de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne, si elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle persienne, & lui fit de si grands biens, qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des visirs, & le renvoya dans son royaume.

HISTOIRE

De Beder, prince de Perse, & de Giauhare, princesse du royaume de Samandal.

LA perse est une partie de la terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient mêmes

aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois qui avoit commencé son règne par d'heureuses & de grandes conquêtes, régnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement & séparément, avec des femmes esclaves pour les servir, & des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & prévenir leurs désirs, aucune ne rempliſſoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire de prix dès qu'elles lui agréoient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits & de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses

aux plus dévots de sa religion, & de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que, selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les ambassadeurs & tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie, & de toute autre chose capable de recréer l'esprit agréablement; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pays très-éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer & qu'on le place, dit le roi, je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le marchand, & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise, & l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, & il le faisoit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, & qu'en

le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs; d'abord il mangeoit avec eux, & pendant le repas, il s'informoit de leur santé, de leur voyage, & des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne, & ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, & qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant le trône du roi, la face contre terre, & lui souhaita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, & si elle étoit belle.

Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une

qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens, & toutes les perfections dont elle est partagée. Où est-elle, reprit le roi ? amène-la-moi. Sire, reprit le marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques ; votre majesté peut commander qu'on la fasse venir.

On amena l'esclave ; & dès que le roi la vit, il en fut charmé à la considérer seulement par sa taille belle & dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet, où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta, & le roi de Perse vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors & qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, & il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, & je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent si elle lui agrée. Je te suis obligé, reprit le roi,

ce n'eſt pas ma coutume d'en uſer ainſi avec les marchands qui viennent de ſi loin dans la vue de me faire plaiſir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or, ſeras-tu content ?

Sire, repartit le marchand, je me fuſſe eſtimé très-heureux ſi votre majeſté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'oſe refuſer une ſi grande libéralité ; je ne manquerai pas de la publier dans mon pays & dans tous les lieux par où je paſſerai. La ſomme lui fut comptée ; & avant qu'il ſe retirât, le roi le fit revêtir en ſa préſence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle eſclave dans l'appartement le plus magnifique après le ſien, & lui aſſigna pluſieurs matrones & autres femmes eſclaves pour la ſervir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles puſſent trouver, & de ſe faire apporter les plus beaux colliers de perles & les diamans les plus fins, & autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les matrones, officieuſes, qui n'avoient autre attention que de plaire au roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'eſclave. Comme elles s'y connoiſſoient parfaitement bien : Sire, lui dirent-elles, ſi votre

majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement, qu'elle ne la reconnoîtra plus. Le roi eut bien de la peine à se priver si long-temps du plaisir de la posséder entièrement. Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse.

La capitale du roi de Perse étoit située dans une île, & son palais qui étoit très-superbe, étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'étoit pas éloigné du sien, avoit aussi la même vue; & elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit presqu'au pied des murailles.

Au bout de trois jours, la belle esclave, parée & ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre assise sur un sopha, & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer, lorsque le roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors, tourna aussitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever

pour lui faire la civilité & pour le recevoir, comme s'il eut été la perſonne du monde la plus indifférente, elle ſe remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perſe fut extrêmement étonné de voir qu'une eſclave ſi belle & ſi bien faite sût ſi peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaiſe éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de ſoin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienſéances. Il s'avança vers elle juſqu'à la fenêtre, où, nonobſtant la manière & la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle ſe laiſſa regarder, admirer, & même careſſer & embraſſer autant qu'il le ſouhaita.

Entre ces careſſes & ces embraſſemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. Ma toute belle, ma charmante, ma raviſſante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où ſont & qui ſont l'heureux père & l'heureuſe mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature auſſi ſurprenant que vous êtes ? Que je vous aime & que je vous aimerai ! Jamais je n'ai ſenti pour femme ce que je ſens pour vous : j'en ai cependant bien vues, & j'en vois encore un grand

nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous soyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême; vous ne détournez pas même vos yeux, pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer, & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace? d'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? hé quoi! un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler & de vous tenir lieu de toute chose au monde?

Quelques protestations d'amour que le roi de Perse fît à l'esclave, & quoiqu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse, ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon trai-

tement qu'il lui feroit la feroit changer. Il frappa des mains, & auſſitôt pluſieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire ſervir le ſoupé. Dès que l'on eut ſervi : Mon cœur, dit-il à l'eſclave, approchez-vous, & venez ſouper avec moi. Elle ſe leva de la place où elle étoit ; & quand elle fut aſſiſe vis-à-vis du roi, le roi la ſervit avant qu'il commençât de manger, & la ſervit de même à chaque plat pendant le repas. L'eſclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baiſſés, ſans répondre un ſeul mot chaque fois qu'il lui demandoit ſi les mêts étoient de ſon goût.

Pour changer de diſcours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, ſi elle étoit contente de ſon habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle penſoit de ſon appartement & de l'ameublement, & ſi la vue de la mer la divertiſſoit ; mais ſur toutes ces demandes, elle garda le même ſilence, dont il ne ſavoit plus que penſer. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. Mais, diſoit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que dieu eût formé une créature ſi belle, ſi parfaite & ſi accomplie, & qu'elle eût un ſi grand défaut ? Ce ſeroit un grand dommage : avec

cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentoient le bassin & la serviette, si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit : Sire, nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que votre majesté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain, nous l'avons peignée, coëffée, habillée dans sa chambre, & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela est bien, je suis contente. Nous lui demandions, madame, n'avez-vous besoin de rien ? souhaitez-vous quelque chose ? demandez, commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris, affliction, bêtise, ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole ; c'est tout ce que nous pouvons dire à votre majesté.

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir ; pour cela, il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent,

& celles qui ſavoient jouer des inſtrumens, en jouèrent, & les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un & l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à pluſieurs ſortes de jeux qui réjouirent le roi. L'eſclave ſeule ne prit aucune part à tous ces divertiſſemens; elle demeura dans ſa place toujours les yeux baiſſés, & avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins ſurpriſes que le roi. Elles ſe retirèrent chacune à ſon appartement, & le roi qui demeura ſeul, coucha avec la belle eſclave.

Le lendemain, le roi de Perſe ſe leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, ſans en excepter aucune, & plus paſſionné pour la belle eſclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître; en effet, il réſolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, il exécuta ſa réſolution. Dès le même jour, il congédia toutes ſes autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les bijoux qu'elles avoient à leur uſage, & chacune une groſſe ſomme d'argent, libres de ſe marier à qui bon leur ſembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, néceſſaires pour être auprès de la belle eſclave. Elle ne lui donna pas la conſolation de lui dire un ſeul mot

pendant une année entière : il ne laiſſa pas cependant d'être très-aſſidu auprès d'elle, avec toutes les complaiſances imaginables, & de lui donner les marques les plus ſignalées d'une paſſion très-violente.

L'année étoit écoulée, & le roi, aſſis un jour près de ſa belle, lui proteſtoit que ſon amour au lieu de diminuer augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma reine, lui diſoit-il, je ne puis deviner ce que vous en penſez; rien n'eſt plus vrai cependant, & je vous jure que je ne ſouhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous poſſéder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il eſt, moins que d'un atôme, lorſque je vous vois, & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le ſacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en ſouvenir; il y a un an paſſé que je les renvoyai toutes, & je m'en repens auſſi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je ceſſai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma ſatisfaction, à mon contentement & à ma joie, ſi vous me diſiez ſeulement un

mot pour me marquer que vous m'en avez quelqu'obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette ? hélas ! je ne crains que trop que cela ne soit. Et quel moyen de ne le pas craindre, après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, & que vous gardez un silence si affligeant pour moi ? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort. Je me sens vieillir tous les jours, & dès-à-présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination, dites-moi un mot seulement, après quoi je ne me soucie plus de mourir.

A ce discours, la belle esclave qui, selon sa coutume, avoit écouté le roi, toujours les yeux baissés, & qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en apperçut avec une surprise qui lui fit faire une

une exclamation de joie; & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle eſclave enfin rompit un ſi long ſilence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choſes à dire à votre majeſté, en rompant mon ſilence, que je ne ſais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il eſt de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au ciel qu'il la faſſe proſpérer, qu'il détourne les mauvaiſes intentions de ſes ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, ſire, je ne puis vous donner une plus grande ſatisfaction qu'en vous annonçant que je ſuis groſſe: je ſouhaite avec vous que ce ſoit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'eſt que ſans ma groſſeſſe (je ſupplie votre majeſté de prendre ma ſincérité en bonne part) j'étois réſolue de ne jamais vous aimer, auſſi-bien que de garder un ſilence perpétuel, & que préſentement je vous aime autant que je le dois.

Le roi de Perſe, ravi d'avoir entendu parler la belle eſclave, & lui annoncer une nou-

velle qui l'intéreſſoit ſi fort, l'embraſſa tendrement. Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez annoncé votre groſſeſſe; je ne me ſens pas moi-même, après ces deux ſujets de me réjouir que je n'attendois pas.

Dans le tranſport de joie où étoit le roi de Perſe, il n'en dit pas davantage à la belle eſclave; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le ſujet de ſa joie fût rendu public, il l'annonça à ſes officiers, & fit appeler ſon grand-viſir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de diſtribuer cent mille pièces d'or aux miniſtres de ſa religion, qui faiſoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux & aux pauvres, en actions de grâces à Dieu; & ſa volonté fut exécutée par les ordres de ce miniſtre.

Cet ordre donné, le roi de Perſe vint retrouver la belle eſclave. Madame, lui dit-il, excuſez-moi ſi je vous ai quittée ſi bruſquement; vous m'en avez donné l'occaſion vous-même; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois; je déſire de ſavoir de vous des choſes d'une

conſéquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en ſupplie, ma chère ame, quelle raiſon ſi forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette conſtance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous diſois. Cela me paſſe, & je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre juſqu'à ce point; il faut que le ſujet en ſoit bien extraordinaire.

Pour ſatisfaire la curioſité du roi de Perſe : Sire, reprit cette belle perſonne, être eſclave, être éloignée de ſon pays, avoir perdu l'eſpérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir ſéparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, nos parens, mes connoiſſances, ne ſont-ce pas des motifs aſſez grands pour avoir gardé le ſilence que votre majeſté trouve ſi étrange? L'amour de la patrie n'eſt pas moins naturel que l'amour paternel, & la perte de la liberté eſt inſupportable à quiconque n'eſt pas aſſez dépourvu de bon ſens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être aſſu-

jetti à l'autorité d'un maître qui a la force & la puiſſance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtriſée, elle eſt toujours à elle-même ; votre majeſté en a vu un exemple en ma perſonne. C'eſt beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux & de malheureuſes, que l'amour de la liberté réduit à la triſte réſolution de ſe procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut lui être ôtée.

Madame, reprit le roi de Perſe, je ſuis perſuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit ſemblé juſqu'à préſent qu'une perſonne belle, bien faite, de bon ſens, & de bon eſprit comme vous, madame, eſclave par ſa mauvaiſe deſtinée, devoit s'eſtimer heureuſe de trouver un roi pour maître.

Sire, repartit la belle eſclave, quelque eſclave que ce ſoit, comme je viens de le dire à votre majeſté, un roi ne peut maîtriſer ſa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une eſclave capable de plaire à un monarque & de s'en faire aimer, ſi l'eſclave eſt d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'eſtimer heureuſe dans ſon malheur. Quel bonheur cependant ? elle ne laiſſera pas de ſe regarder comme une eſclave arrachée d'entre les bras

de ſon père & de ſa mère, & peut-être d'un amant qu'elle ne laiſſera pas d'aimer toute ſa vie. Mais ſi la même eſclave ne cède en rien au roi qui l'a acquiſe, que votre majeſté elle-même juge de la rigueur de ſon ſort, de ſa misère, de ſon affliction, de ſa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le roi de Perſe étonné de ce diſcours : Quoi, madame, répliqua-t-il, ſeroit-il poſſible, comme vous me le faites entendre, que vous fuſſiez d'un ſang royal ? Eclairciſſez-moi de grâce là-deſſus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui ſont l'heureux père & l'heureuſe mère d'un ſi grand prodige de beauté, qui ſont vos frères, vos ſœurs, vos parens, & ſurtout comment vous vous appelez ?

Sire, dit alors la belle eſclave, mon nom eſt (1) Gulnare de la Mer ; mon père qui eſt mort, étoit un des plus puiſſans rois de la mer, & en mourant, il laiſſa ſon royaume à un frère que j'ai, nommé (2) Saleh, & à la reine ma mère. Ma mère eſt auſſi princeſſe, fille d'un autre roi de la mer, très-puiſ-

(1) Gulnare ſignifie en perſien, Roſe, ou fleur de grenadier.

(2) Saleh, ce mot ſignifie bon, en arabe.

sant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, & dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi, envieux de notre bonheur, entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, & ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable & inaccessible, avec quelques officiers fidelles qui ne nous abandonnèrent pas.

Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états; & dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier: Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très-incertains; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états; & je serois moins fâché de ma disgrace que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préserver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant; mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterois que vous pussiez vous résoudre d'entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre; je suis prêt d'y employer tous mes soins: de la beauté dont vous

êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne.

Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père & de ma mère, je descends comme vous de rois & de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois de la terre; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux, & j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'appercevoir de la noblesse & de l'ancienneté de notre maison: l'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution; & si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part.

Mon frère, entêté de ce mariage, qui ne me convenoit pas, à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer; cela me mit dans une colère & dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois,

je m'élançai au fond de la mer, & j'allai aborder à l'isle de la Lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, & il me vendit au marchand qui m'a amenée & vendue à votre majesté. C'étoit un homme sage, doux & humain, & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de votre majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter; que sans hésiter elle n'eût pas chassé

toutes ſes femmes, je ne feins pas de le dire, que je ne ſerois pas demeurée avec elle. Je me ſerois jetée dans la mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, & je ſerois allée retrouver mon frère, ma mère & mes parens. J'euſſe même perſévéré dans ce deſſein, & je l'euſſe exécuté, ſi après un certain temps j'euſſe perdu l'eſpérance d'une groſſeſſe. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je ſuis : en effet, quoique je puſſe dire à ma mère & à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'euſſe été eſclave d'un roi comme votre majeſté, & jamais auſſi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commiſe contre mon honneur de mon conſentement. Avec cela, ſire, ſoit un prince, ou une princeſſe que je dois mettre au monde, ce ſera un gage qui m'obligera de ne me ſéparer jamais d'avec votre majeſté : j'eſpère auſſi qu'elle ne me regardera plus comme une eſclave, mais comme une princeſſe qui n'eſt pas indigne de ſon alliance.

C'eſt ainſi que la princeſſe Gulnare acheva de ſe faire connoître & de raconter ſon hiſtoire au roi de Perſe. Ma charmante, mon adorable princeſſe, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle

ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouies ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre patience à éprouver la sincérité & la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je ! princesse : madame, vous ne l'êtes plus ; vous êtes ma reine, & reine de Perse, comme j'en suis le roi, & ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plutôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états & de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes

marins ; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'eſt plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites ; & j'en ai une preuve bien certaine en votre perſonne, vous qui en êtes, & qui avez bien voulu être ma femme, & cela par un avantage, dont un autre habitant de la terre ne peut ſe vanter que moi. Il y a une choſe qui me fait de la peine, & ſur laquelle je vous ſupplie de m'éclaircir : c'eſt que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau ſans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer ſous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain temps, chacun ſelon leur adreſſe & leurs forces.

Sire, répondit la reine Gulnare, je ſatisferai votre majeſté avec bien du plaiſir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche ſur la terre, & nous reſpirons dans l'eau, comme on reſpire dans l'air. Ainſi au lieu de nous ſuffoquer, comme elle vous ſuffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui eſt encore bien remarquable, c'eſt qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons ſur la terre, nous en ſortons ſans avoir beſoin de les ſécher. Notre langage

ordinaire eſt le même que celui dans lequel l'écriture gravée ſur le ſceau du grand prophète Salomon, fils de David, eſt conçue.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas auſſi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts ſans en ſouffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laiſſons pas, nonobſtant la profondeur de la mer, d'y voir auſſi clair que l'on voit ſur la terre. Il en eſt de même de la nuit ; la lune nous éclaire, & les planètes & les étoiles ne nous ſont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer eſt beaucoup plus ſpacieuſe que la terre, il y en a auſſi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils ſont diviſés en provinces, & dans chaque province il y a pluſieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs & de coutumes différentes, comme ſur la terre.

Les palais des rois & des princes ſont ſuperbes & magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cryſtal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent, & toutes ſortes de pierreries y ſont en plus grande abondance que ſur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque

grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse & incroyable parmi nous de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries & ses haras de chevaux marins; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes, & dans les réjouissances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, & faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toute sorte de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très-curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroit un très-grand plaisir à votre majesté, mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai

à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre ; & j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, & en même-temps le roi mon frère, avec qui je suis bien-aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, & qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre majesté de me le permettre ; ils seront bien-aises aussi de lui rendre leurs respects, & je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir.

Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ; faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous désirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi-même au-devant d'eux. Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces céré-

monies; ils seront ici dans un moment, & votre majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jalousie.

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes, qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte. Elle le mit dans la cassolette; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observoit avec une grande attention tout ce qu'elle faisoit; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi étoit disposé de manière qu'il s'en apperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance; & aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille, avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, & elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère & ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère, & ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, & qu'elle leur eut fait prendre place sur le sopha, la reine sa mère prit la parole : Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir, après une si longue absence; & je suis sûre que votre frère & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, sans en avoir rien dit à personne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec

vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas, & vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur & de plainte, que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, & de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère ; & après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant ; Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne suis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même, que la chose à quoi ma volonté étoit la plus opposée, est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. Elle lui

raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé, en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvoit : Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités, & vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, & je m'étonne de votre patience à demeurer si long-temps dans l'esclavage : levez-vous, & revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le roi de Perse qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme : Ah, dit-il en lui-même, je suis perdu & ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, & l'on m'en veut priver ! La reine Gulnare ne le laissa pas long-temps dans la crainte où il étoit.

Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui,

peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant & le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous seroit aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûtées ; je parle de celui d'une femme avec un mari, & d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée, que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui le grand nombre de femmes qu'il avoit, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, & il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse, & que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer & de passer ma vie avec lui, plus par

reconnoiſſance que par devoir. J'eſpère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes couſines, vous ne déſapprouverez pas ma réſolution, non plus que l'alliance que j'ai faite ſans l'avoir recherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer & de la terre. Excuſez-moi ſi je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir le bonheur de vous voir après une ſi longue ſéparation.

Ma ſœur, reprit le roi Saleh, la propoſition que je vous ai faite de revenir avec nous, ſur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre ſans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier qu'approuver une réſolution ſi raiſonnable & ſi digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la perſonne du roi de Perſe votre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui eſt de la reine votre mère & la mienne, je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt pas d'un autre ſentiment.

Cette princeſſe confirma ce que le roi ſon fils venoit d'avancer : Ma fille, reprit-elle en

s'adreſſant auſſi à la reine Gulnare, je ſuis ravie que vous ſoyez contente, & je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je ſerois la première à vous condamner, ſi vous n'aviez toute la reconnoiſſance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de paſſion, & qui a fait de ſi grandes choſes pour vous.

Autant le roi de Perſe, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit reſolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de ſon amour après une déclaration ſi authentique, il l'en aima mille fois davantage, & il ſe promit bien de lui en marquer ſa reconnoiſſance par tous les endroits qu'il lui ſeroit poſſible.

Pendant que le roi de Perſe s'entretenoit ainſi avec un plaiſir incroyable, la reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des eſclaves qui étoient entrés auſſitôt, de ſervir la collation. Quand elle fut ſervie, elle invita la reine ſa mère, le roi ſon frère & ſes parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même penſée, que ſans en avoir demandé la permiſſion, ils ſe trouvoient dans le palais d'un puiſſant

roi, qui ne les avoit jamais vus, & qui ne les connoiſſoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à ſa table ſans lui. La rougeur leur en monta au viſage; & de l'émotion où ils étoient, ils jetèrent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perſe fut dans une frayeur inexprimable à ce ſpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, & dont il ignoroit la cauſe. La reine Gulnare qui ſe douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ſes parens, ne fit que leur marquer, en ſe levant de ſa place, qu'elle alloit revenir. Elle paſſa au cabinet, où elle raſſura le roi par ſa préſence : Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majeſté ne ſoit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui ſuis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs déſirs, & de retourner avec eux dans nos états; mais je ne ſuis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. Ah! ma reine, s'écria le roi de Perſe, ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de ſi grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner aſſez de reconnoiſſance. Je n'avois pas cru que vous

m'aimaſſiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. Eh ! ſire, reprit la reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore aſſez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'eſt pas poſſible que je ſois inſenſible.

Mais, ſire, ajouta la reine Gulnare, laiſſons là ce diſcours pour vous aſſurer de l'amitié ſincère dont la reine ma mère & le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir, & de vous en aſſurer eux-mêmes. J'ai même penſé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je ſupplie donc votre majeſté de vouloir bien entrer, & de les honorer de votre préſence.

Madame, repartit le roi de Perſe, j'aurai un grand plaiſir de ſaluer des perſonnes qui vous appartiennent de ſi près : mais ces flammes que j'ai vu ſortir de leurs narines & de leur bouche me donnent de la frayeur. Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas vous faire la moindre peine : elles ne ſignifient autre choſe que leur répugnance

à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, & ne mange avec eux.

Le roi de Perse, rassuré par ces paroles, se leva de sa place & entra dans la chambre avec la reine Gulnare; & la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère & à ses parentes, qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux, les obligea de se relever, & les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole : Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare, ma sœur, dans sa disgrace, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié & tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucun des puissans princes de la mer, qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservoit, sire, & nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre

de

de longues années avec elle, avec toute sorte de prospérités & de satisfactions.

Il falloit bien, reprit le roi de Perse, que le ciel me l'eût réservée, comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la reine sa mère, ni à vous, prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles, il les invita de se mettre à table, & il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; & lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur & sa magnificence, & insensiblement il les engagea de demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin

dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère qui l'accoucha, & qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de (1) Beder. En action de grâces au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un & de l'autre sexe, & il fit distribuer de grosses sommes aux ministres & aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour & au peuple, & l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère, & les princesses leurs pa-

(1) Pleine lune en arabe.

rentes s'entretenoient enſemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder, qu'elle portoit entre ſes bras. Le roi Saleh ſe leva auſſitôt de ſa place, courut au petit prince, & après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les ſiens, il ſe mit à le baiſer & à le careſſer avec de grandes démonſtrations de tendreſſe. Il fit pluſieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains; & tout-d'un-coup, dans le tranſport de ſa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & ſe plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perſe, qui ne s'attendoit pas à ce ſpectacle, pouſſa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince ſon cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de ſon affliction, de ſa douleur, & de ſes pleurs. Sire, lui dit la reine Gulnare d'un viſage & d'un ton aſſuré à le raſſurer lui-même, que votre majeſté ne craigne rien. Le petit prince eſt mon fils, comme il eſt le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez: vous voyez cependant que je n'en ſuis pas alarmée; je ne le dois pas être auſſi. En effet,

ne court aucun risque, & vous verrez bientôt reparoître le roi son oncle, qui le rapportera sain & sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer & sur la terre. La reine sa mère & les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, & l'on vit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, & qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi, & dans une grande admiration, de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : Sire, votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu? Ah, prince, reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer! je l'ai cru perdu dès ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le

roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer; & en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance, du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer, & de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein.

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, & qu'il avoit apportée, remplie de trois cent diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, & de

trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au roi de Perſe en lui faiſant préſent de cette caiſſe, lorſque nous avons été appelés par la reine ma ſœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouſe d'un ſi grand monarque : c'eſt ce qui a fait que nous ſommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoiſſance à votre majeſté, nous la ſupplions d'en agréer cette foible marque, en conſidération des faveurs ſingulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe du roi de Perſe, quand il vit tant de richeſſes renfermées dans un ſi petit eſpace. Hé quoi, prince, s'écria-t-il, appelez-vous une foible marque de votre reconnoiſſance, lorſque vous ne me devez rien, un préſent d'un prix ineſtimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous : je m'eſtime trop heureux du conſentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en ſe tournant de ſon côté, le roi

votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir ; & je le supplierois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que votre majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, & en si grand nombre tout à la fois. Mais si elle savoit que je sais où sont les minières d'où on les tire, & qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayions pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse de l'accepter, & il lui en fit de grands remercîmens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute

leur vie à sa cour; mais comme il y avoit long-temps qu'ils étoient absens de leur royaume, & que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui & de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier; mais la reine sa mère & les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre de les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare: Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre

illuſtre famille a honoré mon palais de ſa préſence. Mais je ne puis démentir mes yeux: je m'en ſouviendrai toute ma vie, & je ne ceſſerai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adreſſée à moi préférablement à tout autre prince.

Le petit prince Beder fut nourri & élevé dans le palais, ſous les yeux du roi & de la reine de Perſe, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande ſatisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à meſure qu'il avança en âge, par ſon enjouement continuel, par ſes manières agréables en tout ce qu'il faiſoit, & par les marques de la juſteſſe & de la vivacité de ſon eſprit en tout ce qu'il diſoit; cette ſatisfaction leur étoit d'autant plus ſenſible, que le roi Saleh ſon oncle, la reine ſa grand'mère, & les princeſſes ſes couſines, venoient ſouvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enſeigna avec la même facilité toutes les ſciences qui convenoient à un prince de ſon rang.

Quand le prince de Perſe eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ſes exercices, avec infiniment plus d'adreſſe & de bonne grâce que ſes maîtres. Avec cela

il étoit d'une sageſſe & d'une prudence admirable. Le roi de Perſe, qui avoit reconnu en lui, preſque dès ſa naiſſance, ces vertus ſi néceſſaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier juſqu'alors, & qui d'ailleurs s'appercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieilleſſe, ne voulut pas attendre que ſa mort lui donnât lieu de le mettre en poſſeſſion du royaume. Il n'eut pas de peine à faire conſentir ſon conſeil à ce qu'il ſouhaitoit là-deſſus; & les peuples apprirent ſa réſolution avec d'autant plus de joie, que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-temps qu'il paroiſſoit en public, ils avoient eu tout le loiſir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier & rebutant, ſi familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui eſt au-deſſous d'eux, avec une hauteur & un mépris inſupportable. Ils ſavoient, au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, & qu'il ne refuſoit rien à perſonne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juſte.

Le jour de la cérémonie fut arrêté; & ce

jour-là au milieu de son conseil, qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder; & après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marquer qu'il lui remettoit toute son autorité & tout son pouvoir, après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs & des émirs.

Aussitôt les visirs, les émirs, & tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi, & lui prêtèrent le serment de fidélité, chacun dans son rang. Le grand-visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation, & en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste & si équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit ensuite du conseil; & accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plutôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui & l'embrassa avec beau-

coup de tendreſſe, en lui ſouhaitant un règne de longue durée.

La première année de ſon règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande aſſiduité. Sur toutes choſes il prit un grand ſoin de s'inſtruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ſes ſujets. L'année ſuivante, après qu'il eut laiſſé l'adminiſtration des affaires à ſon conſeil, ſous le bon plaiſir de l'ancien roi ſon père, il ſortit de la capitale ſous prétexte de prendre le divertiſſement de la chaſſe; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre & la diſcipline par-tout, & ôter aux princes ſes voiſins, mal intentionnés, l'envie de rien entreprendre contre la ſûreté & la tranquillité de ſes états, en ſe faiſant voir ſur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un deſſein ſi digne de lui. Il n'y avoit pas longtemps qu'il étoit de retour, que le roi ſon père tomba malade ſi dangereuſement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèveroit pas. Il attendit le dernier moment de ſa vie avec une grande tranquillité; & l'uni-

que soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres & aux seigneurs de la cour du roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvellât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder & de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume en Perse de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie, s'il eût écouté l'excès de son affliction, & s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mère de la reine Gulnare, & le roi Saleh avec les princesses leurs parentes, arrivèrent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-visir & à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets, & de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoi-

gna d'abord une si grande répugnance à les écouter, que le grand-visir fut obligé de prendre la parole, & de lui dire : Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée, & que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous: c'est à votre majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes: il quitta l'habit de deuil dès ce moment; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume & de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle; & comme il

étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh qui étoit retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère & les princesses, dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, & le roi Beder & la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir, au sortir de table, après qu'on eut desservi & qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, & témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, & ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté & fit semblant de dormir, en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse & l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh

passa à celles du corps, & il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer, dont il eût connoissance. Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe, cependant, il est dans sa vingtième année; & à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, & lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui.

Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait attention moi-même, & je suis bien-aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais si belle & si accomplie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

J'en sais une, repartit le roi Saleh, en

parlant bas ; mais avant de vous dire qui elle eſt, je vous prie de voir ſi le roi mon neveu dort, je vous dirai pourquoi il eſt bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare ſe retourna ; & comme elle vit Beder dans la ſituation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder, cependant, bien loin de dormir, redoubla ſon attention pour ne rien perdre de ce que le roi ſon oncle avoit à dire avec tant de ſecret. Il n'eſt pas beſoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi ſon frère, vous pouvez parler librement ſans crainte d'être entendu.

Il n'eſt pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait ſitôt connoiſſance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le ſavez, ſe prend quelquefois par l'oreille, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à ſurmonter, non pas du côté de la princeſſe, comme je l'eſpère, mais du côté du roi ſon père. Je n'ai qu'à vous nommer la princeſſe (1) Giauhare & le roi de Samandal.

(1) Giauhare, en arabe, ſignifie pierre précieuſe.

Que dites-vous, mon frère, repartit la reine Gulnare, la princeſſe Giauhare n'eſt-elle pas encore mariée? Je me ſouviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me ſéparaſſe d'avec vous, elle avoit environ dix-huit mois, & dès-lors elle étoit d'une beauté ſurprenante. Il faut qu'elle ſoit aujourd'hui la merveille du monde, ſi ſa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti ſi avantageux. Il ne s'agit que de ſavoir les difficultés que vous y trouvez, & de les ſurmonter.

Ma ſœur, répliqua le roi Saleh, c'eſt que le roi de Samandal eſt d'une vanité ſi inſupportable, qu'il ſe regarde au-deſſus de tous les autres rois, & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui ſur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princeſſe ſa fille; & s'il nous refuſe, nous nous adreſſerons ailleurs où nous ſerons écoutés plus favorablement. C'eſt pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il eſt bon que le roi mon neveu ne ſache rien de notre deſſein, que nous ne ſoyons certains du

consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque temps sur le même sujet; & avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, & feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal, pour le roi de Perse.

La reine Gulnare & le roi Saleh qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; & le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, & que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse Giauhare, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté, si avantageuse, que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare & du roi son neveu. Le jeune roi de Perse qui savoit bien

que le roi son oncle ne vouloit partir sitôt que pour aller travailler à son bonheur, sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi long-temps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais comme il ne vouloit pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là, pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, & le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, que le roi Saleh s'étoit séparé d'avec lui, & qu'aucun de ses officiers ni de ses gens n'étoit resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau; & après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisoit un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se cou-

cha à demi sur le gazon, & donna un cours libre à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs & de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, & il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs; & en le cherchant, il l'apperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha sans faire de bruit,

si près, qu'il lui entendit prononcer ces paroles.

Aimable princesse du royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau préférablement à la lune, & à tous les autres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savois où vous trouver : il vous appartient, & jamais princesse ne le possédera que vous.

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança, & en se faisant voir au roi Beder : A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine votre mère & moi. Ce n'étoit pas notre intention, & nous avons cru que vous dormiez. Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu & que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous

supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayez obtenu le consentement du roi son père, pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh : le roi Saleh lui représenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; & comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, & qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, & que vous aimez mieux que je meure, que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

Je suis près de faire voir à votre majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne

veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère : que diroit-elle de vous & de moi ? je le veux bien si elle y consent, & je joindrai mes prières aux vôtres. Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le roi Saleh, forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. Le roi de Perse prit la bague ; & quand il l'eut mise au doigt : Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh ; & en même-temps ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps

à

à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand-mère, & la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mère & ma fille. Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle, il l'assura au contraire qu'il l'avoit laissée en parfaite santé, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, & contre son intention; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui fut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant

lui avec si peu de précaution. Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle; espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion?

Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, & nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche présent de pierreries, & lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre.

Il eut été à ſouhaiter, reprit la reine, que nous n'euſſions pas été dans la néceſſité de faire cette demande, dont il n'eſt pas sûr que nous ayons un ſuccès auſſi heureux que nous le ſouhaiterions; mais comme il s'agit du repos & de la ſatisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon conſentement: ſur toutes choſes, puiſque vous connoiſſez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en ſupplie, de lui parler avec tous les égards qui lui ſont dus, & d'une manière ſi obligeante, qu'il ne s'en offenſe pas.

La reine prépara le préſent elle-même, & le compoſa de diamans, de rubis, d'émeraudes, & de files de perles, & les mit dans une caſſette fort riche & fort propre. Le lendemain le roi Saleh prit congé d'elle & du roi de Perſe, & partit avec une troupe choiſie & peu nombreuſe de ſes officiers & de ſes gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale, & au palais du roi de Samandal; & le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris ſon arrivée. Il ſe leva de ſon trône dès qu'il le vit paroître, & le roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, ſe proſterna à ſes pieds, en lui ſouhaitant l'accompliſſement de tout ce qu'il pouvoit

désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever, & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde, & si distingué par sa sagesse & par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, & le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit; & en la lui présentant; il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un présent de cette considération, que vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, & dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il est vrai, sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre majesté, & je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, & je la supplie de ne pas me la refuser. Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, & vous verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis.

Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps.

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avoit le dos appuyé, & d'une manière injurieuse au roi Saleh : Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage & avisé ; & votre dis-

cours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre esprit, quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse fille d'un roi aussi grand & aussi puissant que je le suis ? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, & ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisois de votre personne.

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, & il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment : Que dieu, sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre majesté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit, bien loin que votre majesté dût s'en offenser, ou la princesse elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre majesté sait bien que je suis un des rois de la mer, comme elle ; que les rois mes prédécesseurs ne cédent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, & que le royaume que je tiens d'eux,

n'eſt pas moins floriſſant ni moins puiſſant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle auroit bientôt compris, que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perſe, mon neveu, dont la puiſſance & la grandeur, non plus que les qualités perſonnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princeſſe Giauhare eſt la plus belle perſonne qu'il y ait ſous les cieux; mais il n'eſt pas moins vrai que le jeune roi de Perſe eſt le prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait ſur la terre & dans tous les royaumes de la mer, & les avis ne ſont point partagés là-deſſus. Ainſi, comme la grâce que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle & pour la princeſſe Giauhare, elle ne doit pas douter que le conſentement qu'elle donnera à une alliance ſi proportionnée ne ſoit ſuivi d'une approbation univerſelle. La princeſſe eſt digne du roi de Perſe, & le roi de Perſe n'eſt pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puiſſe le lui diſputer.

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loiſir au roi Saleh de lui parler ſi long-temps, ſi l'emportement où il le mit lui en eût laiſſé la liberté. Il fut encore du temps ſans pren-

dre la parole, après qu'il eut ceſſé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand roi. Chien, s'écria-t-il, tu oſes me tenir ce diſcours, & proférer ſeulement le nom de ma fille devant moi? penſes-tu que le fils de ta ſœur Gulnare puiſſe entrer en comparaiſon avec ma fille? Qui es-tu, toi? qui étoit ton père? qui eſt ta ſœur? & qui eſt ton neveu? Son père n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi? Qu'on arrête l'inſolent, & qu'on lui coupe le cou.

Les officiers en petit nombre qui étoient autour du roi de Samandal, ſe mirent auſſitôt en devoir d'obéir; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de ſon âge, léger & diſpos, il s'échappa avant qu'ils euſſent tiré le ſabre, & il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ſes parens & de ſa maiſon, bien armés & bien équipés, qui ne faiſoient que d'arriver. La reine ſa mère avoit fait réflexion ſur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui; & comme elle avoit préſſenti la mauvaiſe réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, & priés de faire grande diligence. Ceux de ſes parens qui ſe trouvèrent à la tête, ſe ſurent bon gré d'être arrivés ſi à propos, quand

ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre, & qu'on le poursuivoit. Sire, s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts à vous venger, vous n'avez qu'à commander.

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pendant que les autres restèrent à la porte, dont ils se saisirent, & il retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers & de gardes qui l'avoient poursuivi s'étoient dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, & arrêté en même-temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne, & il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit, cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, & s'étoit sauvée dans une isle déserte.

Comme ces choses se passoient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine sa mère dans une grande alarme, en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune roi Beder, qui étoit

présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui pouvoit en arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand-mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança au fond de la mer; & comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même isle où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit, il prêta aussitôt l'oreille; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit, il se leva, & en s'avançant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il apperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant, & en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père: si ce n'est pas elle, elle ne mérite

pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir; & en approchant de la princesse avec une profonde révérence: Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui, d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau: il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie, madame, de l'accepter: une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

Il est vrai, seigneur, reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste, qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais dans mon appartement, lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avoit forcé le palais, & s'étoit saisi du roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver, & de chercher ici un asyle contre sa violence.

Au discours de la princesse, le roi Beder

eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand-mère si brusquement, sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. Adorable princesse, reprit-il, votre douleur est très-juste; mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse, & que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aye l'honneur & le bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, & d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, & que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états, uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aye l'honneur d'aller vous présenter à mon

oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage, qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant.

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plutôt apperçu, qu'à sa bonne mine, à son air, & à la bonne grâce avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi son père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne, & de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désiroit, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains

du roi Beder; & en faisant semblant de le voir avec plaisir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, & je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vu, qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur; il avança la main, & prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps. *Téméraire*, lui dit-elle en le repoussant & en lui crachant au visage faute d'eau, *quitte cette forme d'homme, & prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec & les pieds rouges.* Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, & portez-le dans l'isle sèche. Cette isle n'étoit qu'un rocher affreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau, & en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre mourût de faim & de soif. La princesse si bonne & si douce se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. Elle le porta dans une isle bien peuplée, & elle le laissa dans une campagne très-agréable, plantée de toute sorte d'arbres fruitiers, & arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare, & qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais sous bonne garde; & quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant, & il apprit avec une grande surprise & beaucoup de chagrin qu'il avoit disparu. On est venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi

de Samandal, & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger; & qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au désir du roi Beder, sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle; & au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mère, & alla gouverner celui du roi Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dûs à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva

chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-temps lui & le roi Saleh son oncle, sans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelqu'endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes, ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport, elle avoit pris le parti de dissimuler & de cacher son affliction, & elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avoit pris son parti; & sans rien dire à personne, après avoir dit à ses femmes qu'elle

vouloit être seule, elle s'étoit plongée dans la mer, pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eut été reçue par la reine sa mère avec un grand plaisir, si dès qu'elle l'eut apperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils; & celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction, aussi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle; mais je n'eus pas plutôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en souffririez. Elle lui fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare, & de ce qui en étoit arrivé, jusqu'à ce que le roi Beder avoit disparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle, & le roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté: çà été sans succès, jusqu'à présent; mais il faut espérer que

nous le reverrons lorſque nous ne l'attendrons pas.

La déſolée Gulnare ne ſe paya pas d'abord de cette eſpérance ; elle regarda le roi ſon cher fils comme perdu, & elle pleura amèrement, en mettant toute la faute ſur le roi ſon frère. La reine ſa mère lui fit conſidérer la néceſſité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas ſuccomber à ſa douleur. Il eſt vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec ſi peu de précaution, ni conſentir jamais à amener le roi mon petit-fils, ſans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perſe ſoit péri abſolument, vous ne devez rien négliger pour lui conſerver ſon royaume. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale, votre préſence y eſt néceſſaire ; & il ne vous ſera pas difficile de tenir toutes choſes dans l'état paiſible où elles ſont, en faiſant publier que le roi de Perſe a été bien-aiſe de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raiſon auſſi forte que celle-là, pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre : elle prit congé de la reine ſa mère, & elle fut de retour au pa-

lais de la capitale de Perſe avant qu'on ſe fût apperçu qu'elle s'en étoit abſentée. Elle dépêcha auſſitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit envoyés à la quête du roi ſon fils, & leur annoncer qu'elle ſavoit où il étoit, & qu'on le verroit bientôt. Elle en fit auſſi répandre le bruit par toute la ville, & elle gouverna toutes choſes de concert avec le premier miniſtre & le conſeil, avec la même tranquillité que ſi le roi Beder eût été préſent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princeſſe Giauhare avoit porté & laiſſé dans l'isle, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il ſe vit ſeul & ſous la forme d'un oiſeau. Il s'eſtima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne ſavoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perſe étoit ſitué. Quand il l'eut ſu, & qu'il eut aſſez connu la force de ſes aîles pour haſarder à traverſer tant de mers, & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre choſe, que de ſe trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit, d'être connu, non pas pour roi de Perſe, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même

nourriture que les oiseaux de son espèce, & de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un payſan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, & il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau : ravi d'une si bonne capture, qui selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cause de sa rareté, il le mit dans une cage & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le payſan demanda au bourgeois, à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon-homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger ? Sur ce pied-là, repartit le payſan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davan-

tage; & ce ne seroit pas pour vous quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux; mais depuis que je me connois, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le payſan alla au palais, où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre, d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut apperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au payſan, & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'est pour sa majesté, reprit le payſan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, & je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiseau au roi, & le roi le trouva si particulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au payſan, qui se retira très-content; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vases précieux.

Le roi qui étoit près de monter à cheval pour aller à la chasse, & qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier

apporta la cage ; & afin de le mieux considérer, le roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. Sire, reprit l'officier, votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre ; dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des aîles, s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à bequeter sur le pain & sur les viandes, tantôt dans un plat & tantôt dans un autre : le roi en fut si surpris, qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots, & la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, & voulut se retirer. Le roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, & des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire, répondit la reine, votre majesté n'en sera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, & que c'est un homme. Madame, reprit le roi, plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi, sans doute? Vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. Sire, dieu me garde de me railler de votre majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'assure que c'est le roi de Perse qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, & petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare & de Saleh; & c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire, qu'il savoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde; & que comme elle n'ignoroit rien

rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, & les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse, & il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir : Sire, dit-elle au roi, que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. L'oiseau qui avoit cessé de manger, pour être attentif à l'entretien du roi & de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le cabinet, & la reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner; elle en prit aussitôt dans la main, & en la jetant sur l'oiseau : « Par la vertu des paroles saintes & » mystérieuses que je viens de prononcer, » dit-elle, & au nom du créateur du ciel & » de la terre, qui ressuscite les morts, & » maintient l'univers dans son état, quitte

» cette forme d'oiseau, & reprens celle que » tu as reçue de ton créateur ».

La reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille, dont le bel air & la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, & rendit grâces à dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, & la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnoissance ; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine ; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, & après le repas, il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, & le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père ; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle

ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, & même que la reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde; & sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau, le plus fort & le meilleur voilier qu'il eût dans sa nombreuse flotte. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions & de munitions nécessaires; & dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua, après avoir pris congé du roi, & l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer; l'onzième jour, il devint un peu contraire; il augmenta, & enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tous ses mâts se rompirent, & que porté au gré du vent, il donna sur une sèche, & s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord; des autres, les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, & les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers; & emporté tantôt par les courans, & tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'apperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, & il arriva enfin si près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mu-

lets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux & d'autres animaux qui bordèrent le rivage, & se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination & à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques roches, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, & qu'il eût séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, & il vit plusieurs rues belles & spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet, que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant, néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques, où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en

vente d'une manière fort propre, & salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, & quelle occasion l'avoit amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots, & le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aye vu, repartit le roi, & je ne puis comprendre qu'une ville si belle, & de tant d'apparence, soit déserte comme elle l'est. Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard, peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, & je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution.

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra & s'assit près du vieillard; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce, que le prince avoit besoin de nourriture, il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces; & quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne

voulut néanmoins rien lui dire qu'il n'eût achevé de manger ; c'eſt qu'il craignoit que les choſes fâcheuſes qu'il avoit à lui dire ne l'empêchaſſent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : Vous devez bien remercier dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu juſques chez moi ſans aucun accident. Eh, pour quel ſujet ? reprit le roi Beder effrayé & alarmé.

Il faut que vous ſachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle *la ville des enchantemens*, & qu'elle eſt gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine ; & cette reine, qui eſt la plus belle perſonne de ſon ſexe dont on ait jamais entendu parler, eſt auſſi magicienne, mais la plus inſigne & la plus dangereuſe que l'on puiſſe connoître. Vous en ſerez convaincu, quand vous ſaurez que tous ces chevaux, ces mulets, & ces autres animaux que vous avez vus, ſont autant d'hommes comme vous & comme moi, qu'elle a ainſi métamorphoſés par ſon art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apoſtés qui les arrêtent, & qui, de gré ou de force, les conduiſent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeant, elle les careſſe, elle les régale, elle

les loge magnifiquement, & elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir; mais elle ne les laisse pas jouir long-temps de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelqu'animal ou en quelqu'oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer dans la ville; c'est qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, & qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelqu'autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir, & de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer : Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne & de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer, si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique ; & il n'y parut pas plutôt, que sa jeunesse & sa

bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni de condition, pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort; & comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même-temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons!

Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à mes

intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse : il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour, le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appeloit la reine magicienne, vint passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plutôt apperçu la tête des gardes qui marchoient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, & demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. C'est la reine qui va passer, reprit-il, mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un

habit uniforme, couleur de pourpre, montés & équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille; & il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocard & mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; & la reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or & une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient; & la reine, frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appeloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait & si charmant? Y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition?

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, & en se relevant: Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfans, je le re-

garde comme mon fils, & je l'ai fait venir pour ma consolation, & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La reine Labe, qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder, & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent? Ne me refusez pas, je vous en prie: je jure par le feu & par la lumière, que je le ferai si grand & si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais & que j'ai toujours faite de votre personne.

Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grand reine: je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

Abdallah, répliqua la reine, je m'étois fla-

tée que vous m'aimiez davantage ; & je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lumière, & même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre, que je n'aye vaincu votre opiniâtreté. Je comprens fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui & par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine : Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière sur sa parole, & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu, jusqu'au premier jour qu'elle repassera. Ce sera donc demain, repartit la reine ; & en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, & reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnoit : Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainsi, afin de ne pas le faire connoître en parlant de lui en public ; je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin ; afin de ne pas lui donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, & de vous faire, autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel & plus signalé, qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis, par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour, & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du ciel, si elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas impunément, & je saurois bien m'en venger.

Ces assurances, qui paroissoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, re-

prit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, & je me laisserois pas éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare, & dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presqu'aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, & firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

Mon fils, reprit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses & même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas; & c'est pour cela, préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi; & pourvu que vous suiviez exactement les avis que je

vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi.

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, & le vieillard l'attendoit avec un grand respect. Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, & je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment.

Abdallah qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit, se releva quand elle eut cessé de parler; & comme il ne vouloit pas que personne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, & en lui parlant bas: Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier: elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les se-

crets de cette ſcience merveilleuſe qu'elle poſsède au ſouverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & votre majeſté me mettroit au déſeſpoir, ſi elle en uſoit avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, repartit la reine, & je vous répète par le même ſerment qu'hier, que vous & lui aurez tout ſujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous ſuis pas encore aſſez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue juſqu'à préſent que le viſage couvert; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne ſuis pas indigne de la ſienne. En diſant ces paroles, elle laiſſa voir au roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable; mais le roi Beder en fut peu touché. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions ſoient auſſi régulières que la beauté eſt accomplie.

Dans le temps que le roi Beder faiſoit ces réflexions, les yeux attachés ſur la reine Labe, le vieillard Abdallah ſe tourna de ſon côté, & en la prenant par la main, il le lui préſenta: Le voilà, madame, lui dit-il; je ſupplie votre majeſté encore une fois de ſe-

souvenir qu'il est mon neveu, & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La reine le lui promit; & pour lui marquer sa reconnoissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, & il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien, pour le roi de Perse. On le lui présenta; & pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier: J'oubliois, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il se nommoit Beder (*Pleine Lune*): On s'est mépris, reprit-elle, on devoit plutôt le nommer Schems (*Soleil*).

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine; mais elle le fit avancer à sa gauche, & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, & après lui avoir fait une inclination, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine, le roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, & même que plusieurs

faisoient mille imprécations contr'elle. La magicienne, disoient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté : le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chûte plus assommante qu'on t'élève si haut ! Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet, mais comme il ne dépendoit plus de lui de se tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la providence, & à ce qu'il plairoit au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais ; & quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, & entra avec lui, accompagnée de ses femmes & des officiers de ses eunuque. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, & que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins

qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vînt avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine & le roi Beder se levèrent, & allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, & les plats de la même matière. Ils mangèrent, & ils ne burent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin; & après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, & la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect; & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut apperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques & à

ſes femmes de ſe retirer. Ils obéirent, & le roi Beder & elle couchèrent enſemble.

Le lendemain la reine & le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés; & au ſortir du bain, les femmes qui y avoient ſervi le roi, lui préſentèrent du linge blanc & un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris auſſi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allèrent enſemble à ſon appartement. On leur ſervit un bon repas, après quoi ils paſſèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, & à pluſieurs ſortes de divertiſſemens.

La reine Labe traita & régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en uſer envers tous ſes amans. La nuit du quarantième, qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle ſe leva ſans faire de bruit: mais le roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle avoit quelque deſſein, fit ſemblant de dormir, & fut attentif à ſes actions. Lorſqu'elle fut levée, elle ouvrit une caſſette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, & en fit une traînée au travers de la chambre. Auſſitôt cette traînée ſe changea

en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur; & il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, & en versa dans un bassin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-temps: elle y mit la tourtière dessus; & pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boîtes dont elle s'étoit servie en leur lieu, & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien

le lui permettre. Hé quoi, mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, & qui vous en donne tant de marques ?

Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces & de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler ? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y correspons pas, en demeurant plus longtemps sans le voir. Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne serez pas longtemps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi

roi Beder; sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, & le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis: Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle, cette magicienne?

Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'apperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, & qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant son discours, il lui raconta comment & avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau; & en achevant: Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presqu'oublié, avec tous

les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solemnels. J'ai songé à vous aussitôt, & je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah, avec un sourire qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs & la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop long-temps que la terre porte ce monstre, il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit

deux gâteaux entre les mains du roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit ; c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera ; & au lieu d'en mettre à la bouche, faites en sorte de manger à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en apperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, & elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire & vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame, & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent, & vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez

un peu d'eau dans le creux de la main, & en la lui jetant au visage, dites-lui : *Quitte cette forme, & prends celle d'un tel ou tel animal* qu'il vous plaira, & venez avec l'animal, je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah, en termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; & après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta & retourna au palais. En arrivant il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, & la reine Labe ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour, que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, & il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vu; pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame, reprit le roi Beder, je puis assu-

rer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit pas vu depuis si long-temps. Il vouloit me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appeloit; & de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, & en le lui présentant: Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnoissance.

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine, l'autre que le

vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah, reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis ! Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, & en la lui jetant au visage : *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prends celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, & donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable & la plus exécrable de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puissante reine, repartit le roi Beder, quel-

que persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise : que moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelqu'émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ? Mais, madame, laissons-là ce discours, & puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien.

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau du gâteau & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée & elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps, il prit de l'eau du même bassin, & en la lui jetant au visage : *Abominable magicienne*, s'écria-t-il, *sors de cette figure, & change-toi en cavale.*

Au même moment, la reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; & sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la

cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palfrenier pour la faire seller & brider; mais de toutes les brides que le palfrenier préſenta à la cavale, pas une ne ſe trouva propre. Il fit ſeller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le palfrenier, & il ſe fit ſuivre par le palfrenier juſques chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le roi Beder & la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite magicienne, dit-il auſſitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, & entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embraſſa en le remerciant de tous les ſervices qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit paſſé, & lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même; & dès que le roi Beder eut envoyé le palfrenier avec les deux chevaux : Sire, lui dit-il, vous n'avez pas beſoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale & retournez en votre royaume. La ſeule choſe que j'ai

à vous recommander, c'eſt qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le roi Beder lui promit qu'il s'en ſouviendroit; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perſe ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne ſe ſentit pas de la joie d'être délivré d'un ſi grand danger, & d'avoir à ſa diſpoſition la magicienne, qu'il avoit eu un ſi grand ſujet de redouter. Trois jours après ſon départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque conſidération qui alloit à pied à une maiſon de plaiſance qu'il avoit. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oſerois-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta auſſitôt pour le ſatisfaire; & comme le vieillard lui faiſoit pluſieurs queſtions, une vieille ſurvint qui s'arrêta pareillement, & ſe mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands ſoupirs.

Le roi Beder & le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, & le roi Beder lui demanda quel ſujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'eſt que votre cavale reſſemble ſi parfaitement à

une que mon fils avoit, & que je regrète encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'eſt la même ſi elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en ſupplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut; & avec cela, je vous en aurai une très-grande obligation.

Bonne-mère, repartit le roi Beder, je ſuis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; ma cavale n'eſt pas à vendre. Ah, Seigneur, inſiſta la vieille, ne me refuſez pas, je vous en conjure au nom de dieu! Nous mourrions de déplaiſir mon fils & moi, ſi vous ne nous accordiez pas cette grâce. Bonne-mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, ſi je m'étois déterminé à me défaire d'une ſi bonne cavale; mais quand cela ſeroit, je ne crois pas que vous en vouluſſiez donner mille pièces d'or; car en ce cas-là je ne l'eſtimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille? vous n'avez qu'à donner votre conſentement à la vente, je vais vous les compter.

Le roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée aſſez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une ſi groſſe ſomme. Pour éprouver ſi elle tiendroit le marché; Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la

cavale eſt à vous. Auſſitôt la vieille détacha une bourſe qu'elle avoit autour de ſa ceinture, & en la lui préſentant : Prenez la peine de deſcendre, lui dit-elle, que nous comptions ſi la ſomme y eſt; au cas qu'elle n'y ſoit pas, j'aurai bientôt trouvé le reſte, ma maiſon n'eſt pas loin.

L'étonnement du roi Beder fut extrême quand il vit la bourſe : Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'eſt que pour rire ? je vous répète que ma cavale n'eſt pas à vendre.

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous ſachiez une choſe, que je vois bien que vous ignorez, c'eſt qu'il n'eſt pas permis en cette ville de mentir en aucune manière, ſous peine de mort. Ainſi vous ne pouvez vous diſpenſer de prendre l'argent de cette bonne-femme, & de lui livrer votre cavale, puiſqu'elle vous en donne la ſomme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la choſe ſans bruit, que de vous expoſer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconſidération, mit pied à terre avec un grand

regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride & à débrider la cavale, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, & de la jeter sur la cavale, avec ces paroles: *Ma fille, quittez cette forme étrangère, & reprenez la vôtre.* Le changement se fit en un moment; & le roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mère de la reine Labe, & qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, & d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille & la reine magicienne de l'autre, & les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des enchantemens.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais: Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle & toi vous m'avez donné des marques de reconnoissance, après tout ce que j'ai fait pour vous: je vous ferai sentir à l'un & à l'autre

ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau, & en la lui jetant au visage : *Sors de cette figure*, dit-elle, *& prens celle de vilain hibou.* Ces paroles furent suivies de l'effet ; & aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage, & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; & sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant, comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu, & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière, & aussitôt un grand génie à quatre aîles se fit voir devant lui, & lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé. L'Eclair, lui dit-il, (c'est ainsi que s'appeloit ce génie), il s'agit de conserver la vie du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne, & transporte incessamment à la capitale de

Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils, & du besoin qu'il a de son secours; prens garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair disparut, & passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, & la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toît en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, & elle trouva la reine Gulnare & la reine Farache sa mère qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence; & par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place & en embrassant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt, & commanda qu'on fît jouer les trompettes, tymbales & les tambours du palais, pour annon-

cer à toute la ville que le roi de Perſe arriveroit bientôt. Elle revint, & elle trouva le roi Saleh ſon frère, que la reine Farache avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu mon cher fils eſt dans la ville des enchantemens, ſous la puiſſance de la reine Labe. C'eſt à vous, c'eſt à moi, d'aller le délivrer; il n'y a pas de temps à perdre.

Le roi Saleh aſſembla une puiſſante armée des troupes de ſes états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à ſon ſecours les génies ſes alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuſe que la ſienne. Quand les deux armées furent jointes, il ſe mit à la tête avec la reine Farache, la reine Gulnare & les princeſſes, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, & ils fondirent bientôt ſur le palais & ſur la ville des enchantemens, où la reine magicienne, ſa mère, & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin-d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait ſuivre par la femme de la reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'empriſonnement du roi ſon fils; & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre

soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors; & en jetant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter : *Mon cher fils*, dit-elle, *quittez cette figure étrangère, & prenez celle d'homme qui est la vôtre.*

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou; elle vit le roi Beder son fils, elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie : ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, & il fallut que la reine Farache le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle, & par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance; faites connoître vous-même en quoi je le

puis, vous ſerez ſatisfait. Grande reine, reprit-il, ſi la dame que je vous ai envoyée veut bien conſentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le roi de Perſe veuille bien me ſouffrir à ſa cour, je conſacre de bon cœur le reſte de mes jours à ſon ſervice. La reine Gulnare ſe tourna auſſitôt du côté de la dame, qui étoit préſente; & comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le roi de Perſe & elle prirent le ſoin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perſe de prendre la parole, en l'adreſſant à la reine ſa mère: Madame, dit-il en ſouriant, je ſuis ravi du mariage que vous venez de faire, il en reſte un auquel vous devriez bien ſonger. La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler: elle y penſa un moment; & dès qu'elle l'eut compris: C'eſt du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y conſens très-volontiers. Elle regarda auſſitôt les ſujets marins du roi ſon frère, & les génies qui étoient préſens: Partez, dit-elle, & parcourez tous les palais de la mer & de la terre, & venez nous donner avis de la

princeſſe la plus belle & la plus digne du roi mon fils, & que vous aurez remarquée.

Madame, reprit le roi Beder, il eſt inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas ſans doute que j'ai donné mon cœur à la princeſſe de Samandal ſur le ſimple récit de ſa beauté: je l'ai vue, & je ne me ſuis pas repenti du préſent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni ſur la terre ni ſous les ondes une princeſſe qu'on puiſſe lui comparer. Il eſt vrai que ſur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eut pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrâſé que moi de ſon amour. Mais elle eſt excuſable; & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureuſement, après l'empriſonnement du roi ſon père, dont je ne laiſſois pas d'être la cauſe, quoiqu'innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de ſentiment, & qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer & à me donner la foi, dès qu'il y aura conſenti.

Mon fils, répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princeſſe Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'eſt pas mon intention de m'oppoſer à votre union, s'il eſt poſſible qu'elle ſe faſſe. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Saman-

dal, & nous aurons bientôt appris s'il eſt toujours auſſi peu traitable qu'il l'a été.

Quelqu'étroitement que le roi de Samandal eût été gardé juſqu'alors depuis ſa captivité par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, & il s'étoit apprivoiſé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh ſe fit apporter un réchaud avec du feu, & il y jeta une certaine compoſition en prononçant des paroles myſtérieuſes. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, & l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perſe ſe jeta auſſitôt à ſes pieds, & en demeurant le genou en terre: Sire, dit-il, ce n'eſt plus le roi Saleh qui demande à votre majeſté l'honneur de ſon alliance pour le roi de Perſe; c'eſt le roi de Perſe lui-même qui la ſupplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me perſuader qu'elle veuille être la cauſe de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princeſſe Giauhare.

Le roi de Samandal ne ſouffrit pas plus long-temps que le roi de Perſe demeurât à ſes pieds. Il l'embraſſa, & en l'obligeant de ſe relever: Sire, repartit-il, je ſerois bien

fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppose. En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, & de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, & on le vit bientôt de retour avec elle & avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse. Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux; c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers: la préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige vous & moi de lui en marquer notre reconnoissance.

Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir; & j'espère que le roi de Perse

voudra oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir.

Les nôces furent célébrées dans le palais de la ville des enchantemens, avec une solemnité d'autant plus grande, que tous les amans de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, & qui en étoient venus faire leurs remercîmens au roi de Perse, à la reine Gulnare & au roi Saleh, y assistèrent. Ils étoient tous fils de rois, ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, & le remit en possession de ses états. Le roi de Perse, au comble de ses désirs, partit & retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare, & la reine Farache & les princesses; & la reine Farache & les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre & les ramena en son royaume sous les flots de la mer.

Fin du neuvième Volume.

TABLE

DES CONTES

du Tome Neuvième.

MILLE ET UNE NUITS.

CXCIX. Nuit. *SUITE de l'hiſtoire des amours d'Aboulhaſſan Ali Ebn Becar & de Schemſelnihar, favorite du calife Haroun Alraſchid*, pag. 5
CC. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 10
CCI. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 15
CCII. Nuit *Suite de la même hiſtoire*, 19
CCIII. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 25
CCIV. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 29
CCV. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 37
CCVI. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 44
CCVII. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 50
CCVIII. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 57
CCIX. Nuit. *Suite de la même hiſtoire*, 63
CCX. Nuit. *Fin de la même hiſtoire*, 70
CCXI. Nuit. *Hiſtoire des amours de Camaralzaman, Prince de l'isle des Enfans de Khaledan, & de Badoure, Princeſſe de la Chine*, 79

CCXII. Nuit. *Continuation de la même hiſtoire*, pag. 86
CCXIII. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 90
CCXIV. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 99
CCXV. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 107
CCXVI. Nuit. *ſuite de l'hiſtoire de Camaralzaman*, 115
CCXVII. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 123
Suite de l'hiſt. de la Princeſſe de la Chine, 128
CCXVIII. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 130
Hiſtoire de Marzavan, avec la ſuite de celle de Camaralzaman, 137
CCXIX. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 139
CCXX. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 147
CCXXI. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 155
Billet du Prince Camaralzaman à la Princeſſe de la Chine, 160
CCXXII. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 162
CCXXIII. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 169
Séparation du Prince Camaralzaman d'avec la Princeſſe Badoure, 170
Hiſtoire de la Princeſſe Badoure après la ſéparation du Prince Camaralzaman, 175
CCXXIV. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 179
CCXXV. Nuit. *ſuite de l'hiſtoire du Prince Camaralzaman, depuis ſa ſéparation d'avec la Princeſſe Badoure*, 188
CCXXVI. Nuit. *ſuite de la même hiſt.* 198

CCXXVII. Nuit. *suite de la même hiſtoire*, pag. 206
CCXXVIII. Nuit. *suite de la même hiſt.* 216
Hiſtoire des Princes Amgiad & Aſſad, 219
CCXXIX. Nuit. *suite de la même hiſt.* 224
CCXXX. Nuit. *suite de la même hiſt.* 232
Le Prince Aſſad arrêté en entrant dans la ville des Mages, 237
CCXXXI. Nuit. *suite de la même hiſt.* 241
Hiſtoire du Prince Amgiad & d'une Dame de la ville des Mages, 244
CCXXXII. Nuit. *suite de la même hiſt.* 251
CCXXXIII. Nuit. *suite de la même hiſt.* 258
Suite de l'hiſtoire du Prince Aſſad, 262
CCXXXIV. Nuit. *suite de la même hiſt.* 266
CCXXXV. Nuit. *suite de la même hiſt.* 274
CCXXXVI. Nuit. *Fin de l'hiſtoire des Princes Amgiad & Aſſad*, 281
Hiſt. de Noureddin & de la belle Perſienne, 294
Hiſtoire de Beder, Prince de Perſe, & de Giauhare, Princeſſe du royaume de Samandal, 395

Fin de la Table du Neuvième Volume.